BnF Gallica

Le génie du cimetière conte fantastique

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Le génie du cimetière conte fantastique.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LE

GÉNIE DU CIMETIÈRE.

GENÈVE. — IMPRIMERIE FERD. RAMBOZ ET Cie.

LE
GÉNIE DU CIMETIÈRE

CONTE FANTASTIQUE

PAR

L'AUTEUR DES RÉALITÉS DE LA VIE DOMESTIQUE.

Les morts durent bien peu : laissons-les sous la pierre !
Hélas ! dans le cercueil ils tombent en poussière
Moins vite qu'en nos cœurs !

V. HUGO.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS
ACQUISITION N° 31125.

GENÈVE
CHEZ JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE
PARIS
MÊME MAISON, 6, PLACE DE L'ORATOIRE.

1851

LE

GÉNIE DU CIMETIÈRE.

Le soleil a déjà fourni plus des trois quarts de sa course, et ses rayons ne pénètrent plus que faiblement à travers l'épais ombrage d'une vaste forêt qui s'élève aux environs de la petite ville de Brives; sur le versant de la colline coule un torrent au bord duquel croissent en abondance la mélancolique pervenche, le gracieux liseron, l'humble pâquerette et mille autres fleurs printanières, dont les couleurs variées forment un piquant contraste avec le feuillage vert sombre des chênes séculaires. Tandis que ces modestes fleurs ouvrent leurs calices à la friande abeille, au léger papillon, et abritent sous leurs feuilles les faibles

insectes dont l'aile rase la terre, la fauvette et le rossignol, sautillant sur les branches les plus élevées du roi de la forêt, font entendre au loin leur mélodieux concert.

L'agitation du monde et des hommes ne pénètre jamais dans cette solitude, où le murmure du torrent, le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes et la brise printanière, se jouant parmi les arbustes, viennent seuls troubler ou plutôt favoriser les méditations d'un jeune homme, qui, assis au pied d'un ormeau, paraît accablé sous le poids de ses pensées...

Raoul était à cet âge où le cœur, débordant de désirs, d'illusions, d'espérances et de passions, ne demande qu'à se répandre en aspirations poétiques, en tendres sentiments, en rêves de bonheur ; à cet âge où le vent qui soupire, la jeune fille qui sourit, la tourterelle qui roucoule, la fleur qui s'épanouit, la feuille sèche qui s'envole, tout enfin dispose à la rêverie en fournissant le texte d'un poëme ou les matériaux de quelques châteaux en Espagne.

Raoul, plus que tout autre, cédait à cet instinct, car sa nature imaginative et ardente appelait sans cesse l'idéal ; mais hélas ! la réalité venait d'appesantir sur lui sa prosaïque main, il fallait se soumettre à ses exigences, et c'était cette dure néces-

sité qui provoquait en cet instant les réflexions ou plutôt les soupirs du jeune homme....

Ces bois, à l'ombre desquels il avait grandi, ces bois témoins des jeux de son enfance, et où, chaque année, après dix mois d'arides travaux scolaires, il était venu retremper sa fibre poétique en rêvant à l'amour, au bonheur..... Ces bois il fallait les quitter, leur dire un long et peut-être un éternel adieu, car la voix de la raison et de la nécessité s'était fait entendre.

Raoul, avait dit un matin le père du jeune homme, tu touches à ta vingtième année, il est temps de quitter le nid paternel, de voler de tes propres ailes, de chercher à te créer une position, un avenir. Une circonstance, aussi favorable qu'inespérée, t'ouvre le chemin de la fortune ; il n'y a pas à hésiter ; dans trois jours tu partiras pour Bordeaux, où l'un de mes correspondants, armateur fort considéré, t'accorde un emploi sur un navire en charge pour Calcutta et une mission pour cette ville.

A ces mots le jeune homme pâlit mais s'inclina pour cacher son trouble : — Je partirai demain, dit-il d'une voix qu'il cherchait à rendre ferme, et se détournant aussitôt, il courut se jeter dans les bras de sa mère.

— Cher, bien cher enfant, lui dit-elle à travers

ses larmes, Dieu nous donne toujours la force d'accomplir notre devoir, et quelque douloureuse que soit la séparation, nous la supporterons avec courage, n'est-ce pas? je prierai pendant que tu agiras.

Deux jours s'étaient écoulés depuis cette scène et la fin du troisième approchait; encore quelques heures, et Raoul serait sur la route de Bordeaux.

Il avait reçu de son père toutes les instructions relatives à l'emploi dont il devait être investi; il avait écouté les tendres et pieuses exhortations de sa mère et vu couler les larmes de ses deux sœurs. Sa malle était faite, son passeport visé, sa place retenue, il pouvait donc donner une heure à ses souvenirs... Il s'enfonça dans cette forêt où chaque sentier, chaque ruisseau, chaque arbre, chaque pierre, lui retraçait une de ses impressions, une de ses joies, une de ses espérances. Que de tableaux se pressaient dans son esprit, que de perspectives s'offraient à son imagination! Mais une image, une image chérie, plane au-dessus de toutes les autres... Marguerite, cette blonde et gracieuse enfant, dont pendant plusieurs années il protégea la faiblesse en s'associant à ses jeux, il la voit se transformer peu à peu, et devenir la belle et attrayante jeune fille, qui, la veille encore, lui disait d'une voix émue, tout en cherchant à dé-

rober une larme tremblant au bord de sa paupière : — Quoi, vous partez, M. Raoul !...

— Oui je pars, je pars, répétait-il comme pour répondre à cette exclamation, et si je pars sans avoir dit : Marguerite, *je t'aime !*... mais ne l'as-tu pas compris ?... ne le sais-tu pas, ne le sens-tu pas ?... Ai-je besoin de te jurer que je n'aurai qu'une seule pensée, qu'un seul désir, revenir auprès de toi, revenir pour ne plus te quitter.

Et le jeune homme s'arrachant du siége de mousse sur lequel il était à demi couché fit quelques pas au bord du torrent, puis comme si une vision importune se fut présentée à ses yeux, il couvrit son visage avec ses deux mains et s'écria : Et si elle allait m'oublier !... Non, non, impossible... oublier, c'est mourir, et le cœur de Marguerite est plein de vie.

En disant ces mots Raoul se pencha pour cueillir quelques touffes de myosotis qui croissaient au bord de l'eau ; puis entendant sonner sept heures à l'horloge du village : Déjà, dit-il, et d'un pas rapide il prit le chemin de sa demeure.

Une petite porte s'ouvrait sur la forêt, il en franchit le seuil, et après avoir promené autour du jardin de son père un regard inquisitif, bien sûr de n'être pas vu, il s'approcha d'un massif de fleurs, joignit quelques pensées à ses myosotis, en-

toura son bouquet d'une tige de pervenche, le cacha au fond de son chapeau et rentra dans la maison.

Après avoir donné un dernier coup d'œil à son bagage, adressé un dernier adieu à sa petite chambre de garçon, Raoul prit place au dernier repas de famille dont il devait avoir sa part... Tous les yeux étaient pleins de larmes, toutes les bouches muettes, tous les cœurs palpitants, et le père, malgré la haute raison et l'espèce de stoïcisme dont il se piquait, laissa échapper deux ou trois soupirs témoignant que ce n'était pas sans douleur qu'il s'était résolu à mettre l'Océan entre son fils et lui.

— La diligence est arrêtée à la poste aux chevaux, dit un domestique en ouvrant la porte de la salle à manger.

— Eh bien, François, prends ma malle, fais-la charger, je rejoindrai la voiture en haut de la côte, dit Raoul, en se levant de son siége.

Le père quitta aussi le sien, et pressant les deux mains de son fils entre les siennes : — Souviens-toi, mon enfant, lui dit-il, des instructions et des exemples que tu as reçus ici, et puisses-tu revenir en nous disant : J'ai rempli mon devoir.

— Raoul, Raoul, tu nous écriras souvent, s'é-

crièrent les deux jeunes filles, en baignant de leurs larmes les mains et le visage de leur frère.

Quant à la pauvre mère, ce fut en vain qu'elle essaya de se lever pour serrer son fils dans ses bras ; vaincue par l'émotion, elle retomba sur son fauteuil en murmurant : — Que Dieu te bénisse, mon enfant, qu'il t'accompagne, qu'il te guide...

— Oh priez, priez toujours pour moi, s'écria le jeune homme, en tombant aux pieds de sa mère, et la couvrant de baisers.

La pauvre femme saisit entre ses deux mains cette tête qui s'appuyait sur ses genoux et pressa ce jeune front de ses lèvres, en répétant : — Dieu sera avec toi.

— Oui, je le sens, répéta Raoul d'une voix à peine intelligible, et s'arrachant à l'étreinte maternelle, il quitta la maison.

La voiture qui devait emporter le jeune homme avait déjà passé devant la porte, mais assuré de la rejoindre au haut d'une côte rapide qu'elle avait à gravir, il marchait à pas lents et la tête tournée du côté de cette demeure où tant de changements pouvaient survenir avant qu'il y rentrât... Peu à peu cependant ses pensées et ses regards prirent une autre direction.

Pauvre Raoul, il lui restait encore un dernier

adieu à prononcer, et ce n'était pas le moins déchirant!

A cent pas environ du jardin de son père, était un autre petit enclos vers lequel il dirigea son regard ; toutes les fenêtres de la maison étaient fermées, mais la faible lueur qui brillait à travers les persiennes d'une chambre située au rez-de-chaussée, lui disait que quelqu'un veillait encore, et que peut-être un jeune cœur avait tressailli en entendant rouler la diligence.

Elle me suppose déjà parti, dit Raoul en portant à ses lèvres le bouquet de pensées et de *ne m'oubliez pas* qu'il baisa avec passion ; puis d'un bond franchissant le petit mur du jardin, il s'approcha de la fenêtre éclairée, déposa son offrande sur l'appui extérieur, et craignant de laisser échapper de ses lèvres le douloureux gémissement qui gonflait son cœur, il cacha son visage dans son mouchoir, et regagnait la route, lorsqu'un léger bruit lui fit tourner la tête... Oh bonheur! oh délices! une petite main blanche et potelée soulevait la persienne et s'emparait du bouquet... *Elle* m'a vu, *elle* m'a deviné, *elle* m'a compris, se dit-il avec transport, et gravissant la colline au pas de course, il rejoignit la diligence où il se tapit dans un coin du coupé, en se répétant : *elle* pensait à moi, *elle* m'attendait... ah ! elle ne pourrait m'oublier!...

En arrivant à Bordeaux, Raoul apprit qu'il s'en fallait encore de deux jours que le navire qui devait l'emporter mît à la voile et l'armateur dont il dépendait lui dit, après lui avoir donné les instructions relatives à son voyage : — A présent, mon jeune ami, vous pouvez employer le temps qui vous reste à visiter notre ville et à vous amuser. Mais le pauvre jeune homme avait le cœur trop triste pour n'être pas révolté à l'idée de chercher le plaisir, et la curiosité ne pouvait avoir aucune prise sur une imagination si envahie par les souvenirs. A peine accorda-t-il un regard aux superbes édifices qui auraient excité son admiration en des temps plus heureux, et cette rade si majestueuse et si animée qu'aucun étranger ne peut

aborder sans s'écrier : Que c'est beau! passa inaperçue à ses yeux.

Fatigué de la foule, du bruit, de tout ce mouvement d'une populeuse cité qui semblait lui confirmer son exil, Raoul rentra de bonne heure à son hôtel, il écrivit à sa mère, puis se jeta sur son lit pour rêver à son aise à cette première partie de son existence qui venait de prendre fin.

La jeunesse possède deux grandes ressources contre la douleur : les larmes qui la soulagent, le sommeil qui la suspend. Raoul avait vingt ans, aussi pleura-t-il beaucoup en écrivant au bas de cette première lettre un adieu après lequel il ne pouvait ajouter : au revoir, à bientôt... il pleura en songeant à cette maison paternelle qu'il ne reverrait qu'à de longs intervalles et pour de courts instants ; il pleura en se rappelant les joies de son enfance, les émotions de sa jeunesse ; mais en pleurant il s'endormit et il rêva à Marguerite... Il vit le regard si doux et si limpide de ces beaux yeux bleus qui lui disaient : Je t'attends... et se levant avec l'aube, il alla demander à la solitude des champs la continuation de ses rêves.

Cette solitude se rencontre-t-elle aux portes d'une grande ville? c'est ce que Raoul se demandait en suivant la route poudreuse que sillonnaient les charrettes des maraîchers et des laitières. Si

le concert matinal des oiseaux parvenait jusqu'à son oreille, ce n'était qu'à travers les grilles des parcs et des jardins, dont les épais murs de clôture interdisaient à l'étranger l'accès de leurs verts ombrages. Oh mes bois, mes montagnes chéries, se disait le jeune homme avec un soupir, vous êtes plus hospitaliers!

Au même instant, et comme pour répondre à son exclamation, une immense grille, ouverte à deux battants, offrit aux yeux de Raoul une vaste pelouse parsemée d'arbres et de fleurs. Il franchit le seuil, il entre, mais à peine a-t-il fait deux pas dans l'enceinte qu'il s'aperçoit que ce riant jardin aux longues et fraîches allées, n'est autre qu'un cimetière... Un soupir d'effroi s'échappe de sa poitrine, à ce soupir répond le joyeux accent du rossignol; Raoul lève la tête et voit sur les branches des arbres qui l'abritent, tout un peuple ailé qui sautille, gazouille et chante pour saluer le jour naissant...

Les papillons aux ailes diaprées voltigent de fleur en fleur dans ce champ de gazon qui recouvre la mort, et ce contraste saisit si profondément le cœur du jeune homme qu'il erre de place en place, s'enivrant de mélancolie.

Raoul était trop jeune, trop inexpérimenté pour apprécier le vide et le ridicule de cette multitude

d'épitaphes dictées par la vanité, et qui, si on les prenait à la lettre, laisseraient supposer que la perfection s'est réfugiée dans la tombe et que la douleur vive et profonde est seule restée sur la terre pour la pleurer,

N'ayant pas encore assez souffert pour comprendre qu'un cœur vraiment déchiré ne grave pas ses soupirs sur le marbre, et que les profonds chagrins n'appellent pas volontiers la sympathie du public, Raoul prit au sérieux les *éternels regrets* et la *douleur inconsolable* qu'étalent tant de pierres tumulaires, et tout disposé à gémir sur les angoisses de la séparation, il se disait : Il me reste du moins l'espérance du revoir, tandis que pour ceux qui ont déposé ici les plus chers objets de leur affection l'existence a perdu tout son charme.

Entraîné par son imagination poétique, il reconstruisait dans sa pensée la vie de chacun des morts dont la tombe attirait son attention ; il suivait dans leur demeure solitaire les amis qui ne devaient plus les revoir et il pleurait de leurs pleurs, enfin vaincu par son émotion, et songeant aux transports qui l'enivreraient si au lieu de partir le lendemain pour Calcutta, il se trouvait tout d'un coup rendu à sa famille, à son amour, il fondit en larmes et s'écria à haute voix en se jetant sur un banc : Oh ! si j'avais le droit de dire à cette pous-

sière reprends vie, combien de cœurs me béniraient, que de bonheur je répandrais sur la terre!

A peine Raoul avait-il laissé échapper cette exclamation, qu'il entendit derrière lui un éclat de rire strident et railleur, qui n'était cependant pas dénué d'une certaine nuance de compassion ou plutôt de pitié, et qui semblait dire : Pauvre enfant, combien tu t'abuses toi-même.

Il se retourna et ne vit que l'énorme tronc d'un grand saule pleureur, derrière lequel il se figura que le ricaneur s'était blotti, mais après avoir fait deux fois le tour de l'arbre sans rien découvrir, il se rassit en soupirant. Un soupir répond à son soupir ; il lève la tête pour chercher entre les branches du saule le mystérieux personnage qui s'associe ainsi à ses impressions, mais il ne voit qu'une fauvette déposant quelques brins de mousse au fond du nid qu'elle prépare pour sa couvée.

C'est étrange, dit le jeune homme, et il se disposait à quitter la place lorsqu'une force invincible le contraignit à se rasseoir, et une voix triste mais douce, lui dit :

— Ne serais-tu pas effrayé si tu possédais la puissance que tu désirais tout à l'heure?

Raoul, plus effrayé encore d'entendre des accents humains sortir de l'espace, s'écria d'une voix émue : — Mais n'est-ce pas déjà la mort qui

me parle ; n'est-ce pas du fond de quelque tombeau que cette voix se fait entendre?

— Non, je suis sur la terre, et tu peux en juger, dit la voix, qui cette fois se trouvait être celle d'un petit vieillard au front chauve, aux yeux perçants, qui apparut tout à coup à Raoul, en lui disant :

— Sais-tu bien ce que tu demandes en souhaitant de pouvoir ressusciter les morts?

— Hélas! je ne le demande pas, je sais que c'est impossible, mais, ne m'est-il pas permis de croire que si je possédais ce privilége, je pourrais tarir la source de bien des larmes?

— Ou la rendre plus abondante, reprit le vieillard d'un ton amer.

— Comment cela? s'écria Raoul avec l'expression d'un étonnement mêlé de doute ; revoir ceux dont on est séparé, n'est-ce pas la plus douce joie? retrouver ceux qu'on a perdus serait donc le bonheur suprême!

— Enfant, dit le vieillard, tes illusions sont généreuses ; un noble cœur peut seul les concevoir, mais encore quelques années, et elles céderont la place à la froide ironie, à l'amer désappointement.

Raoul recula d'un pas, et l'expression de sa

physionomie fit sourire son interlocuteur, qui reprit :

— Je t'étonne, je t'effraie, et peut-être même je te repousse, mais tu connaîtras à ton tour les hommes et la vie, puisse cette douloureuse initiation ne pas bronzer ton cœur après l'avoir brisé.

Le jeune homme restait muet et pensif en face de cet être mystérieux qui exerçait sur lui une étrange fascination, cependant, faisant un effort sur lui-même, il s'écria :

— Au nom du ciel, qui êtes-vous?

— Peu t'importe qui je suis, d'où je viens et où je vais; mais ce qui t'intéressera davantage, c'est de savoir que cette puissance si désirable à tes yeux, je la possède, et qu'à ma voix les morts sortent de leurs tombeaux.

Raoul pâlit, trembla, et put à peine articuler ces paroles :

— Quoi, vous pouvez opérer un tel miracle et vous soupirez!

— Je soupire, parce que ce pouvoir que tu considères comme un si grand privilége, ne m'a servi qu'à constater l'égoïsme qui régit le monde, et à acquérir la certitude que l'homme a tellement rabaissé la nature de ses aspirations, que le bonheur, tel qu'il le conçoit, lui vient plutôt des choses que des individus.

— Impossible, impossible, s'écria Raoul avec indignation, le cœur appelle le cœur, et il ne peut se satisfaire que par la sympathie, le dévouement et l'affection.

— Et que fais-tu du fol orgueil, de la frivole vanité, de l'ignoble convoitise des sens, de la cupide soif des richesses, enfin de toutes ces plantes parasites qui étouffent en germe les généreuses qualités qui constituent l'amour?

Raoul se tut, il n'était pas fort en métaphysique, car il avait toujours vécu d'instinct, et son instinct lui avait dit qu'aimer c'est vivre.

Le *Génie du cimetière,* tel était le nom que se donnait le vieillard, sourit mélancoliquement en regardant avec intérêt le jeune homme, dont le front candide et pur lui révélait les nobles impressions :

— Si tu avais quatre ans de moins, lui dit-il, si tu n'étais pas sur les limites de la vie réelle, je te laisserais des illusions qui donnent le seul bonheur qu'une âme comme la tienne puisse goûter ici-bas ; mais te voilà faisant tes premiers pas dans la carrière des déceptions, et tu me sembles si peu prémuni contre celles qui te viendront directement des hommes, que je fais une œuvre d'amour en déchirant en partie le bandeau qui couvre les yeux.

— Vous croyez donc, reprit Raoul d'une voix profondément triste, et en accompagnant ses paroles d'un soupir, vous croyez donc que tous les morts qui reposent ici ne seraient pas reçus avec des transports de joie, s'ils rentraient dans leurs demeures, s'ils étaient rendus à leurs familles, à leurs amis!...

— Je ne crois pas seulement, mais j'ai la certitude que tous les morts qui reposent ici n'ont rien de mieux à faire que d'y rester, s'ils ne veulent pas aller à l'encontre des plus douloureux froissements, ou devenir la cause de perturbations sans nombre et d'amères déceptions.

Raoul attacha sur le *Génie* un regard où se peignait autant de doute que de surprise.

— Il est donné à chaque homme, reprit le vieillard, de fournir une carrière plus ou moins longue ici-bas; souvent le cours de cette carrière nous semble interrompu au moment où elle était le plus brillante, le plus utile, le plus agréable; rien ne nous paraît plus intempestif et plus aveugle que les coups de la mort, et cependant sa faux est dirigée par la toute-puissante Sagesse, et si nous pouvions entrer dans les conseils de la Providence, nous serions promptement convaincus que nul homme ne quitte la terre sans avoir accompli la tâche qui lui était départie;

ce n'est que lorsqu'il a concouru à l'exécution du plan de Dieu, dans la mesure qui lui était assignée, qu'il est retiré d'un monde où il ne serait plus désormais qu'un membre inutile et peut-être importun.

— Mais, cependant, lorsqu'on voit disparaître de la vie des êtres jeunes, pleins de force et de capacité, n'est-il pas permis de croire qu'ils auraient encore pu accomplir de grandes, belles et bonnes choses?

— Peut-être, aux yeux de la société, auraient-ils pu être encore des ouvriers puissants, mais s'il est un fait certain, c'est qu'aucun homme n'est nécessaire à l'accomplissement des desseins de Dieu, et qu'il ne rappelle une âme à lui qu'au moment où l'œuvre qui la concernait en particulier est terminée.

— Je crois, en effet, répondit Raoul, que Dieu peut susciter ou retirer à son gré des hommes capables, sans que l'exécution de ses décrets providentiels en reçoive aucune atteinte, aussi n'est-ce pas pour concourir à leur accomplissement que je voudrais rendre la vie à ceux qui l'ont perdue, mais uniquement pour essuyer les larmes et réjouir le cœur des amis qu'ils ont laissés sur la terre.

— Hélas! mon cher enfant, rien n'est moins intarissable que ces larmes, car les blessures que la mort fait au cœur des survivants sont d'ordi-

naire assez vite cicatrisées. Oui, oui, vous avez beau me regarder avec cet air incrédule et presque irrité, je n'en soutiens pas moins une opinion que je puis appuyer sur une longue expérience.

— Avez-vous usé de votre puissance, reprit Raoul, avez-vous réveillé beaucoup de morts?

— Oui, un grand nombre.

— Et vous n'avez pas été béni par la multitude des familles que vous avez rendues au bonheur?

— Je n'ai jamais connu cette joie, car tous les morts que j'ai rappelés à la vie, tous, excepté un seul, sont revenus après quelques heures, me redemander la paix du tombeau; ils avaient compris qu'il serait aussi douloureux qu'absurde de lutter contre les décrets du Ciel, en cherchant à reconquérir sur la terre une place déjà effacée ou remplie.

— Il y en a eu pourtant un qui l'a retrouvée, cette place.

— Dites plutôt qu'il l'a reprise.... C'était un vieux célibataire d'un naturel avare, égoïste et taquin, qui prit un malicieux plaisir à constater le désespoir que ses collatéraux éprouveraient à restituer son héritage; c'est une jouissance comme une autre, me direz-vous peut-être, mais vaut-il la peine de sortir de la tombe pour se la procurer?

— Ah! fit Raoul avec l'accent du dédain; mais,

poursuivit-il d'un ton plus grave, si vous eussiez mieux choisi vos sujets, vous auriez recueilli plus de satisfaction.

— Croyez-vous? dit le vieillard avec un mélancolique sourire.

— J'en suis sûr, s'écria le jeune homme; oh! si je pouvais ouvrir tel ou tel de ces tombeaux, rappeler à la vie l'être qu'il renferme, et, le prenant par la main, le conduire au milieu de sa famille! j'entends déjà le concert d'actions de grâces dont je serais salué.

— Que diriez-vous, mon jeune enthousiaste, si pour un jour je vous confiais mon pouvoir?

A l'ouïe de ces paroles, le sang afflua aux tempes de Raoul, la parole expira sur ses lèvres, et ce ne fut qu'après avoir pressé son cœur avec sa main pour en comprimer les battements, qu'il put s'écrier :

— Ah! je serais trop heureux!...

— Quelques conditions sont attachées à ce privilége; vous allez les connaître et puis vous décider, dit le vieillard.

— J'écoute, répondit Raoul.

— Par des raisons qu'il est inutile de vous révéler, j'ai chaque année le droit de rappeler quatre personnes à la vie, je puis choisir sur toute la surface du globe le lieu de cette résurrection, mais

il faut que je désigne mes sujets le jour même de leur ensevelissement, et cinq années avant l'heure où je viendrai les réveiller.

— Cinq années, reprit Raoul, c'est un assez long espace de temps pour que l'âme ne veuille plus échanger contre les joies de la terre les félicités du ciel, et voilà peut-être le motif qui ramène tous vos morts dans leurs tombeaux.

— Oh ! si une âme avait goûté, non pas pendant cinq ans, mais pendant cinq mois, cinq heures ou seulement cinq minutes, les félicités éternelles, pourrait-elle supporter un seul instant le retour à cette vie, et qui voudrait l'y condamner? Mais vous oubliez, mon jeune ami, que la mort est un sommeil auquel participe l'âme, en attendant le jour glorieux qui la rendra à la plénitude de ses facultés, en la réunissant à son corps; et quoiqu'il puisse s'être écoulé bien des siècles entre l'heure de la mort et celle où la trompette de l'Archange sonnera la résurrection, chacun en se réveillant au fond de sa tombe, croira être encore au moment où on lui fermait les yeux sur sa couche funèbre.

— Alors, dit Raoul, celui que vous rappelez à la vie se croit encore à l'heure du suprême adieu.

— Oui, et en général il cherche autour de lui sa famille éplorée, et ce n'est pas toujours sans

quelques difficultés que je réussis à lui faire comprendre qu'il a dormi pendant cinq ans sous la froide pierre.

— Mais lorsque enfin il l'a compris ne se hâte-t-il pas d'abandonner ces régions glacées pour aller retrouver la douce chaleur des affections de famille ?

— Oui, d'ordinaire mes ressuscités sont assez pressés de regagner leurs pénates, et ils ont quelque peine à accepter la condition de rester invisibles et muets pendant douze heures avant de se faire reconnaître à ceux qu'ils vont surprendre par leur retour.

— Invisibles et muets pendant douze heures! mais pourquoi cette contrainte?

— Vous en comprendrez un jour la nécessité, répondit le *Génie;* pour aujourd'hui, qu'il vous suffise de savoir qu'après ces douze heures de noviciat, le ressuscité est libre de se révéler au monde, d'y reprendre sa place ou de rentrer dans son tombeau, il lui reste même encore six heures pour se décider.

— Et toujours ils reviennent?

— Oui, toujours; j'ai exercé ma puissance sur toute la surface du monde civilisé, dans les cités comme dans les campagnes, sur les puissants et les riches de la terre aussi bien que sur l'humble

cultivateur et le pauvre ouvrier, partout le résultat final a été le même, quoique avec des nuances de détail infinies.

— Vous avez joué de malheur, et je suis persuadé que le succès m'attend.

— Vous acceptez donc mon offre, dit l'orateur.

— Comment, si j'accepte, s'écria Raoul, pouvez-vous en douter.

— Eh bien ! passez la journée avec moi, vous verrez entrer beaucoup de corbillards, déposer beaucoup de cercueils dans la tombe, désignez les quatre personnes que vous voulez rappeler à la vie, revenez dans cinq ans à pareil jour et vous userez de votre pouvoir.

Raoul, heureux de cette perspective, choisit son poste d'observation dans un angle derrière la porte du cimetière, et toute son âme passa dans son regard, tant il désirait apprécier sainement l'expression de la physionomie des personnes qui accompagneraient les convois; car c'était la douleur qu'elles manifesteraient qui devait déterminer son choix.

Le corbillard du pauvre arriva de bonne heure, sans cortége, et Raoul se dit en soupirant : Peut-être pleure-t-on dans quelque mansarde ; mais aurait-on du pain pour celui qui reviendrait à la vie?... et par deux fois il laissa les fosses se combler sans les désigner au vieillard.

Onze heures sonnèrent, et peu après l'on entendit un sourd roulement de tambour.

—Voici, dit le *Génie*, l'heure des élégants et des riches ; le jeune homme sourit : — Encore ces distinctions, s'écria-t-il, dans le champ du repos ?

Au même instant la grille s'ouvrit à deux battants pour donner passage à un détachement d'infanterie, qui, l'arme au bras, voilé de crêpe, précédait le cercueil de son colonel ; sur ce cercueil étaient placés les insignes de la gloire du défunt : épaulettes, chapeau, épée, rubans et croix de plusieurs ordres. Un nombreux cortége suivait cette dépouille, qui, après avoir été déposée en terre,

fut honorée de deux ou trois discours pompeux, verbeux, emphatiques, proclamant à grand renfort d'adverbes et d'adjectifs les vertus et la valeur du défunt; mais pas une larme ne vint attester la souffrance du cœur et parler des déchirements de la séparation. La société rendit hommage au citoyen, au militaire, mais où était la famille? où étaient les amis? voilà ce que se demandait Raoul, en disant : — Nous laisserons dormir celui-là.

A peine le cortége militaire avait-il repris le chemin de la ville, qu'une longue file de voitures stationna à la porte du cimetière, et les personnes qui en descendirent se rangèrent derrière un cercueil qui n'était pas, comme celui du colonel, recouvert d'insignes proclamant les qualités du défunt; mais le vieillard y suppléa en disant à l'oreille de Raoul : — C'est une femme de soixante-dix ans, immensément riche, qui a été précédée dans la tombe par son mari et ses enfants.

— J'aurais supposé que c'était là sa famille, répondit Raoul, en désignant une douzaine d'hommes en manteaux noirs, à la démarche solennelle, qui marchaient la tête baissée et l'œil sec, derrière le cercueil.

— Oui, des neveux, des cousins, des héritiers, reprit le *Génie;* et Raoul, qui commençait à se for-

mer, sourit en disant : On voit, en effet, que le sentiment des convenances entre pour beaucoup dans leur apparente tristesse.

—Voulez-vous leur donner aussi une joie de convention, et dois-je marquer cette fosse?

—Non, non, s'écria vivement Raoul, ce n'est point à étudier les mauvaises passions de l'homme que je veux employer mon privilége d'un jour, mais à combler de bonheur quelques âmes tendres et aimantes.

Ce fut au tour du vieillard de soupirer en secouant tristement la tête.

—Voici, voici, je crois, ce qu'il me faut, dit Raoul en désignant une bière portée par huit jeunes gens et suivie d'un nombreux cortége ; à la tête marchait un homme d'une taille imposante et noble, et d'une figure distinguée sur laquelle se peignait la plus amère, la plus poignante douleur ; aucune larme ne s'échappait de ses yeux, mais la crispation de sa bouche, et les mouvements nerveux qui contractaient son front, révélaient une lutte intérieure qui avait presque le caractère de la révolte. Quoiqu'il eût à peine cinquante ans, sa démarche était chancelante comme celle d'un vieillard accablé par l'âge, et sans le secours du bras d'un jeune homme qui marchait à ses côtés, il n'aurait pu se soutenir jusqu'au bout de la lugubre cérémonie.

Au moment où la première pelletée de terre jetée sur le cercueil rendit ce son creux et déchirant qui éveille dans le cœur un douloureux écho, le père (car c'était un père qui ensevelissait son fils) poussa un gémissement si profond, si amer, que les fossoyeurs, tout accoutumés qu'ils étaient à de semblables scènes, suspendirent un moment leur travail, et le jeune homme qui soutenait ce père désolé voulut l'arracher à ce spectacle, mais le repoussant avec une fermeté qui tenait de l'irritation nerveuse, le malheureux resta debout, l'œil sec et fixé sur la fosse jusqu'à ce que la terre dépassant les bords formât un monticule que le gazon devait bientôt couvrir.....

Alors cachant sa figure dans son mouchoir, il reprit le bras du jeune homme, et d'un pas lent et affaissé rejoignit la voiture, suivi d'un grand nombre d'amis, dont le profond silence exprimait la sympathie.

— Voilà une douleur vraie, s'écria Raoul ; heureux celui qui pourra l'apaiser ; mais cinq ans, que c'est long !

— Le temps efface, répare et construit bien des choses, répondit le vieillard, et savons-nous si ces cinq années n'apporteront pas à l'amour-propre du baron de Thornac des consolations que nous ne pouvons prévoir ?

— A l'amour-propre du baron ! s'écria Raoul d'un air indigné, mais c'est son cœur qui souffre, et le temps ne saurait lui rendre le fils qu'il vient de déposer sous la pierre.

— Je crois, dit froidement le *Génie*, que le noble seigneur regrette plus l'héritier présomptif de ses domaines et de ses titres, que le père ne pleure son enfant.

— Ah ! fit Raoul, comme s'il avait été mordu au cœur, et penchant sa tête sur sa poitrine, il garda un profond silence, redoutant presque d'entendre de nouveau la voix du vieillard dont le scepticisme le paralysait.

Il fut tenté de fuir, de renoncer au privilége qu'il avait accueilli avec transport, le souffle glacé de l'expérience semblait déjà flétrir les instincts généreux de son cœur, et il disait : Gardons, gardons une ignorance qui fait ma sécurité.....

Mais au moment où il se disposait à quitter le cimetière, un corbillard lui barra le passage, et de ce corbillard sortit un cercueil recouvert d'un drap en cachemire blanc sur lequel était déposée une couronne de roses blanches, de myrte et de pensées.

— C'est une jeune fille, dit Raoul en se tournant vers le vieillard.

— Seize ans, répondit celui-ci.

Seize ans, c'est l'âge de Marguerite,... et le cœur du jeune homme bat avec violence,... des larmes voilent ses yeux.... Oh! s'il pouvait enlever à la mort, avant qu'elle descendît dans la tombe, tant de jeunesse et de beauté! car la morte doit être belle, peut-on avoir l'âge de Marguerite et ne pas ravir tous les yeux?... elle doit être belle, elle doit être gracieuse, elle doit être douce, elle doit être aimable, elle doit être aimée.... Oh! oui, oui, il la rendra à la vie; mais cinq ans,... cinq ans... Le cœur qui la pleure lui survivra-t-il jusque-là?...

C'est en vain que parmi le petit nombre de personnes qui formaient le convoi, Raoul cherche une figure qui lui dise : C'est moi qui conduis ici l'espoir, la joie, le bonheur de ma vie.... Sur aucun front, dans aucun regard, il ne lit l'expression de l'amour au désespoir;... mais convaincu qu'une jeune fille ne peut quitter la terre, à son avis, sans y laisser cette âme sœur de son âme, dont la vie se trouve brisée du même coup qui tranche le fil de la sienne, il se dit : Peut-être est-*il* absent,... et son cœur se serre à la pensée que pendant qu'il voguera sur l'immense Océan, celle dont le souvenir ne l'abandonne pas une minute pourrait aussi..... Il met la main sur ses yeux, s'abandonne aux plus mélancoliques pensées,... et lors-

qu'il releva la tête le cortége avait disparu, les fossoyeurs achevaient seuls leur œuvre....

— Marquez, marquez cette fosse, dit Raoul au *Génie,* trop de larmes l'arroseront encore, avant que je puisse la rouvrir.

— Oui, répondit le vieillard d'un accent ému, qui ne lui était pas ordinaire ; oui, car il reste une mère pour pleurer son enfant.....

Le jeune homme n'avait pas pensé à cette mère, et il s'en voulut, car la sienne était si bonne, si tendre, qu'il devait comprendre et chercher à soulager une telle douleur.

Ce remords, joint à l'ébranlement provoqué par la vue de ce cercueil de jeune fille, le plongea dans un véritable chagrin, et il restait , la tête appuyée sur sa main, absorbé dans les plus tristes pensées, lorsqu'un bruit de pas se fit de nouveau entendre ; il leva les yeux et vit un petit cercueil, suivi d'un nombreux convoi, à la tête duquel marchait un homme d'environ trente ans, dont la figure mâle et contractée attestait un violent chagrin. Cet homme conduisait par la main un petit garçon de cinq ans, qui portait sur ses épaules le funèbre manteau. Le pauvre enfant pleurait en suivant du regard la bière qui renfermait le compagnon de ses jeux, et lorsque les fossoyeurs s'en emparèrent pour la déposer dans

la fosse, l'enfant éclata en sanglots en s'écriant : —Mon petit frère,.. mon petit frère,.. non, non, je ne veux pas qu'on le mette dans la terre.... Papa, papa, défendez à ces vilains hommes de le prendre.....

Le pauvre père, dont ces accents brisaient le cœur, fondit en larmes, et soulevant dans ses bras l'enfant qui lui restait, il le serra contre sa poitrine en murmurant : —Dieu l'a voulu, mon fils...

Pendant que la lugubre cérémonie s'achevait, Raoul, vivement ému, se tourna vers le vieillard pour lui dire : Marquez cette fosse ; mais un regard de ce mystérieux personnage arrêta la parole sur ses lèvres, et après un instant de silence : —Douteriez-vous du bon accueil qui serait fait à cet enfant, dit-il ?

—Aujourd'hui non, dans cinq ans peut-être, car il sera remplacé ;... mais dût-il être reçu avec transport, avec reconnaissance, voudriez-vous le rendre à une vie dont le Seigneur lui épargne les combats et les déceptions?... Voudriez-vous l'arracher aux félicités éternelles qui seront, sans contredit, son partage, pour l'exposer aux piéges, aux doutes, aux tentations, aux chutes inévitables sur cette terre de douleurs et de péché !...

—En ne considérant que son bonheur, vous avez raison, laissez-le dormir, mais ses malheureux parents, mais son petit frère ?...

— Ses parents! savons-nous quels chagrins Dieu leur épargne en dispensant leur enfant de la vie?... quant à son frère, il est encore à cet âge où les impressions les plus vives, les plus douloureuses ne laissent pas plus de traces dans le souvenir, que les légères vapeurs du matin n'obscurcissent l'éclat d'un beau jour.

Raoul ne répondit pas, mais il réfléchissait comme il n'avait jamais réfléchi.....

A quel titre, dit-il au bout d'un moment, ce jeune homme à la démarche si abattue, à la physionomie si profondément triste, accompagne-t-il ce cercueil qui vient d'entrer?

— C'est un fils qui rend les derniers devoirs à son père.

— Pauvre jeune homme! quel violent tremblement agite son corps, pas une larme ne s'échappe de ses yeux, mais les sanglots oppressent son cœur, on le voit, on le sent; oh! je lui rendrai son père....

— Soit, dit le *Génie,* et il marqua la place, vers laquelle le fils désolé dirigeait encore ses regards, tandis qu'un officieux ami l'entraînait hors du cimetière.

Il ne restait plus à Raoul qu'une personne à désigner, aussi se montra-t-il plus avare de ses faveurs, et laissa-t-il passer, sans grande atten-

tion, deux ou trois convois, dont la convenance lui semblait guider le deuil, et marquer de son sceau la physionomie des parents et amis qui escortaient le défunt.

Debout, appuyé contre un monument funèbre, les yeux baissés vers la terre, Raoul devançait par la pensée le jour où il rendrait un père à son fils, une fille à sa mère, lorsqu'un gémissement sourd, inarticulé, un de ces gémissements qui sont le vrai cri du cœur, vint frapper son oreille; il relève la tête et voit défiler près de lui un solennel et long cortége; ému par ce spectacle, il cherche des yeux le *Génie* qui, comprenant sa muette interrogation, lui dit:

— Une femme de vingt-deux ans, morte en couche, son enfant l'a précédée d'un jour à la place où on la dépose maintenant.

— Et ce jeune homme dont le regard fiévreux et désespéré s'attache à ce cercueil, et dont le convulsif sanglot est arrivé jusqu'à nous, c'est son mari, n'est-ce pas?

— Oui, c'est lui-même.

— Ah! fit Raoul avec un accent douloureux, en voyant ce mari désolé tendre les bras vers la fosse comme pour s'y précipiter après celle qui lui était si chère; mais deux de ses amis le retinrent et cet élan ayant achevé d'épuiser ses forces, il

chancela et perdit presque connaissance. Les jeunes gens saisirent ce moment pour l'entraîner ou plutôt pour l'emporter vers la voiture qui l'attendait.

Comme il passait devant Raoul, celui-ci, considérant avec attendrissement sa figure si pâle et si expressive, se tourna vers le vieillard, en disant :

—Le temps ne cicatrisera pas une plaie aussi douloureuse, et le veuvage du cœur à vingt-huit ans, c'est plus que la nature humaine ne peut supporter ; marquez cette fosse, je vous en prie.

—Le veuvage du cœur ! dit le *Génie* avec son inexprimable sourire ; c'est un grand mot à l'usage de la jeunesse enthousiaste et crédule, mais que n'admet pas dans son vocabulaire l'expérience désabusée.....

Raoul ne répondit pas, et tout entier à ses propres impressions, il s'éloigna de ces fosses fraîchement remuées, pour aller se recueillir sous les paisibles ombrages d'un autre angle du cimetière.

Après avoir fait quelques tours d'un pas agité et rapide, le jeune homme aussi fatigué d'esprit que de corps, se jeta sur un tertre de gazon ; peu à peu ses pensées se calmèrent, ses yeux s'appesantirent, sa tête s'alourdit et le sommeil vint mettre un terme à l'agitation de ses nerfs.

Lorsque Raoul se réveilla, la brume du soir commençait à envelopper l'horizon; une fraîche brise agitait les feuilles du platane qui abritait sa tête, et le jeune homme ne se rendant pas d'abord compte du lieu où il se trouvait, dit, en passant la main sur son front :

— J'ai fait un singulier rêve.

— Qui pourrait bien être une réalité, répondit une voix, dont le son rappela Raoul à lui-même et au souvenir des scènes de la matinée.

Il se leva sur son séant et dit avec un profond soupir :

— En effet, une triste réalité.

— C'est pourtant la réalisation des souhaits ambitieux de votre cœur.

— Vous avez raison, répondit gravement le jeune homme; mais j'ai beaucoup vécu en quelques heures, et je me demande si je ne vais pas

apprendre à mes dépens, que toutes les pensées de l'homme ne sont que vanité et tous ses désirs que folie.

— Vous pourrez vous estimer fort heureux, mon jeune ami, si en un seul jour vous acquérez une science que le plus souvent toute une vie de larmes, de combats et de déceptions ne réussit pas à faire pénétrer dans un faible cœur, dit le *Génie* avec un triste sourire.

— En admettant que cette science soit le mot de l'énigme de la vie, répondit Raoul, si la jeunesse y était initiée, si elle n'aspirait plus au bonheur, si elle ne croyait plus à la réalité, à la durée des affections, où puiserait-elle les élans généreux, le noble enthousiasme, qui seuls produisent les belles actions, et inspirent les sentiments désintéressés?... quel but se proposerait-elle si, à l'entrée de la vie, le doute flétrissait son cœur.

— Le bonheur pourrait encore être le but de celui qui envisagerait sans illusions et la vie et les hommes; mais un bonheur que le monde ne peut pas plus donner que détruire; oui, poursuivit le vieillard, le cœur dont les aspirations s'élèveraient constamment au-dessus de cette terre, pourrait encore beaucoup donner, beaucoup jouir, sous l'impulsion de la charité, en même temps

qu'il serait à l'abri des souffrances inhérentes à la passion et à tout sentiment exclusif.

Raoul soupira, et secouant la tête comme quelqu'un qui ne veut pas chercher à comprendre une théorie dont il redoute l'application, il dit avec un demi-sourire :

— Eh bien ! ce sera par charité que je rendrai à ces quatre familles les amis auxquels ils ont dit aujourd'hui un si douloureux adieu.

— La charité ne perd jamais de vue l'intérêt de l'âme pour s'occuper de la satisfaction du cœur, elle cherche toujours à se placer au point de vue de Dieu et se méfie des entraînements de la sensibilité humaine. Du reste, à quoi bon parler ici de la satisfaction du cœur, savons-nous si aucune des résurrections projetées atteindra réellement ce but?

— Toujours ce doute ! s'écria le jeune homme avec un mouvement d'impatience.

— Ne pourrais-je pas vous répondre : Toujours ces illusions ! mais je préfère entrer dans vos vues, en vous offrant de vous initier encore plus aux douleurs que vous espérez consoler.

— Comment cela? dit Raoul d'un air surpris.

— Voilà, dit le vieillard en plaçant une lunette dans la main du jeune homme, un talisman au moyen duquel vous pourrez faire une visite dans

chacune des demeures que vos morts ont quittées ce matin.

—Serait-ce vrai? s'écria le jeune homme, en collant son œil contre la lunette.

—Que voyez-vous? demanda le vieillard.

—Une longue et majestueuse avenue de marronniers, au bout de laquelle se trouve un bâtiment carré, flanqué de deux tourelles.

—C'est le château de Thornac, que M. de Villequier a fait à grands frais ériger en baronnie, et qu'il espérait transmettre, avec son titre, au fils que vous avez vu ensevelir ce matin. Elevez la lunette et vous pénétrerez dans l'intérieur de la maison.

Raoul suivit le conseil du vieillard, et ses yeux explorèrent un vaste salon dont une riche tenture, en damas cramoisi, assombrissait encore le jour à son déclin. Tous les meubles, de forme antique, quoique de facture moderne, semblaient avoir mission d'attester l'ancienneté de la famille, dont la noblesse se révélait dans les armoiries des écussons qui décoraient les lambris.

Le baron de Thornac, assis ou plutôt couché dans un immense fauteuil en tapisserie, semblait écrasé sous le poids de si lugubres pensées, qu'on l'eût dit entièrement étranger au monde extérieur.

Trois jeunes filles, dont l'aînée paraissait avoir

vingt-deux ans et la cadette quatorze, vêtues de noir et encore plus silencieuses que tristes, se tenaient assises à l'écart dans un angle du salon, et le regard timide, que de temps en temps elles jetaient sur leur père, semblait dire que sa présence leur inspirait plus de crainte que sa douleur de sympathie.

La physionomie de Gabrielle, l'aînée des trois sœurs, avait quelque chose de contraint et de tendu qui trahissait l'amertume des sentiments. Marthe, la seconde, n'offrait à l'œil observateur qu'une de ces figures placides et passives, auxquelles le rayonnement de l'âme reste toujours étranger, et qui n'appellent ni sympathie, ni compassion. Quant à la jeune Élaïs, son regard vif et profond, la tristesse de son visage, ses gestes, son attitude, tout en elle parlait le langage du cœur. Quoiqu'elle parût aussi terrifiée que ses sœurs par la présence de son père, il y avait cependant une nuance de sollicitude dans les regards qu'elle lui adressait, et ses fréquents soupirs étaient entremêlés de tristes exclamations :

— Cher Fulcrand! disait-elle; pauvre père! comment pourra-t-il vivre sans lui?...

A cette dernière réflexion Gabrielle répondit à voix basse, mais avec un peu de sécheresse :

— Lorsqu'on n'a aimé qu'un seul être sur la terre, il doit être, en effet, cruel de le perdre.

Raoul, surpris et froissé de l'expression froide et presque sardonique de cette jeune personne, qui devait cependant sentir battre dans sa poitrine un cœur de fille et de sœur, fit un mouvement que le vieillard comprit, et auquel il répondit par ces mots :

— Gabrielle était l'aînée de Fulcrand, et c'est à cause de la préférence qu'on accordait à son frère, quelle s'est toujours vue dédaignée, repoussée ; souffrant à la fois dans son amour-propre et dans ses sentiments, elle n'a jamais pu pardonner à son père d'avoir oublié, en faveur d'un fils, que les trois filles qui lui devaient le jour avaient aussi quelques droits à son affection.

Tandis que le *Génie* donnait cette explication à Raoul, la lunette lui montrait le baron de Thornac se levant lentement de son fauteuil et parcourant le salon d'un pas grave et mesuré ; trois fois il passa près de la table autour de laquelle ses filles étaient assises, sans leur adresser un regard, et sa douleur semblait fuir plutôt que rechercher la sympathie de ces jeunes cœurs qui avaient pourtant, elles aussi, un frère à pleurer.....

Élaïs tournait la tête chaque fois que son père passait auprès d'elle, et des larmes inondaient son

visage. Enfin, n'y pouvant plus tenir, elle se lève et saisit au passage la main du baron sur laquelle elle imprime un tendre et respectueux baiser; mais, importuné par cette caresse, le père retire sa main, en disant d'une voix solennelle :

— Pourquoi venir me troubler ainsi, Élaïs?

La pauvre enfant retourna en tremblant à sa place, et couvrant ses yeux avec son mouchoir elle murmura à voix basse : Oh Fulcrand, Fulcrand, qu'allons-nous devenir sans toi? que ferons-nous de mon père?

Après avoir fait encore deux ou trois fois le tour du salon, M. de Thornac tira le cordon d'une sonnette et un domestique parut :

— Des bougies dans mon cabinet, dit le baron d'un ton hautain.

— Oui, monsieur.

Le domestique sortit, et le malheureux père ne tarda pas à le suivre.

A peine la lourde portière était-elle retombée derrière M. de Thornac, que les trois jeunes filles laissèrent échapper un soupir qui exprimait plus de soulagement que de douleur, cependant Elaïs s'écria d'une voix profondément émue :

— C'est affreux ! oh c'est affreux de le voir souffrir ainsi sans pouvoir le consoler.

— Nous n'avons jamais occupé de place dans

sa vie, murmura Gabrielle, quelle influence aurions-nous sur ses sentiments?

— Il serait bien difficile de remplacer Fulcrand, ajouta humblement la bonne Marthe.

Pendant que les trois sœurs prononçaient presque simultanément ces phrases, un jeune homme souleva tout à coup l'un des épais rideaux de damas qui cachaient un balcon donnant sur le parc, et promenant son regard autour du salon, il dit presque en souriant :

— Mon oncle est rentré chez lui, je crois?

— Oui, mon cher Gonzalve, répondit Elaïs, mais il est toujours plus triste, plus abattu.

— C'est une douleur à laquelle nous ne pouvons rien, dit assez nonchalamment le jeune homme, que Raoul venait de reconnaître pour celui qui accompagnait le baron au cimetière.

Puis il ajouta en s'approchant de Gabrielle :

— Ne voulez-vous pas sortir un moment sur le balcon?

La jeune fille ne répondit pas, mais, attachant sur Gonzalve un regard qui disait plus qu'aucune parole, elle lui tendit une main qu'il serra tendrement...

— Venez, dit-il en entraînant sa cousine; et lorsque le rideau du balcon se referma sur eux, leur physionomie trahissait des espéran-

ces peu en harmonie avec l'aspect lugubre de la maison.

Raoul laissa tomber le long de son corps le bras qui soutenait la lunette, il semblait ne pas vouloir pénétrer plus avant, lorsque le vieillard lui dit :

— Gonzalve de Miremont, fils de la sœur du baron de Thornac, aime sa cousine Gabrielle qui, vous avez pu vous en apercevoir, ne le déteste pas; mais M. de Miremont n'est pas riche, et M. de Thornac ayant constitué presque toute sa fortune en majorat, n'avait pas de dot à donner à sa fille. Les deux amants auraient donc pu soupirer jusqu'à la blanche vieillesse sans atteindre la réalisation de leur vœu, si la mort ne fût venue à leur aide; vous comprenez donc que, malgré eux, ils se livrent à un espoir qui prend naissance sur un tombeau...

Raoul soupira, il ne comprenait que trop, il excusait presque, et s'en voulant un peu d'éprouver de la sympathie pour de tels sentiments, il reprit sa lunette pour en appeler d'une autre nature, en contemplant la douleur du père.

Assis devant un bureau à cylindre, la tête appuyée entre ses deux mains, le baron soupire et médite; de temps en temps il lève les yeux vers le ciel comme pour l'accuser d'injustice, puis il se

frappe le front et retombe dans ses sombres rêveries.

Mais, tout à coup, écartant les deux bougies qui sont placées devant lui, il ouvre un tiroir secret, et saisissant une liasse de parchemins il les étale l'un après l'autre sur son bureau... A la vue de ces sceaux armoriés, quelques larmes s'échappent de sa paupière et ses lèvres murmurent d'une voix entrecoupée : à quoi bon tout cela maintenant... Qui est-ce qui soutiendra l'honneur d'un nom qui a traversé tant de siècles?...

Alors sortant d'un étui de cuir de Russie une espèce de carte coloriée, M. de Thornac la déploie, et son regard se promène mélancoliquement sur un arbre généalogique qu'à défaut d'archives de famille, il a lui-même blasonné à grand renfort d'imagination et de souvenirs.

Les racines de cet arbre se perdent dans le onzième siècle, où l'on voit les Villequier de Thornac jouer un rôle sous Louis le Gros, à l'époque de l'affranchissement des communes. Le tronc se divise en plusieurs branches, qui toutes s'éteignent peu à peu ou se concentrent en une seule, dont l'éclat aristocratique pâlit un peu sous la bourrasque révolutionnaire de 1793, mais à laquelle la justice de Louis XVIII vient rendre, en 1816, toute la splendeur de sa primitive origine,

et dont l'unique rejeton, Fulcrand de Villequier, doit soutenir la gloire.

Sur ce nom de Fulcrand, écrit à côté du petit rameau qui s'élève au faîte de l'arbre, reposaient toutes les espérances, tout l'orgueil, tout le bonheur du baron, et ce nom est effacé de la liste des vivants comme il va disparaître de l'arbre généalogique. A cette pensée un amer sanglot s'échappe de la poitrine du vieillard, ses yeux se voilent, son front se crispe, il rejette la tête sur le dossier de son fauteuil, et reste un instant immobile ; mais se redressant tout à coup, il saisit une plume et d'une main tremblante passe un trait sur ce nom de Fulcrand... Puis rejetant la plume, il s'écrie d'une voix étouffée : — Le sacrifice est consommé, et voilant son visage de ses deux mains, de grosses larmes s'échappent à travers ses doigts.

A cette vue Raoul dégoûté détourna les yeux, et rendant la lunette au vieillard :

— Vous avez raison, lui dit-il, son orgueil souffre plus que son cœur.

— Ne voulez-vous pas poursuivre vos visites, dit le *Génie* en reprenant son talisman?

— Je ne sais, répondit avec découragement le jeune homme, votre science est si décevante.

— Soit, mais profitable à proportion.

— Eh bien, puisqu'il faut s'instruire à tout prix,

poursuivons, répondit Raoul, en tendant la main pour ressaisir la lunette.

— Que voyez-vous, lui demanda le vieillard?

— Une petite maison à persiennes vertes, qu'entoure un petit jardin d'un demi-arpent tout au plus.

— C'est là que demeure la famille de M. Sainclair, teneur de livres de la maison Gr..., entrez et vous trouverez le jeune homme dont le père repose ici depuis quelques heures.

Dans un petit salon, meublé avec une simplicité qui attestait la modeste position de son propriétaire, se trouvaient quatre personnes, dont toute l'expression révélait la plus profonde tristesse.

Une femme de quarante-cinq ans environ, assise sur un fauteuil, la tête penchée sur sa poitrine, pressait entre ses mains celle d'une jeune fille qui, à genoux sur un tabouret, arrêtait sur sa mère un regard chargé de larmes, tandis que son cœur débordait dans un éloquent silence... Sur une chaise, à côté du fauteuil de Mme Sainclair, se trouvait le jeune homme que Raoul avait déjà vu au cimetière, mais l'expression de découragement qui se lisait sur ses traits pendant la lugubre cérémonie, avait fait place à celle d'une fermeté grave et triste, et le regard tour à tour sympathique et pro-

tecteur qu'il adressait à sa mère et à sa sœur, semblait dire : Je veille sur vous... vous êtes mon précieux héritage...

Mme Sainclair, répondant à ces muettes protestations par un de ces sourires dont la tendresse maternelle a seule le secret, passa une main sur le noble front de Jules, et écartant les beaux cheveux noirs qui l'ombrageaient, elle y posa ses lèvres en l'arrosant de larmes.

Le jeune homme répondit à cette caresse par une étreinte à la fois respectueuse et passionnée, et réunissant dans ses mains la main de sa mère et celle de sa sœur, il les pressa contre son cœur, tandis que la jeune fille s'écriait à travers un sanglot : — Ah ! mon frère !

Cette scène avait pour témoin un homme d'environ soixante ans qui, debout près de la fenêtre, lisait un papier sur lequel on voyait de temps en temps tomber de grosses larmes.

Cet homme était M. Boimont, caissier de la maison Gr..., ami intime et dévoué de M. Sainclair, qui l'avait institué son exécuteur testamentaire.

Le papier que M. Boimont tenait à la main était une lettre que le père mourant avait adressée à son fils, et sur laquelle, à l'imitation de Raoul, nous allons jeter les yeux.

« Si les cheveux de notre tête sont comptés, « combien plus les jours de notre vie; les miens « touchent à leur terme, je le sens, mais je sais « aussi que la volonté suprême qui les abrége, le « fait dans des vues de miséricorde et d'amour, « que tu ne révoqueras pas en doute, mon cher « enfant.

« La séparation sera douloureuse et mon cœur « de père ne voudrait pas qu'il en fût autrement, « mais l'espérance du revoir n'est-elle pas cer- « taine? Le Sauveur qui, en expiant nos péchés, « m'a donné avec mon pardon l'assurance de la « vie éternelle, se tiendra auprès de ma chère fa- « mille, pour la consoler, et pour la conduire au « travers des épreuves de la vie.

« Une grande tâche t'est confiée, mon bien- « aimé Jules, mais je suis persuadé que tu en « comprendras l'étendue, et qu'avec le secours « de Dieu tu la rempliras fidèlement... Dans peu « de jours tu seras le soutien et le seul protecteur « de ta tendre mère et de ta jeune sœur. A vingt- « deux ans, te voici chef de famille, responsable « de l'existence et du bonheur de deux femmes « chéries, qui jusqu'à présent se sont attendues « à moi. Dieu, qui a toujours béni mon travail et « qui n'a jamais permis que nous manquassions

« du nécessaire, usera envers toi de la même mi-
« séricorde, c'est en Lui que je me confie, persuadé
« que son aide ne te manquera pas tant que tu
« sauras y recourir avec foi.

« Le besoin si naturel à un père de guider les
« pas de son fils, de diriger même de par delà la
« tombe les circonstances de sa famille, m'avait
« inspiré l'idée de te tracer un plan de conduite,
« de te laisser des directions sur la marche que tu
« dois suivre lorsque je n'y serai plus, mais j'ai
« senti que ce serait empiéter sur les droits de
« Celui qui a dit : *Le lendemain prendra soin de ce*
« *qui le regarde* (Math. VI, 34). Ce lendemain n'ap-
« partient pas à l'homme sur lequel la tombe va
« se fermer, aussi je ne te laisse d'autres recom-
« mandations que celle-ci : Quelque décision que
« tu aies à prendre, place-toi sous le regard de
« Dieu et n'agis que sous l'influence de la prière.
« Dans les moindres circonstances de ta vie,
« comme dans les plus importantes, souviens-toi
« que la loyauté et la délicatesse doivent être le
« régulateur des sentiments et le mobile des ac-
« tions d'un homme d'honneur, et que l'approba-
« tion de ta conscience ne soit jamais sacrifiée à
« celle d'une société dont les principes sont, hélas!
« si souvent subversifs.

« Si, au moment de quitter la vie, j'osais me

« permettre un désir, ce serait celui de te voir me « succéder dans l'emploi que j'occupe depuis « vingt-cinq ans dans la maison Gr..., mais tu es « encore bien jeune pour qu'on t'accorde une telle « marque de confiance.

« Peut-être seras-tu obligé de réaliser le projet « que nous formions avant ma maladie, et iras-tu « occuper cette place vacante dans la maison du « Havre!... Et ta pauvre mère, comment la lais- « ser? Elle te suivra, sans doute.

« Mais à quoi bon me tourmenter pour des évé- « nements que je ne puis prévoir, ni déterminer. « Laissons à Dieu le soin de l'avenir! Je lui remets « en entier et avec confiance celui de ma famille.

« Je te laisse un pieux ami, un sage conseiller « dans mon cher Boimont, aux soins duquel, après « toi, mon Jules, je remets ma femme et ma fille; « vous trouverez en lui toute la sympathie, toute « l'affection qu'on peut attendre d'un cœur géné- « reux, délicat et dévoué. Dieu veuille lui rendre « ce que je suis assuré qu'il fera pour ma famille, « et vous bénir tous de ses plus précieuses béné- « dictions.

« Je quitte la vie sans aucune sollicitude, en « vous plaçant sous la garde de Celui qui s'appelle « lui-même l'appui des veuves et le père des « orphelins; et m'appuyant sur sa miséricorde et

« sur ses promesses, je vais vous attendre dans « ses bras.

« Adieu mon fils, au revoir dans les demeures « éternelles, et jusqu'à ce bienheureux moment, « puissent la grâce, la paix et le secours du Seigneur reposer sur toi, c'est la dernière prière « de ton père mourant. »

— Non, ce n'est pas en vain qu'il s'est confié en Dieu, ni sans raison qu'il a compté sur moi, s'écria M. Boimont, en essuyant ses yeux d'une main et présentant de l'autre la lettre à Jules.

Le jeune homme saisit avec respect le précieux papier, et le porta à ses lèvres, en disant d'une voix émue : — Le fils d'un tel père a une grande tâche, mais Dieu est puissant pour m'aider à la remplir.

— Oh ! s'écria Raoul en abaissant la lunette, pourquoi faut-il attendre cinq ans pour rendre à cette famille un chef si cher et si précieux?

— Parce que Dieu, dans sa sagesse, veut compléter le développement du fils en le privant de l'appui de son père, dit gravement le vieillard.

Raoul ne répondit pas, mais le tableau qui venait de s'offrir à sa vue l'avait tellement captivé qu'il rapprochait la lunette de son œil pour pénétrer de nouveau dans le petit salon de Mme Sainclair.

— Laissez, lui dit le *Génie*, laissez cette mère et ses enfants épancher leur douleur dans une secrète intimité, et permettez que je tourne le verre de la lunette, il se fait tard et nous avons deux visites à faire, l'une dans l'intérieur de la ville, l'autre sur les bords du fleuve; hâtons-nous de quitter le faubourg.

— Voyons dit Raoul en reprenant le talisman des mains du vieillard. Ah! qu'est-ce que ceci? Une maison de la rue Sainte-Catherine.

— Elle est habitée par Mme Dubreuil, mère de la jeune fille qui dort sous ce tertre.

— Mais je ne vois qu'une jeune personne occupée à arranger des fleurs, reprit Raoul.

— C'est que vous vous êtes arrêté au premier étage, qu'occupe une amie de Mme Dubreuil; sa fille Clémence, quoique plus âgée de trois ans qu'Hélène Dubreuil, a toujours vécu avec elle dans la plus étroite intimité; ces fleurs sur lesquelles elle laisse tomber des larmes sont une portion de la couronne funéraire d'Hélène qu'elle s'est chargée d'envoyer à l'une de leurs amies communes.

— Oui, dit Raoul, elle la divise en deux parts, dont elle place l'une dans un petit carton. Comme sa physionomie est triste et sérieuse! Quels soupirs s'échappent de son sein! Oh! elle prend une plume,

elle va écrire; voyons, nous pourrons pénétrer dans sa pensée.

CLÉMENCE P... A MATHILDE R...

« Voici, ma chère Mathilde, le dernier souvenir « de notre Hélène bien-aimée ; ces fleurs qui l'ont « accompagnée jusqu'à la tombe, elles sont là « sous mes yeux, et je ne puis croire à la réalité « de la séparation qu'elles attestent. Trois jours « ont suffi pour faire de notre jeune et aimable « compagne un froid cadavre. Oh! si comme moi « tu avais suivi les progrès de ce mal aussi rapide « que violent!... si tu avais assisté à cette cruelle « agonie!... Si tu avais compris les regards pleins « de sollicitude que cette chère enfant attachait sur « sa mère désolée, tu dirais comme moi : Est-il « possible que Dieu l'ait permis?

« Eh bien! Mme Dubreuil n'a pas laissé échap- « per une seule parole de murmure; l'admirable « piété que tu lui connais l'a soutenue pendant ces « heures d'angoissantes alternatives, aussi bien « qu'au moment de la plus douloureuse séparation.

« Dieu me l'avait donnée, disait-elle en plaçant « dans le cercueil sa fille unique, la seule joie de

« sa vie, déjà si dépouillée; il était le maître de « la reprendre, que son nom soit béni.

« Oh! vois-tu Mathilde, il y a quelque chose de « divin dans une telle résignation, et quoique je « ne puisse la comprendre, je sais bien qu'elle « vient de Dieu, et je crois que nous étions cou- « pables lorsque nous cherchions à persuader à « Hélène que sa mère était trop rigoriste et lui « parlait beaucoup trop du ciel. Hélas! cette chère « enfant devait y être admise si jeune qu'il fal- « lait bien que son éducation l'y préparât.

« Oui, Mathilde, nous ne pensons pas assez à « cette autre vie à laquelle nous pourrions être « aussi subitement appelées qu'Hélène... Ah! j'ai « fait de bien sérieuses réflexions, ces jours der- « niers, et si ma chère Hélène était encore là près « de moi, sur cette petite chaise où j'aimais tant « à la retenir, elle ne me dirait plus avec son doux « accent de reproche : Oh! quant à toi, Clémence, « tu ne peux t'appesantir sur aucun sujet. Il est « vrai qu'elle était bien plus raisonnable et plus « sérieuse que moi, cette chère petite. Quelle « tristesse s'est répandue sur cette maison depuis « qu'elle l'a quittée !

« Reviens bientôt, Mathilde, nous parlerons « d'Hélène, ce sera une consolation pour le cœur « désolé de ta

« CLÉMENCE. »

Ce fut en pleurant que la jeune fille apposa sur cette lettre un cachet de cire noire, puis elle se jeta dans un fauteuil en poussant un profond soupir, et parut disposée à s'abandonner à de graves et profondes réflexions.

Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit pour laisser entrer une femme de chambre qui remit un billet à Clémence.

En jetant les yeux sur l'adresse, la jeune fille rougit, cette écriture parlait à son cœur, et d'une main tremblante elle rompit l'enveloppe qui ne contenait que ces lignes :

Blaye, 19 mai.

Chère, bien chère Clémence,

« J'ai à peine le temps de vous dire, avant le « départ du courrier, que je viens d'obtenir un « congé de mes chefs; dans trois jours je serai à « Bordeaux, et j'y passerai trois semaines; j'ai « peine à croire à mon bonheur. Vous voir tous « les jours! Vous répéter sans cesse ce mot si char- « mant et si doux que vous m'avez permis de « vous faire entendre, c'est à en devenir fou de « joie. Oh! si votre père voulait consentir à abré-

« ger mon noviciat, si au lieu de me condamner « encore à six mortels mois d'attente, il voulait « bénir notre union pendant le congé que je viens « d'obtenir ! Clémence, ma bien-aimée, ne seriez- « vous pas de cet avis? Je vous en supplie, tâ- « chez de fléchir votre père ; si vous lui exprimez « mon désir avec cette grâce qui n'appartient qu'à « vous, il ne saurait vous résister, et votre Albert « serait le plus heureux des hommes. »

A mesure que la jeune fille lisait les tendres protestations de son fiancé, le nuage qui couvrait son front quelques instants auparavant, faisait place à une expression sereine, heureuse et presque triomphante. Ses yeux brillaient, sa bouche souriait, et son imagination s'éloignait des sombres plages de la mort pour s'égarer à la poursuite du séduisant mirage de la vie.

Elle relisait son billet pour la quatrième fois, lorsque sa mère entra dans sa chambre avec une contenance abattue et des yeux rougis par les larmes ; elle venait de chez Mme Dubreuil, et s'écria en se jetant sur un siége :

—Pauvre mère !...

Mais Clémence n'entendit pas cette exclamation, et, s'approchant de Mme P..., elle lui tendit le billet d'Albert en disant :

—Croyez-vous vraiment que cela soit possible?

La mère soupira en parcourant ces lignes et s'écria d'une voix presque aussi indignée qu'émue :

— Une pareille demande, dans ce moment....

Clémence rougit, baissa les yeux et murmura à voix basse :

— Mais n'est-ce pas une chose très-sérieuse, très-solennelle, qu'un mariage?

— Rien n'est plus sérieux, en effet; mais par une inconséquence inexplicable, c'est toujours avec les apparences d'une gaîté plus ou moins frivole qu'on fait le premier pas dans cette grave carrière, et ce jour qui devrait être consacré à la prière et au recueillement, revêt toutes les apparences d'une fête mondaine.

Clémence allait répondre; mais Raoul, irrité de l'expression suppliante de son regard, détourna la tête en s'écriant :

— Je ne m'étonnerais pas qu'elle tressât sa couronne nuptiale avec les fleurs qui ont reposé sur le cercueil de son amie!

— Vous êtes bien sévère, dit gravement le vieillard.

— Comment, sévère! mais peut-on l'être assez pour une pareille sécheresse de cœur?...

— A présent, vous voilà injuste. Clémence n'a point le cœur sec, mais, comme la majeure partie

de l'humanité, elle est légère et mobile ; l'impression qui la domine au moment présent efface celle qui l'a précédée, sans cependant anéantir le sentiment qui s'y rattachait ; peut-être dans quelques heures aura-t-elle de nouvelles larmes pour Hélène, jusqu'au moment où Albert fera naître de nouveaux sourires.

— Mais alors, c'est un cœur insaisissable, dans lequel on ne peut espérer de laisser aucune trace profonde, et qui ne vivra jamais de sa propre substance, puisque les objets extérieurs exercent sur lui un tel empire.

— C'est un cœur comme il y en a beaucoup et qui portera plus facilement la vie que le vôtre. Oh ! mon cher enfant, si vous ne modifiez pas votre point de vue, si vous persistez à demander aux affections humaines de la profondeur et de l'enthousiasme dans l'espérance, de la durée et de la fidélité dans les souvenirs, vous passerez votre vie dans l'étonnement et l'irritation, jusqu'à ce que vous soyez arrivé à une desséchante misanthropie.

— Non, non, le cœur qui se voue au culte des souvenirs ne pourra jamais se dessécher, s'écria le jeune homme avec une espèce d'exaltation.

— Il peut du moins beaucoup souffrir, répondit le vieillard ; mais si vous voulez voir une douleur profonde et que le temps ou de nouvelles

impressions ne pourront modifier, élevez votre lunette jusqu'au second étage de la maison où vous avez laissé Clémence.

Dans une chambre qu'éclairait faiblement la lumière d'une lampe voilée par un grand abat-jour, une femme seule, assise à côté d'une table, les yeux fixés sur un livre ouvert devant elle, offrait l'image de cette douleur calme et profonde qui devient l'état permanent de l'âme qu'elle envahit. Aucune trace d'agitation ne sillonnait le front noble et pur de Mme Dubreuil; aucune expression de crainte ou d'espérance ne soulevait les coins de sa bouche, d'où le sourire paraissait à tout jamais banni;... sa physionomie comme son attitude semblait dire : Le sacrifice est complétement consommé, que puis-je attendre de la vie?... mais son doigt appuyé sur cette ligne du livre divin : *Il reste un repos pour le peuple de Dieu* (Héb. IV, 9), témoignait que ce cœur brisé dans toutes ses affections les plus chères, avait compris qu'aux douleurs du temps présent succéderont les félicités éternelles.....

Les larmes qui, de temps en temps, s'échappaient des longs cils noirs de la pauvre mère venaient tomber sur sa Bible, et les profonds soupirs dont elles étaient suivies, révélaient la lutte intérieure que voilait un calme apparent.

Une porte s'ouvrit doucement, et une femme à peu près du même âge que Mme Dubreuil, dont le costume indiquait une servante et le regard une amie, s'approcha timidement et dit d'une voix suppliante :

— Madame ne prendrait-elle pas un bouillon?

— Merci, ma bonne Fanchette, je n'ai besoin de rien.

La femme de chambre secoua la tête en soupirant, et reprit d'une voix émue :

— Si du moins Madame voulait se coucher; voilà cinq nuits qu'elle ne s'est pas mise au lit: c'est vouloir se tuer.

— Tu as raison, Fanchette, je vais me coucher; hélas! je n'ai plus rien à faire....

En disant ces mots, Mme Dubreuil se leva lentement, passa la main sur son front comme pour rappeler ou bannir quelque pensée douloureuse, et allumant une bougie, elle se dirigea vers la porte d'un cabinet attenant à sa chambre.

— Madame! oh Madame, s'écria la fidèle servante avec un mouvement d'effroi.....

Mais Mme Dubreuil, d'un geste presque impératif, lui imposa silence; et, ouvrant la porte de cette chambre, elle se trouva en face d'un petit lit blanc, auprès duquel elle avait l'habitude de s'agenouiller chaque soir, pour recommander au

Seigneur sa fille chérie. Pour la première fois depuis seize ans ce fut sur une couche vide que son regard s'arrêta ; la veille encore, le corps inanimé de son enfant reposait à cette place, aujourd'hui rien,... rien pour toujours.....

Appuyée contre le pied du lit, les yeux fixés sur l'oreiller où tant de fois ses lèvres allèrent chercher les joues roses de son Hélène, la pauvre mère, immobile et muette, soupirait, pleurait et semblait demander au ciel de la réunir à l'enfant qui naguère encore s'abritait sous son aile.....

Fanchette, qui avait suivi sa maîtresse, portait alternativement son regard de la couche déserte sur la figure désolée de la pauvre mère, et murmurait tout bas :

— Qui m'aurait dit, lorsque je reçus cette enfant dans mes bras, six mois après la mort de son père, que toutes les consolations que nous en attendions aboutiraient au désespoir?....

Après être restée environ dix minutes dans une muette et douloureuse contemplation, Mme Dubreuil leva son regard vers le ciel, comme pour y donner rendez-vous à celle qui l'y avait précédée, et faisant un violent effort s'arracha à cette chambre qui provoquait tant de souvenirs et rentra dans la sienne, où, vaincue par la douleur, elle

se précipita à genoux, et, cachant son visage entre ses mains, laissa éclater ses sanglots....

—Pauvre mère! dit Raoul en s'essuyant les yeux: qui pourrait la consoler?

—Personne, répondit le vieillard; mais Dieu soumettra son cœur, c'est la seule consolation possible, la seule efficace.....

Tout en disant ces mots, le *Génie* changeait le verre du talisman, et Raoul se trouva transporté dans une de ces délicieuses *villas* dont est parsemée la colline qui longe la Gironde.

Parc, jardin, maison, tout rendait témoignage du bon goût et de l'élégance du propriétaire; mais un certain désordre disait aussi que, depuis plusieurs jours, l'œil du maître, en se concentrant sur un seul objet, avait négligé tous les autres; les allées n'étaient point ratissées, les plantes pas arrosées, des fleurs fanées remplissaient les vases du Japon et les jardinières de palissandre qui décoraient les appartements; enfin les nombreux domestiques, nonchalamment assis dans l'antichambre, semblaient paralysés par le souffle de mort qui avait plané sur l'habitation.

—Monsieur a sonné, je crois, dit un laquais.

—Non, répondit la femme de charge, c'est le vent qui gémit.

—Mais faudra-t-il passer la nuit ici à attendre,

s'écria le valet de chambre, en étirant les bras, puisque Monsieur a défendu qu'on entrât chez lui sous aucun prétexte ?

— Depuis le retour du convoi il est enfermé dans son cabinet où personne ne pénètre, reprit la femme de charge.

— J'y pénétrerai, moi, se dit Raoul, et inclinant un peu sa lunette, il plongea son regard dans une pièce de forme oblongue, qui, par sa disposition et son ameublement, participait autant du boudoir que du cabinet d'étude. Une bibliothèque, dont les rayons donnaient asile à la littérature et à la poésie encore plus qu'à la science, occupait le fond de ce cabinet ; des deux côtés s'étendait un divan circulaire, au-dessus duquel on remarquait plusieurs tableaux de paysagistes distingués. En face de la bibliothèque le grand balcon qui s'ouvrait sur le parc était chargé de vases en pleine floraison ; à côté de cette fenêtre se trouvait une jolie table couverte d'une quantité de ces petits meubles trop élégants pour être utiles, et qui sont censés servir d'instruments de travail aux femmes qui ne travaillent pas ; une chaise en tapisserie, placée devant cette table, semblait attendre encore la personne qui ne devait plus l'occuper...

Vis-à-vis de cette place vide, une table à écrire, en acajou sculpté, supportait toutes les brochures

et les journaux que la semaine avait pu produire, et dont aucune main n'avait enlevé la bande cachetée..... Devant cette table était assis cet homme à la taille élégante, au regard ardent, qu'on avait arraché de vive force à la fosse béante de sa femme. Il restait absorbé dans une contemplation, tenant de l'extase, devant un portrait qui arracha un cri d'admiration à Raoul. Des yeux bleus aussi tendres que languissants, un front d'une blancheur incomparable, d'où se détachaient de larges et longues boucles de cheveux blonds qui encadraient l'ovale le plus parfait, retombaient sur un cou de cygne; enfin une apparition céleste rendue par un habile pinceau.

—Et c'est là la femme qu'il pleure? s'écria Raoul d'une voix attendrie.

—Oui, c'est l'image de ce qu'était celle qui n'est plus aujourd'hui qu'un froid cadavre à demi décomposé.....

Raoul frissonna, et par un profond soupir témoigna sa sympathie pour le malheureux époux qui pressait de ses lèvres cet ivoire aussi froid, aussi muet que le cercueil.....

Un tremblement convulsif agitait les membres du vœuf désolé, et de ses mains crispées il frappait son front brûlant ou se voilait la figure, et de temps en temps un amer sanglot s'échappait de

sa poitrine oppressée..... Ouvrant un des tiroirs de la table de travail, il en tira quelques lettres d'une écriture fine et serrée qu'il arrosa de ses larmes après les avoir pressées sur son cœur et couvertes de baisers..... Tout à coup, reculant son fauteuil avec ce brusque mouvement qui tient de la démence, il s'approcha de la petite table à ouvrage, saisit l'un après l'autre les objets qu'elle supportait, les contempla d'un œil fiévreux, les froissa convulsivement entre ses mains ou les porta à ses lèvres; puis arrêtant son regard sur le balcon, il s'écria avec une douloureuse indignation : Des fleurs! des fleurs! quelle ironie!... et, d'un mouvement plus rapide que l'éclair, il arracha ces plantes délicates qu'avait cultivées une main chérie, et après les avoir foulées aux pieds, il se précipita dans la chambre qui communiquait à son cabinet, et dans laquelle tout portait encore les traces du passage de la maladie et de la mort.....

Ce spectacle exaltant sa douleur jusqu'à la frénésie, il parcourut la chambre à grands pas, s'arrêtant devant chaque meuble, comme pour lui demander des souvenirs, ou lui adresser des imprécations; enfin, après avoir fait deux ou trois tours sur lui-même avec cette agile rapidité qui n'appartient qu'aux fous furieux, il courut vers

la couche où, la veille, il avait dit un dernier adieu à l'idole de son cœur, et, tombant la face contre terre, d'abondantes larmes se mêlèrent aux cris assez semblables à des rugissements, parmi lesquels on discernait le nom de Caroline, répété de minute en minute avec l'accent du désespoir.

— Ah ! s'écria Raoul d'une voix tremblante, à quoi me servira la puissance de ressusciter, dans cinq ans, la femme de ce malheureux ? bien avant cette époque la douleur l'aura tué.....

— Un pareil désespoir ne peut, en effet, durer longtemps, répondit le vieillard, avec cet étrange sourire qui glaçait le cœur de Raoul.

Après un instant de silence, le *Génie* serra la main du jeune homme en disant :

— Vous vous rappelez que le plus inviolable secret est l'une des conventions de notre contrat.

— Je le sais, répondit Raoul, et je jure de le garder.

— Adieu donc, et au revoir dans cinq ans, le 20 mai, à l'aube naissante, dit le vieillard en s'éloignant.

A peine Raoul eut-il vu disparaître le *Génie*, qu'il reprit le chemin de la ville. Onze heures sonnaient, et le silence le plus profond régnait sur cette route, que tant de mouvement animait quelques heures auparavant.

Le cri lugubre de la chouette remplaçait le gazouillement des oiseaux, et les ravissantes campagnes que Raoul avait admirées sous les feux de l'aurore s'effaçaient dans les ténèbres d'une profonde nuit; la douce clarté de la lune ne rayonnait qu'à de courts intervalles à travers de gros nuages noirs qu'elle frangeait d'argent, et la sombre verdure qui, des deux côtés de la route se détachait sur le sillon poudreux, s'harmonisait admirablement avec les pensées de Raoul qui, ayant vieilli de dix ans en quelques heures, commençait à envisager la vie avec effroi et à redouter le contact des hommes....

Trop agité pour chercher le sommeil, Raoul passa la nuit à écrire ; il était impatient de confier au papier le secret que ses lèvres ne devaient jamais trahir !...

Le jour parut avant qu'il eût terminé sa relation, et les rayons du soleil doraient à peine le sommet de la colline, qu'il se trouvait à bord de *l'Etoile*. Peu d'heures après, jetant un dernier regard sur la terre de France, il descendit dans sa cabine pour s'abandonner à ses réflexions, ou plutôt à ses souvenirs. . . . . .

. . . . . .

En quittant Bordeaux, Raoul n'avait compté que sur un voyage d'un an à peu près, mais à son arrivée à Calcutta, il trouva des ordres de l'armateur de *l'Etoile* qui lui confiait un travail de quelque durée dans la liquidation de créances à percevoir, et il dut se résigner à voir repartir sans lui, le navire qui l'avait amené sur les rives du Gange...

Les voyages d'outre-mer ne se faisaient pas, à cette époque, avec la régularité et la célérité qu'ils ont acquises depuis, et Raoul était séparé de sa famille depuis onze mois, lorsqu'il en reçut pour la première fois des nouvelles.

Cette lettre, si impatiemment attendue, lui an-

nonçait le mariage de sa sœur aînée avec un banquier de Perpignan, et au milieu de tous les détails de famille dont elle était remplie, ce fut en vain qu'il chercha le nom que son cœur prononçait si souvent.... Pourquoi l'y aurait-il trouvé? il n'avait confié à personne son secret, ses espérances; il aurait cru profaner le sentiment qui dominait sa vie, en le révélant à tout autre qu'à celle qui l'inspirait, et comme une délicatesse fort rare lui avait donné la force de se taire en attendant le moment où l'âge de Marguerite et sa propre position lui permettraient de la demander à son père, il s'était promis de ne dire à personne *je l'aime*, avant d'avoir laissé sortir de son cœur ce *je t'aime* qui le brûlait.

Moins un sentiment se répand au dehors, plus il acquiert de force intérieure, et celui de Raoul, aussi intense que concentré, devint son unique pensée sur la terre d'exil. S'il s'acquittait avec autant d'exactitude que d'intelligence de la mission dont il était chargé, c'était avec la pensée constante que, pour récompenser son zèle, ses chefs le rappelleraient en Europe, en lui donnant un emploi qui fixerait son sort...

Si, après avoir employé une grande partie de la journée à d'arides calculs ou à une correspondance des plus prosaïques, il profitait de la fraî-

cheur des nuits pour cultiver les arts et les sciences, c'était avec l'espérance d'acquérir une supériorité dont Marguerite serait fière....

S'il cherchait à étudier les mœurs, l'histoire, les habitudes des peuples orientaux, c'était afin d'embellir par ses récits les heures si douces qu'il passerait auprès de la femme de son choix, au coin du foyer domestique...

En un mot, le présent était pour Raoul la préparation si absolue de l'avenir, qu'absorbé autant qu'excité par ses espérances, il n'accordait pas la moindre attention aux difficultés et aux souffrances inévitables sous un ciel étranger et au milieu d'une société inconnue.

A la fin de la seconde année du séjour de Raoul à Calcutta, quoique les affaires dont il était chargé fussent loin d'une complète solution, elles étaient en si bon chemin, qu'il espérait qu'elles pourraient être facilement remplies par un autre agent, mais son attente fut trompée: la maison N... voulait lui laisser le plaisir et l'honneur du succès final, et son père, en lui apprenant cette décision, l'engageait à la considérer comme une grande faveur.

« A ton âge, lui disait-il, l'avenir est si long, « qu'on doit faire bon marché de quelques an-

« nées, lorsqu'il s'agit d'assurer sa position en ga-
« gnant tout à fait l'estime et la confiance de ses
« chefs. Pour moi, à qui il ne reste que peu de
« temps pour jouir de mes enfants, je devrais être
« plus attristé de la prolongation de ton séjour
« dans les Grandes-Indes, mais, tu le sais, je n'ai
« jamais transigé avec le devoir ; aussi, au lieu de
« solliciter ton retour, j'ai prié MM. N... de te
« laisser tout le temps nécessaire pour terminer
« des affaires dont l'heureuse issue aura certaine-
« ment sur ta position une influence des plus favo-
« rables. »

Quel profond soupir s'échappa du cœur de Raoul, tandis qu'il lisait ces lignes! Accoutumé dès l'enfance à l'inflexible mais raisonnable sévérité de son père, il comprit que la décision était sans appel, et se dit, en essuyant une larme qui tremblait au bord de sa paupière : *Elle* doit avoir dix-huit ans, c'est l'âge que je m'étais fixé!...

La vue de l'écriture de sa mère put seule arracher Raoul à l'accès de découragement qui l'avait saisi, mais sa tristesse fut accrue par les tendres et affectueuses paroles qui exprimaient la douleur que cette pauvre mère avait ressentie, en apprenant que l'absence de son fils serait encore prolongée.

« Hélas! disait-elle, nous reverrons-nous ici-
« bas? toutes les séparations qui se succèdent

« sous notre toit, semblent me parler du départ, « bien plus sérieux encore, que me prépare ma « santé, toujours plus chancelante.... Il y a deux « ans, je t'ai dit un douloureux adieu, l'année « dernière, ta sœur aînée nous a quittés, dans « quelques mois la cadette suivra aussi l'époux « auquel nous la confions. Voilà ma tâche mater- « nelle terminée, et, moins heureuse que tant « d'autres mères, je ne conserve auprès de moi « aucun de mes enfants.... Ils prennent tous un « vol lointain, et je reste tout abattue, seule, au « bord de ce nid où je les ai couvés avec tant d'a- « mour!... Ah! du moins dans ma solitude, la « prière me reste, et avec quelle ardeur je de- « mande à Celui qui tient en sa main le cœur de « l'homme et les circonstances de sa vie, de vous « préserver des tentations et de vous garder par « son esprit de grâce et de lumière.... Si nous ne « devons plus nous revoir sur cette terre, j'ai la « ferme espérance que Dieu nous réunira un jour « dans son sein, où nous le bénirons des épreuves « qui auront servi à nous rapprocher de lui. »

A cette lettre, dont tout le contenu portait ce caractère mélancolique, se trouvait joint un billet de la sœur cadette de Raoul; billet dans lequel débordaient la vie, l'espérance, les illusions, enfin tout ce trop plein d'un jeune cœur qui voit s'ouvrir devant lui l'avenir qu'il avait rêvé.

Emilie devait suivre à Carcassonne un jeune homme auquel elle s'était vivement attachée, et sous l'impression de ce sentiment exclusif, elle oubliait sa mère malade, son père âgé, et ne parlait que de bonheur et d'espérance.

« Peu à peu, disait-elle, Brives se dépouille de « ses plus belles fleurs, car tes deux sœurs, mon « cher Raoul, n'étaient pas le moindre fleuron de « sa couronne de jeunes filles. Mais, dans la vie, « comme sur les arbustes, une rose succède à une « autre rose, et je laisse derrière moi des rempla- « çantes dont la rivalité m'aurait effrayée. Notre « petite voisine Marguerite, par exemple, va bien- « tôt éclipser tous les astres qui ont brillé dans « l'arrondissement ; elle a beaucoup gagné depuis « ton départ, et malgré son expression un peu « langoureuse, je suis persuadée qu'il ne manquera « pas de jeunes gens disposés à la conduire bien- « tôt sur la route où marchent tes sœurs.

« Quant à toi, je pense que tu nous ramèneras « quelque jeune femme au teint basané, aux dents « blanches, à l'œil brillant, qui trouvera notre « beau soleil froid et nos fleurs pâles, et qui « n'aura de repos qu'après t'avoir de nouveau « entraîné dans cette Asie, où elle fera de toi un « nabab ou un pacha. »

Raoul froissa avec dépit le billet de cette légère enfant, et son cœur, irrité des blessures que lui

infligeait l'ignorance de sa sœur, ne retint de tout ce fatras qu'une seule idée :

Elle est grande, *elle* est belle, *la* voilà devenue une jeune fille accomplie, quel homme pourra *la* voir sans l'aimer, et je suis à trois mille lieues !...

. . . . . .

Une année s'était à peine écoulée, lorsque Raoul apprit que les pressentiments de sa mère venaient de se réaliser, et qu'il ne la reverrait plus dans ce monde... Son cœur se déchira comme s'il se séparait de nouveau de cette mère chérie, et la perspective si caressée du retour en Europe perdit la moitié de son charme. — Oh ! se disait-il, si je pouvais user envers ma mère de la puissance que m'a conférée le *Génie !*... mais, hélas, je retournerai sur la terre natale pour rouvrir la tombe à des étrangers, tandis que je ne pourrai rien sur celle qui renferme la femme à qui je dois le jour !...

Dès cet instant, le séjour du Bengale devint intolérable au malheureux jeune homme ; ses espérances se voilèrent de crêpe, ce n'était plus sans un frisson au cœur qu'il songeait à Marguerite, et son imagination ne le transportait à Brives que pour y constater des places vides et une, peut-être, déjà occupée...

Enfin le moment arriva où, après un succès complet, Raoul dut aller rendre compte de sa mission à ses commettants. Il avait passé quatre ans sous le brûlant soleil des tropiques, et quoique sa figure, en se bronzant, eût acquis quelque chose de mâle qui semblait ajouter plusieurs années à son âge réel, sa constitution était cependant ébranlée, et ses nerfs subissaient la triste réaction de l'état de surexcitation morale qui lui était habituel.

Il eut peut-être plus de peine à supporter les trois mois de traversée que les quatre années de séjour sur la terre étrangère ; car n'étant plus astreint à une tâche active, et n'ayant pas la force de s'en créer une par quelque travail intellectuel, il se laissait absorber par des pensées qui n'étaient autres que le flot tumultueux de l'espérance et de la crainte, l'exaltant ou le décourageant tour à tour.

Marguerite était toujours pour son cœur l'objet d'un sentiment passionné, mais elle s'offrait à son imagination sous mille aspects différents : tantôt c'était la jeune fille fidèle à des serments que le regard seul avait prononcés, et qui se présentait un bouquet de fleurs sèches à la main, en disant cette simple parole : J'attendais... Alors il la voit s'unissant à lui pour entourer de soins et d'affection la vieillesse de son père, et embellissant cette maison dont l'absence et la mort ont fait une solitude...

Mais parfois à ces doux rêves succèdent d'affreux cauchemars : Marguerite inconstante! Marguerite coquette! Marguerite entourée d'une foule d'adorateurs auxquels il faut la disputer; ou pis encore, Marguerite disparue de la terre des vivants; Marguerite déposée sous la froide pierre d'un tombeau.

Ainsi qu'il arrive souvent aux âmes fortes qui se sont longtemps repliées sur elles-mêmes, sans donner aucun essor aux sentiments qui les consument, Raoul était parvenu à cet état maladif qui rend un homme le jouet de ses impressions et de ses pensées; et lorsqu'il posa le pied sur la terre de France, il n'avait pas plus de force pour se réjouir que pour s'affliger, tout était trouble et confusion dans son esprit.

Sa première visite fut pour la maison N..., où après avoir déposé ses comptes, il demanda un congé de quelques jours pour aller embrasser son père.

M. N... répondit évasivement, et prenant dans un des casiers de son pupître une enveloppe cachetée de noir, il la remit à Raoul en prononçant quelques paroles banales sur l'instabilité de la vie.

Cette lettre apprenait à Raoul qu'il n'avait plus de père, que la maison ou s'était écoulée son enfance était louée à des étrangers, et que ses deux sœurs attendaient sa visite l'une à Carcassonne et l'autre à Perpignan.

Ce coup aussi cruel qu'inattendu rendit Raoul au sentiment de la vie réelle : il sortit du domaine des rêves, des conjectures et des suppositions pour pleurer sur une triste réalité, et pendant deux ou trois jours, tout entier à la douleur filiale et aux souvenirs de son enfance, il repoussa les pensées d'amour qui venaient encore l'assiéger.

Mais si à vingt-cinq ans l'espérance peut sommeiller un moment, elle ne saurait complétement s'éteindre, aussi Marguerite reparut bientôt dans les rêves du jeune homme, sous la forme d'un ange consolateur. J'irai lui demander, se disait-il, de remplacer tout ce que la mort m'a ravi ; nous pleurerons ensemble sur la tombe de nos parents,

et nous ferons révérer leur mémoire dans les lieux qu'ils ont habités.

Un peu relevé par cette nouvelle espérance, Raoul se rendit chez ses armateurs afin d'obtenir un congé. Dans deux jours vous serez libre, lui répondit M. N..., nous attendons, le 19 mai, une lettre sur laquelle il est nécessaire que vous nous donniez quelques explications, et le 20 vous pourrez partir.

Le 20 mai!... Cette date réveille chez Raoul tout un monde de souvenirs que la douleur avait voilés. Le 20 mai! c'est le jour où il pourra faire goûter à quelques personnes un bonheur qu'il achèterait au prix de son sang! Ah! lui qui sait à présent combien sont amères les larmes que l'on répand sur une tombe, il ne quittera pas Bordeaux sans avoir essuyé celles des quatre familles auxquelles il se sent lié par une double sympathie.

Profondément ému par cette pensée, il s'achemine vers le cimetière, afin de reconnaître les tombeaux que, deux jours plus tard, il ira contraindre à rendre leur proie.

A peine a-t-il fait quelques pas dans l'allée de platanes qui traverse le champ du repos, qu'un superbe mausolée de marbre noir lui désigne la place où repose le fils du baron de Thornac. Une épaisse grille de bronze entoure le monument sur

le fronton duquel sont gravés en lettres d'or ces mots :

CI GIT FULCRAND DE VILLEQUIER
UNIQUE HÉRITIER DU BARON DE THORNAC
ENLEVÉ A L'AGE DE VINGT ANS
A SA FAMILLE
DONT IL DEVAIT PERPÉTUER LE NOM.

Après avoir lu cette épitaphe, qui peignait admirablement le genre de douleur du baron, Raoul chercha vainement autour de la tombe les traces d'une main amie ; il n'aperçut pas le moindre petit arbuste, pas la plus modeste fleur. Du marbre et de l'or, froideur et vanité, voilà tout ce qu'on avait su offrir à la mémoire d'un frère et d'un fils.

Raoul soupira et se dirigea vers un tertre dont l'aspect seul lui dit que le père de famille vivait encore dans le souvenir de ses enfants.

Une simple bordure de buis entourait la pierre tumulaire sur laquelle, au-dessous du nom de SAINCLAIR, étaient écrites ces paroles de l'Apôtre :

« CHRIST EST MA VIE
ET LA MORT M'EST UN GAIN. » Phil. I, 20.

Les gracieuses branches d'un saule pleureur ombrageaient cette pierre que recouvraient en partie de longues tiges de pervenches chargées de fleurs.

Raoul s'arrêta un instant, et ses larmes coulèrent à l'idée qu'il rendrait à son fils le père qui dormait à cette place, tandis que lui ne reverrait jamais le sien.

Ce fut sous le poids d'une aussi oppressante pensée, qu'il se mit à la recherche du tombeau de cette Caroline, dont il entendait encore le nom retentir au travers des gémissements de son époux désespéré.

Au milieu d'un espace assez grand, qu'entourait une grille formée par des cœurs et des larmes en bronze artistement entrelacés, s'élevait un piédestal en marbre blanc sur lequel gisait une colonne brisée avec cette inscription :

TELLE EST LA VIE
DU PLUS INFORTUNÉ DES HOMMES.

L'espace qui s'étendait entre le monument et la grille avait dû être une fois soigneusement planté et cultivé, autant qu'on en pouvait juger par quelques arbustes rabougris qui périssaient faute de soins, et par quelques vases renversés et cassés où l'on voyait encore les plantes desséchées qui avaient dû en faire l'ornement. Parmi les mauvaises herbes qui croissaient en grande abondance autour du monument, s'élevaient quelques touffes de pensées dont la persistance à grandir sur

cette terre abandonnée, semblait accuser des cœurs ingrats et oublieux ; mais Raoul ne comprit pas leur langage, et frappé de la négligence qui régnait autour d'une tombe que tant de larmes avaient d'abord arrosée, il soupira en s'écriant : — Je l'avais bien dit qu'il ne survivrait pas à sa femme, sa douleur devait inévitablement le tuer. Et le jeune homme promena autour de lui un regard qui cherchait la place où reposait ce modèle de la fidélité conjugale, mais n'ayant pas demandé au *Génie* le nom du mari de Caroline, il ne pût reconnaître d'après les inscriptions funéraires le lieu où reposait ce malheureux. Le vieillard me désignera cette tombe, se dit-il, et je ne ressusciterai pas une femme qui ne retrouverait plus celui qui l'a si passionnément aimée.

Un tombeau restait à visiter, c'était celui de la jeune Hélène, et dès que Raoul l'aperçut, il comprit que sa mère vivait encore. Ces mots gravés sur une simple pierre grise :

ELLE NE VIENDRA PAS VERS MOI
MAIS J'IRAI VERS ELLE. Ps. II, 23.

révélaient la seule espérance qui fût restée au cœur de la pauvre femme, et un petit siége, adossé au lilas blanc qui ombrageait la tombe, disait que les visites maternelles étaient fréquentes et pro-

longées. L'enceinte de ce petit monument était une véritable corbeille de fleurs, mais de ces fleurs sans éclat, dans le calice desquelles peuvent tomber des larmes, et dont l'aspect ne saurait blesser des yeux accoutumés à en répandre.

Oh! se dit Raoul avec un sentiment de joie qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps, deux jours encore, et le bonheur prendra naissance au milieu de ce parterre cultivé par la douleur.

Après avoir jeté un long et triste regard sur l'enceinte funéraire, le jeune homme reprit le chemin de la ville, cherchant à se représenter d'après l'aspect des tombeaux qu'il venait de voir, quel accueil attendait ceux qui devaient en sortir à sa voix.

Le surlendemain, avant que les premiers rayons du soleil eussent dissipé les vapeurs de l'aurore, Raoul était devant la grille du cimetière, que fit bientôt tourner sur ses gonds une main invisible, mais à peine l'eut-il franchie que la voix du petit vieillard l'accueillit par ces mots :

— C'est bien, vous êtes exact, et nous n'aurons pas de temps à perdre, si nous voulons faire notre besogne avant que les fossoyeurs commencent la leur ; par qui débuterons-nous?

— Peu importe, répondit Raoul.

— Comment, vous n'avez aucune préférence ! On pourrait même croire, à en juger d'après l'abattement de votre physionomie, que vous n'avez pas d'empressement ; auriez-vous acquis, en cinq années, assez d'expérience pour que le naufrage de vos illusions soit complet, et éprouveriez-vous du doute sur le bonheur que vous allez donner?

— Non, répondit Raoul, mais j'ai souffert et je suis trop égoïste pour ne pas envier le sort des personnes à qui je vais rendre les objets de leur affection.

— Vous verrez ce soir si ce sort est aussi digne d'envie que vous le supposez, dit le vieillard avec son indéfinissable sourire, mais nous voici près de la tombe de Fulcrand de Villequier. Adressons-nous à lui. Il ne faudra pas vous étonner de l'extrême surprise où le jettera son réveil, dans un lieu si différent de celui qui le vit rendre le dernier soupir, car la minute où il rouvrira les yeux lui semblera succéder à celle où il les ferma il y a cinq ans, tant le sommeil des morts est profond et complet.

En achevant ces mots le *Génie* traça quelques cercles autour du superbe monument, et le cercueil qui renfermait le jeune homme s'offrit tout à coup aux yeux ébahis de Raoul. Le vieillard écarta le linceul funéraire, et dès qu'il eut passé la main sur le front du cadavre, la vie parut circuler dans ses membres, qui se détendirent et s'agitèrent; il souleva lentement sa paupière appesantie et dit d'une voix basse et entrecoupée :

— Gonzalve,... j'ai dormi, je crois,... ces quelques instants de repos m'ont fait du bien,... ma

tête est moins lourde... ; mais où suis-je? s'écria-t-il avec un mouvement d'effroi, en essayant de se mettre sur son séant et touchant les parois de son cercueil.

— Vous êtes sur les bords d'une fosse où vous avez dormi pendant cinq ans, dit le *Génie* d'une voix solennelle; buvez, reprit-il, le contenu de cette fiole et vous vous rappellerez les circonstances qui ont précédé votre long sommeil.

— En effet, s'écria Fulcrand, après avoir avalé l'élixir, je me souviens du désespoir de mon père pendant que le chapelain du château accomplissait auprès de mon lit cette funèbre cérémonie qu'on appelle l'*extrême-onction*... Je vois encore mes trois sœurs agenouillées à l'extrémité de ma chambre, tandis que mon cousin Gonzalve soutient ma tête qui s'incline sur ma poitrine; mes idées s'embrouillent..., mes yeux se ferment... et je ne les rouvre qu'à présent.

— Vous les rouvrez parce qu'une puissance miraculeuse vous arrache à la mort, mais vous êtes libre de refuser la vie et de rentrer dans le tombeau.

— Ah! je ne profiterai pas de cette liberté; l'existence m'a jusqu'à présent semblé trop douce pour que j'y renonce volontairement. Je vais retourner à Thornac et me présenter aux yeux de

mon père, qui n'a pu, j'en suis sûr, se consoler de mon absence.

—Il ne vous sera possible de vous montrer à lui que lorsque les ombres de la nuit auront de nouveau enveloppé la terre; mais, jusqu'à ce moment, vous pouvez, quoiqu'invisible, vous attacher à ses pas. Dès à présent vous êtes libre d'aller où bon vous semble; et si, pendant ces douze heures où vous pouvez assister à la vie plutôt que la reprendre, vous avez quelque raison de supposer qu'elle serait désormais un trop lourd fardeau, revenez trouver votre cercueil, qui vous attend jusqu'à minuit, et le sommeil de la mort sera de nouveau votre partage.

— Oh! ne m'attendez pas, s'écria le jeune homme, qui s'était tout à fait redressé, à moins que je ne revienne pour vous remercier de m'avoir rendu au bonheur, aux jouissances de tous genres qui me sont réservées sur la terre; mais recevez déjà l'expression de ma gratitude, elle est profonde, elle est sincère, ajouta-t-il en tendant la main au vieillard.

— Je préfère que vous attendiez à ce soir pour me témoigner votre reconnaissance, répondit froidement le *Génie*.

— Alors la voix de mon père viendra se joindre à la mienne, s'écria Fulcrand en s'éloignant avec rapidité.

— Comme il a l'air heureux, dit Raoul.

— Cinq années de sommeil n'ont pu produire sur lui l'effet que vous avez retiré de cinq années d'expérience et de réflexion, répondit le vieillard, mais allons réveiller M. Sainclair.

Ce fut par les mêmes procédés que le père de famille fut rappelé à la vie ; mais à peine eut-il recouvré la lucidité de la pensée et la faculté de s'exprimer, qu'il s'écria :

— Non, je ne veux pas d'une vie que le Seigneur avait tranchée, je dois attendre dans le tombeau que sa voix me réveille ; et comprenez-vous bien ce que vous faites, vous qui venez traverser les décrets de la Providence ?

— Ces paroles sont sages, répondit le *Génie,* mais ne cherchez point à expliquer la mystérieuse puissance dont je suis investi, bornez-vous à profiter de ses effets, pour retrouver votre femme et vos enfants.

— Ma femme ! mes enfants ! répéta M. Sainclair, d'une voix émue ; ah ! c'est dans le ciel que je dois les revoir.

— Mais, dit Raoul avec un accent suppliant, s'il vous est accordé de passer encore quelques années avec eux sur la terre, si vous pouvez les rendre au bonheur par votre présence, vous y refuserez-vous ?

— Je me refuse à tout ce qui pourrait contrarier les vues de Dieu à leur égard ; si c'est par la souffrance et les difficultés que leur âme doit grandir, pourquoi irais-je essuyer leurs larmes ou aplanir leur chemin?

— Mais votre fils, votre Jules, de quel prix seraient pour lui vos conseils, votre assistance ; voulez-vous le priver volontairement d'un aussi précieux appui, d'un guide aussi nécessaire?

— Aucun homme n'est nécessaire, répondit le père de famille, c'est une vérité dont j'étais déjà convaincu lorsque je fus rayé de la liste des vivants. Celui que Dieu rappelle n'avait plus de tâche à remplir ici-bas, et quant à ceux qui lui survivent, le poids inattendu des responsabilités leur est souvent plus utile que la main qui guidait leur marche ; c'est la pensée qui m'a consolé lorsque j'ai dû quitter la vie, en laissant à mon fils un fardeau bien lourd pour son âge.

— Ne voudriez-vous pas pourtant, dit le *Génie*, vous assurer par vous-même de la manière dont il le porte?

— Je m'attends à Celui qui a puissance pour l'aider, et d'ailleurs le profond sommeil de la tombe nous met à l'abri de toute sollicitude.

— Mais puisque vous voilà arraché à ce sommeil, reprit Raoul, n'aimeriez-vous pas, protégé

par l'invisibilité qui, pendant douze heures, sera votre partage, visiter une fois encore votre famille et votre ancienne demeure? et si, contre toute attente, vous ne sentiez pas le désir ou la nécessité de vous révéler à elle ; eh bien ! vous reviendrez à la nuit tombante reprendre votre froid linceul.

— Il est bien difficile au cœur d'un mari et d'un père de résister à cette tentation, dit le ressuscité, en sortant de son cercueil ; Dieu veuille que je ne succombe pas à celle de m'imposer aux âmes auxquelles il a appris à se passer de moi.

— A ce soir, dit le *Génie* à M. Sainclair qui s'éloignait.

— Il ne reviendra pas, répondit Raoul.

— Si son désir d'entrer dans les vues de la providence est sincère, il reviendra, dit le vieillard, en se dirigeant vers la tombe de Caroline.

— Oh ! nous n'avons rien à faire ici, s'écria Raoul en désignant de la main une ronce qui grimpait le long du grillage de cœurs et de larmes, ce délaissement ne vous dit-il pas que la mort a réuni deux êtres qui ne pouvaient vivre séparés.

— Idée de jeune homme, répondit le vieillard avec un étrange sourire ; M. de Flogergue ne goûte point encore le repos de la tombe, il jouit d'une excellente santé, seulement je ne voudrais pas

affirmer qu'il soit dans ce moment occupé à pleurer sa femme.

Raoul restait interdit, comme quelqu'un dont toutes les conjectures sont déroutées et qui craint de comprendre ce qu'il préférerait ignorer.

Pendant ce temps le *Génie* traçait ses cercles mystérieux autour de la colonne brisée et le cercueil ayant répondu à cet appel, il l'ouvrit, et les yeux de Raoul s'arrêtèrent sur la figure d'une femme endormie, qui lui rappela le portrait que cinq ans auparavant il avait vu arrosé par les brûlantes larmes du désespoir.

— Gustave..., murmura d'une voix à peine intelligible la jeune femme, dès que la vie circula dans son corps. Oh Gustave, répéta-t-elle, ne te désole pas ainsi, tes accents me déchirent..., je suis mieux, reprit-elle après un instant de silence, beaucoup mieux!... mon bien-aimé, nous ne nous séparerons pas!...

En prononçant ces derniers mots Caroline ouvrit lentement les yeux, comme pour chercher le regard de son mari, mais à l'aspect de ce qui l'entoure elle pousse un cri d'effroi et retombe presque inanimée. Alors le *Génie* a recours à l'élixir qui doit lui remettre en mémoire les dernières scènes de sa vie, et lui faire comprendre qu'elle a passé par la mort.

— Oh! s'écria-t-elle, lorsque le vieillard lui eût expliqué les conditions attachées à son retour à la vie; oh! reprenez votre fatale aumône, que ferai-je sur cette terre où mon Gustave n'est certainement plus... Cinq ans! je dors depuis cinq ans! et vous pouvez supposer qu'il m'a survécu... Ah! si vous aviez entendu l'accent déchirant avec lequel il s'écriait, pendant que je luttais contre l'agonie: — Caroline, ma Caroline, attends-moi; oh! que notre dernier soupir se confonde... la vie sans toi! mais elle me serait insupportable, impossible!... Oui, oui, je vais te rejoindre, disait-il d'une voix étouffée, en posant ses lèvres brûlantes sur mon visage déjà glacé!...

Cette promesse de me rejoindre est le dernier son qui a frappé mon oreille, et je croyais l'entendre encore lorsque vous m'avez réveillée. Oh! cher Gustave, tu reposes près d'ici sans doute, montrez-moi sa tombe, je vous en supplie, que j'y arrête un instant mon regard, avant de rentrer dans la mienne....

— M. de Flogergue est toujours au nombre des vivants, répondit froidement le *Génie*.

— Serait-il possible, s'écria la jeune femme, mais c'est un miracle!... Pauvre ami, combien il a dû souffrir! Comme il doit être malheureux! Ah! je cours me jeter dans ses bras!... Mais si la

joie allait le tuer, reprit-elle en regardant le vieillard, comme pour lui demander un conseil sur les précautions à prendre pour aborder son mari.

— Vous avez douze heures pour étudier l'état moral de M. de Flogergue, et vos observations vous préserveront d'imprudence, j'en suis convaincu, répondit le *Génie*.

— Douze heures, avant de pouvoir lui dire : Je suis là, je te suis rendue!... Douze heures avant que ses bras s'ouvrent pour me presser sur son cœur!... Douze heures avant que j'entende sa voix si tendre me dire : Oh ! ma Caroline, combien j'ai souffert, combien je t'aime!... Mais ce sera douze siècles!... Ne pourriez-vous pas les abréger, reprit-elle, en regardant le vieillard avec une touchante expression d'impatience et de prière.

— Impossible, madame, répondit le *Génie,* avec son impassibilité ordinaire.

— Du moins je le verrai, s'écria-t-elle vivement, je pourrai m'enivrer de sa présence jusqu'au moment où il me sera permis de lui révéler la mienne... Ah! je vais, je vais sur-le-champ à Flogergue, les moments sont précieux...

En disant ces mots la jeune femme s'éloigna.

— Pauvre créature, murmura le *Génie,* en la suivant du regard, et Raoul, qui était resté muet spectateur de cette scène, sentit un froid glacial

pénétrer dans son cœur, tandis que ses lèvres balbutiaient à voix basse :

— J'ai bien vieilli..

— C'est presque dommage, dit le *Génie*, en s'approchant de la tombe d'Hélène, de rendre l'existence à cette jeune fleur qu'avaient épargnée les orages de la vie. Est-ce pour l'initier à la souffrance que vous voulez la rappeler sur la terre, ajouta-t-il en regardant fixement Raoul?

— Et sa mère, répondit le jeune homme, avec un soupir qui trahissait quelque hésitation!

— Sa mère s'est courbée avec une soumission vraiment chrétienne sous le coup de l'épreuve, elle cherche à rendre utile sa vie dépouillée de bonheur, et elle attend avec foi, avec espérance, le jour qui la réunira à sa fille dans le lieu du repos. En croyant la rendre au bonheur, n'allez-vous pas lui infliger les sollicitudes inhérentes à une affection vive et profonde.

— Mais ces sollicitudes ne font-elles pas partie du bonheur? souffrir en aimant, n'est-ce pas mille fois préférable à la torpeur dans le vide?

— Oui, préférable au point de vue de l'humaine nature, mais la spiritualité chrétienne ne se trouve-t-elle pas dans le calme du détachement?

— Ah! pour le cœur, ne me parlez pas de

calme, et dût cette tendre mère fermer encore une fois les yeux à sa fille, elle nous bénira de la lui avoir ramenée, de lui avoir rendu les jouissances d'une affection qui domine et absorbe la vie.

— Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez, dit le vieillard en étendant son bras sur la tombe de la jeune fille.

Au bout de quelques minutes, les yeux d'Hélène s'ouvraient à la lumière, et le nom de sa mère fut le premier qui s'échappa de ses lèvres. Raoul en attendait un autre, et ce fut avec un certain désappointement qu'il acquit la certitude que l'amour filial avait seul fait battre ce cœur de seize ans.

Lorsque la jeune fille eut compris sa situation, elle exprima naïvement sa joie d'échapper à un aussi long sommeil, puis elle ajouta d'une voix plus grave :

— Dieu m'avait mise à l'abri du péché, pourrai-je le servir fidèlement pendant les années qui vont m'être rendues?... Mais, reprit-elle avec un doux sourire, ma mère sera avec moi, et elle m'a toujours si bien guidée... Bonne mère, chère Fanchette, comme elles vont être surprises, dit-elle avec une joie enfantine, en prenant le chemin de la grille.

— Quant à celle-là, dit Raoul avec un léger accent de triomphe, vous ne doutez pas de la réception qui l'attend?

— Hélas! répondit le *Génie,* la joie porte souvent des fruits plus amers que la douleur.

Raoul ne répondit pas, il n'avait plus assez d'enthousiasme pour lutter avec le vieillard, et il n'était pas encore assez déçu pour le comprendre.

— A ce soir, lui dit le *Génie,* lorsque le cercueil d'Hélène eut de nouveau disparu sous la pierre, vous viendrez m'aider à rouvrir ces tombeaux.

— Pas tous, j'espère.

— Nous verrons, répondit le vieillard en souriant, et il disparut.

Raoul resta encore quelques instants immobile à la même place; le soleil éclairait en plein le champ du repos, et ses rayons lumineux se jouaient à travers la sombre verdure des massifs, dans lesquels gazouillaient de nombreux oiseaux; la légère brise en agitant les arbustes qui croissent sur les tombes, apportait à Raoul les douces émanations des roses qu'elle avait caressées, des myriades d'insectes voletaient en bourdonnant autour des fleurs, dont le calice encore humide de rosée leur offrait un repas matinal, enfin, tout semblait proclamer la vie dans cet asile de la mort, et lorsque six fossoyeurs, la

bêche sur l'épaule, passèrent devant Raoul, en fredonnant une chanson populaire, il soupira et murmura d'une voix à la fois émue et indignée :

— Oh ! égoïsme ! oh ! insouciance !...

. . . . . .

Quoique la journée de Raoul fût très-remplie par les préparatifs que nécessitait son départ fixé au lendemain, les heures lui parurent longues, et le jour était encore brillant lorsqu'il franchit le seuil du cimetière.

Assis à l'écart, près d'un massif de cyprès, il repassait mélancoliquement, dans son souvenir, les circonstances qui avaient traversé sa vie, les sentiments qui avaient agité son cœur depuis le jour où le *Génie* l'avait initié à sa mystérieuse puissance, et des craintes vagues et sans nom s'emparaient de lui à la pensée que, dans quelques heures, lui aussi revenant non pas de l'autre monde, mais d'un autre monde, se montrerait aux yeux de celle qu'il aimait.... L'anxiété avec laquelle il se demandait quel effet produirait sa présence, n'était-elle pas une preuve que le singulier vieillard n'avait pas tout à fait tort, lors-

qu'il affirmait que la confiance et l'espoir font ordinairement naufrage dans les eaux de l'expérience.....

— Oh! si *Elle* allait ne pas me reconnaître! si *Elle* allait me repousser! se disait avec effroi le jeune homme, lorsqu'une main s'appuya sur son épaule, tandis qu'une voix bien connue lui disait en souriant :

— Vous êtes bien exact au rendez-vous, je ne sais si vos ressuscités le seront autant?

— Peut-être n'en reviendra-t-il aucun, répliqua Raoul d'un accent mal affermi.

Le regard et le sourire du *Génie* lui répondirent mieux que des paroles : vous connaissez déjà trop la vie pour penser ce que vous dites.

Enfin les ombres de la nuit se répandirent sur la terre ; aux faibles lueurs du crépuscule succéda le scintillement des étoiles, et la douce clarté de la lune, dont le disque argenté se détachait sur un ciel pur et transparent. Le silence le plus profond régnait dans le cimetière ; le cri lugubre de l'oiseau de nuit répondait seul aux soupirs involontaires qui de temps en temps s'échappaient de la poitrine de Raoul.

Tout à coup des pas résonnent sur le gravier et l'on aperçoit Fulcrand qui, la démarche rapide, la tête haute et le front crispé, arrive droit en

face du *Génie* et lui dit d'un ton brusque et amer :

— Vous m'avez promis de me rendre le repos de la tombe ; me voici, dépêchez-vous.

— Je ne puis rouvrir votre fosse sans connaître les raisons qui vous déterminent à y rentrer, dit le vieillard avec calme.

— Ma volonté, répondit fièrement le jeune homme.

— Cette volonté, si différente de celle que vous exprimiez ce matin, doit procéder d'une cause qu'il faut me faire connaître par le récit de votre journée.

— Moi, vous raconter tout ce qui a déchiré mon cœur, vaincu mon orgueil, terrifié mon amour-propre, ruiné ma confiance en l'humanité ! oh ! n'y comptez pas ; jamais, non, jamais je ne pourrai faire un pareil récit, répéta-t-il, tandis qu'un tremblement convulsif agitait tout son corps, et se jetant sur le banc que venait de quitter Raoul, il s'écria avec l'accent de l'impatience :

— Voyons, endormez-moi, dépêchez-vous, cette seconde vie a été dix fois trop longue.

Le *Génie* s'approcha de Fulcrand, posa la main sur son cœur, et à cet attouchement le jeune homme pâlit et ferma les yeux ; ses traits se détendirent, le repos parut succéder à l'agitation, et Raoul se crut frustré de l'histoire des mécomptes

du ressuscité ; mais le *Génie*, qui devina sa pensée, lui dit en souriant :

— Voilà le cœur rendu à la mort, mais l'intelligence et la mémoire lui survivront le temps nécessaire pour qu'il nous fasse, sans souffrir, et dans les plus minutieux détails, le récit de ses aventures et de ses impressions.

A peine le vieillard achevait-il ces paroles, que Fulcrand ouvrit les yeux, et promenant autour de lui un regard calme et presque serein, il dit avec un vague soupir :

— Vous voulez donc connaître le résultat de ma visite à Thornac.

— Nous écoutons, répondit le *Génie*, en regardant fixement le jeune homme.

— Vous m'avez vu partir ce matin, heureux de rentrer dans cette vie où, pendant vingt ans, je n'avais trouvé que des fleurs, et dont la seule épine fut la maladie de langueur qui me coucha dans cette tombe, où j'ai dormi pendant cinq années.

Il faut avoir connu l'abattement moral que produit la déchéance des forces physiques, dans un âge où toutes les aspirations appellent les jouissances de l'activité, pour comprendre les délicieuses sensations qui m'ont enivré, lorsqu'en me réveillant je me suis senti en possession de toute la

force, de toute la vie, que pendant dix mois j'avais senties décliner chaque jour. J'aspirais l'air à pleins poumons, je me complaisais dans la marche rapide qui me donnait la certitude de mon retour à la santé, et lorsqu'en traversant la ville, mon regard rencontrait quelque jeune homme vif, alerte, affairé, je me disais : Moi aussi je puis agir, je puis jouir, et le sentiment seul de l'existence me donnait celui du bonheur.....

Lorsque j'arrivai à Thornac, mon excitation était telle que je fus obligé de m'asseoir sur un banc à l'entrée de l'avenue, pour donner aux mouvements tumultueux de mon cœur le temps de s'apaiser. Les artères de mes tempes battaient avec tant de violence que ma vue en était troublée; tournant les yeux, j'appuyai ma tête contre le tronc d'un marronnier, et en quelques minutes toute mon heureuse enfance se déroula dans mon souvenir. Je me rappelai l'expression d'orgueil et de joie que trahissait le regard de mon père, lorsqu'il l'arrêtait sur moi; le ton absolu avec lequel il disait à mes sœurs : Vous devez toujours obéir à Fulcrand, il sera le maître ici un jour..... Je crois me retrouver encore au moment où, pour la première fois, après bien des semaines de leçons d'équitation, on me permit de me lancer seul dans cette avenue, sur un joli petit poney

que mon père m'avait donné pour ma fête. Gonsalve, mon cousin, mon compagnon, ou plutôt mon souffre-douleur, me regardait d'un œil d'envie; il n'avait pas appris à monter à cheval, lui, à quoi cela lui aurait-il servi? il était pauvre, et ne devait jamais être baron.... Rappelant une à une les scènes de ma jeunesse, je serais resté longtemps plongé dans cette rêverie, si elle n'eût été troublée par l'arrivée successive de plusieurs voitures.

A mesure que ces brillants équipages passaient devant moi, je reconnus plusieurs membres de ma famille parmi les personnes qui les remplissaient; les femmes en grande toilette, les hommes en habits de cérémonie. Je les suivis jusque dans la cour où j'aperçus sur le perron mon cousin Gonsalve, qui, non plus timide et gauche comme autrefois, mais la démarche assurée, la tête haute, le sourire sur les lèvres, offrait la main aux dames pour descendre de voiture et les introduisait dans le château avec un aplomb, une aisance, que j'étais étonné de lui voir.

Ce garçon-là s'est bien formé tandis que je dormais, me dis-je en souriant, et je me disposais à entrer après lui dans le salon, lorsque je vis toute la compagnie sortir sur la terrasse et se diriger vers la chapelle.

Ceci m'a tout l'air d'une cérémonie de famille, pensai-je, marierait-on une de mes sœurs, par hasard?

Ce n'était pas un mariage, mais un baptême, dont j'allais être témoin. En entrant dans la chapelle, j'aperçus mon père et ma tante de Miremont debout devant le maître-autel, supportant sur leurs bras un petit enfant que mon père regardait avec la même expression qui m'avait si souvent frappé lorsque ses yeux s'arrêtaient sur moi..... A cette vue, quelque chose me mordit au cœur; était-ce le démon de la jalousie? était-ce un pressentiment? je ne sais; mais ce que je sais fort bien, c'est que lorsque le prêtre répandit sur la tête de l'enfant l'eau baptismale en prononçant le nom de Fulcrand, je sentis que j'étais remplacé.....

Ce fut avec le sourire sur les lèvres et l'orgueil dans le regard, que mon père s'approcha de ma sœur Gabrielle qu'il baisa au front, en déposant entre ses bras son précieux fardeau; puis se tournant vers Gonsalve, qui marchait derrière lui, il lui tendit la main avec un mouvement si rempli de cordialité, qu'il me fut aisé de comprendre que le beau-père affectueux avait remplacé l'oncle exigeant et sévère.

Gabrielle est donc aujourd'hui Mme de Mire-

mont, me dis-je avec un mouvement de joie, car j'avais toujours craint que mon père ne consentît jamais au mariage d'une de ses filles.

Pendant que je faisais ces réflexions, toute la société reprenait le chemin du château, où l'attendait un splendide déjeuner, dont Gabrielle, placée au haut bout de la table, faisait les honneurs avec une grâce et une assurance qu'était bien loin de posséder la mélancolique jeune fille qui vivait dans mon souvenir. Son front rayonnait, sa bouche souriait, et dans ses yeux on voyait éclater le bonheur de l'époux et l'orgueil de la mère.

Quant au baron de Thornac, quoique ses cheveux eussent un peu blanchi, depuis le jour où j'avais senti sa main tremblante me fermer les yeux, le chagrin n'avait pas sillonné son front, sur lequel on voyait briller les espérances du grand-père.

—A la santé du futur baron de Thornac, s'écria-t-il au moment où le vin de Champagne commençait à circuler.

Le futur baron de Thornac!... ce toast me surprit autant qu'il m'émut, et je me demandai si quelque intelligence mystérieuse aurait prévenu mon père de mon retour à la vie, et si ce n'était pas là le secret de la joie qui rayonnait sur ses traits.

Mais au moment où je faisais cette réflexion, l'un des convives éleva son verre en disant :

— A la santé de l'héritier présomptif, au brillant avenir du jeune rejeton de cette noble famille! et chacun de s'unir à ce toast en s'inclinant du côté de Gabrielle, qui répondit par un brillant sourire aux vœux adressés à son fils.

— Qu'on nous l'apporte, cet enfant, qu'il vienne saluer la compagnie, s'écria mon père, de ce ton impératif qui lui est habituel.

Gonzalve quitta la table aussitôt, et revint au bout d'un moment, escorté par une grosse nourrice dont la figure épanouie et radieuse semblait dire : Toutes mes pareilles n'ont pas l'honneur d'allaiter un baron en herbe.

Ledit baron fit le tour de la table, s'offrant ainsi à l'admiration des convives qui le regardaient à peine, mais qui ne trouvaient pas d'expressions assez flatteuses pour louer ses yeux, son front, son nez, sa mine intelligente, etc., etc.

La nourrice ayant terminé sa ronde s'arrêta au bas de la table, derrière mes deux sœurs cadettes, et Elaïs se penchant vers l'enfant, le baisa au front en disant à Marthe d'une voix très-basse :

— Ne trouves-tu pas qu'il ressemble à notre pauvre Fulcrand ?

Ces paroles furent prononcées avec un accent

dont la vibration m'alla au cœur, et je fis un mouvement comme pour presser dans mes bras celle qui, auprès de la nouvelle idole, pensait à celui qui reposait dans le tombeau.

En regardant attentivement cette petite Elaïs que j'avais laissée si jeune, si fraîche, si ronde, je fus frappé de la pâleur de son teint et de l'abattement de sa physionomie; elle avait beaucoup grandi, et, comme un jeune et frêle peuplier, semblait plier sous le poids de sa propre taille; ses grands yeux bleus, autrefois plus malins que tendres, étaient devenus languissants, et son sourire mélancolique me rappelait, moins une certaine expression d'amertume, celui de Gabrielle cinq ans auparavant.

Quant à Marthe, elle était toujours le calme dans l'impassibilité; son sourire, d'une bienveillance banale, s'adressait à chacun indistinctement, et l'approbation qu'elle accordait machinalement à toutes les idées qui lui étaient présentées, témoignait combien elle était incapable d'en puiser aucune dans son propre fond.

— Et les jumelles, dit-elle à Elaïs, pourquoi ne les a-t-on pas amenées avec leur frère?

— Pourquoi? répondit Elaïs, les femmes dans notre famille ont-elles leur part d'aucune fête, d'aucun bonheur?

—Marthe regarda sa sœur sans la comprendre, et s'éloigna en disant :

— Je vais les chercher, et je te rejoindrai dans le parc.

Dans ce moment, Gabrielle donnait le signal qui devait ramener les convives au salon ; chaque cavalier s'empressa d'offrir son bras à une dame, et Elaïs, restée seule en arrière, sortit sur la terrasse, et se dirigea lentement vers le parc.

Tout dans la démarche, dans la pose de la tête, dans le balancement du corps de cette frêle créature indiquait la souffrance, et les fréquents soupirs qui s'échappaient de sa poitrine oppressée, révélaient une douleur intime, cachée, profonde, qui ne cherchait pas plus à se répandre qu'à être consolée.

Après avoir traversé une double allée de tilleuls, Elaïs s'assit sur un banc, et, appuyant sa tête sur sa main, elle donna un libre cours à ses larmes....

Au bout d'un quart d'heure, Marthe revint, tenant par la main deux petites filles d'environ trois ans, dont les joues rondes et roses, l'innocent sourire et le limpide regard témoignaient de l'heureuse innocence de cet âge, qui ne connaît ni veille ni lendemain.

— Tante Elaïs, nous vous cherchons depuis

longtemps, s'écrièrent-elles en courant vers la jeune fille, qui se hâtait d'essuyer ses yeux et d'appeler sur ses lèvres un sourire factice. Elle ouvrit ses bras pour recevoir les enfants, qui se précipitèrent sur ses genoux, et murmura en les pressant convulsivement contre son sein : —Pauvres petites !...

— Tante Marthe nous a promis de nous tresser des couronnes de bleuets, dit l'une des jumelles en se glissant à terre, où l'autre ne tarda pas à la suivre, et toutes les deux se mirent à moissonner les fleurs dont le gazon était émaillé.

—Pourquoi t'es-tu autant éloignée du château? dit Marthe en s'asseyant à côté de sa sœur, je crains que l'on ne nous cherche.

— Qui donc penserait à nous? répondit Elaïs, ils sont si heureux !

— Et pourquoi ne le serions-nous pas aussi, chère Elaïs ?

— La jeune fille regarda sa sœur avec un indicible sourire, puis elle s'écria :

— Pourquoi? oh ! Marthe, combien tu es heureuse de pouvoir m'adresser cette question, ton cœur ne connaîtra jamais les tortures qui déchirent le mien.

— Serais-tu jalouse de Gabrielle, par hasard?

— Jalouse de son bonheur, non, mais irritée

ou plutôt blessée qu'elle seule ait le droit d'en goûter un pareil.

— Que veux-tu, elle est l'aînée.

— Avec cette logique, tu pourrais ajouter : Et elle a eu la bonne chance de voir mourir son frère.

Marthe fit un mouvement qui semblait dire : Je ne comprends pas, et Elaïs, qu'un accès de toux avait interrompue, reprit d'une voix altérée :

— Je vais te faire de la peine et peut-être du mal, ma bonne Marthe, mais il faut qu'une fois en ma vie j'ouvre mon cœur à quelqu'un, il faut que tu connaisses la cause de cette inégalité d'humeur que tu me reproches souvent, il faut que tu puisses assez me comprendre pour me plaindre lorsque je ne serai plus.

— Lorsque tu ne seras plus ! répéta Marthe avec autant d'effroi que d'étonnement.

— Oui, je sens là, dit Elaïs, en mettant la main sur sa poitrine, le germe du mal auquel ont succombé notre mère et Fulcrand, il ne m'épargnera pas plus qu'eux, et c'est avec joie que j'en ai discerné les premiers symptômes,... il est si dur de vivre déshéritée de l'affection d'un père ! il est si affreux de traverser ce monde comme une espèce de paria auquel l'amour est interdit !

— En vérité, ma bonne Elaïs, tu exagères, et Gabrielle ne disait pas pis autrefois.

— Il est vrai que Gabrielle était excessivement irritée des priviléges de Fulcrand, car elle voyait en lui l'obstacle qui la séparait de Gonzalve, et elle souffrait plus de la position qui lui était faite, que de l'affection qui lui était refusée. Quant à moi, je n'ai, dès mon enfance, ambitionné qu'une chose, ma place dans le cœur de mon père.... Lorsque Fulcrand vivait, j'étais encore trop jeune pour comprendre toutes les conséquences qu'entraînait pour notre avenir la préférence dont il était l'objet, aussi, ne lui ai-je jamais envié ni ses titres, ni sa fortune, ni l'autorité qu'il devait seul hériter, mais j'aurais été heureuse si mon père m'eût une fois, une seule fois, parlé avec la tendresse qu'il témoignait à son fils... Que n'aurais-je pas donné pour qu'il arrêtât sur moi le regard dont il caressait sans cesse Fulcrand.... Cette convoitise n'allait cependant pas jusqu'à la jalousie, car j'aimais mon frère et je l'ai sincèrement regretté; j'ai mêlé mes larmes à celles de notre père, espérant ainsi éveiller sa sympathie, mais son regard ne s'est pas abaissé jusqu'à moi.

— Tu sais bien que sa douleur fut si sombre, qu'il ne voulait recevoir de consolation de personne.

— Oui, jusqu'au jour où ma tante de Miremont eût obtenu du roi, par l'entremise de M. de Villèle, que si son fils Gonzalve épousait Mlle de Villequier, il pourrait échanger son nom contre celui de sa femme, et hériter du titre de la famille de Thornac. Te souviens-tu de l'air triomphant avec lequel ma tante vint communiquer à mon père le résultat de sa démarche, et la manière dont elle fut accueillie.

— Il est vrai qu'à dater de ce jour, le front du baron est redevenu serein, et que ses lèvres ont recommencé à sourire.

— Oui, mais ses sourires ont été pour Gabrielle ; elle était appelée à faire revivre son nom ; dès lors, elle prenait, même dans son cœur, la place de Fulcrand.

— Cela s'explique par l'usage, dit naïvement Marthe.

— Et m'expliqueras-tu aussi par l'usage, la conduite de Gabrielle ? Elle qui avait tant souffert sous le régime de Fulcrand, une fois investie des mêmes priviléges que lui, s'est-elle souvenue que nous devions souffrir aussi ? a-t-elle tenté quelque chose pour adoucir notre position, pour donner à notre cœur, à notre imagination, l'espérance d'un avenir ?

— Elle a été absorbée par Gonzalve, par ses enfants.

— Bah! les âmes généreuses ne se laissent pas absorber par le bonheur, mais c'est plutôt l'ambition qui domine celle de Gabrielle. Te souviens-tu de l'accueil qu'elle fit à ces deux pauvres petites, reprit Elaïs, en désignant de la main les enfants qui s'ébattaient à quelques pas, et, quoique elle ne leur refuse pas complétement les caresses maternelles, elle ne leur a jamais pardonné d'avoir trompé son attente, de n'être pas des garçons.... Enfin, la voilà en possession de ce fils si désiré, le monde a vu naître un futur baron de Thornac, tout dans le château concourra à son bonheur, à son agrément, mais pour ses petites sœurs, qui s'occupera d'elles, si ce n'est leur bonne tante Marthe?

— Et leur tante Elaïs.

— Oh! celle-là aura dans peu de temps cessé de souffrir, dit la jeune fille, en souriant mélancoliquement, et, quittant sa place, elle s'approcha des jumelles, les baisa au front, et reprit avec elles et sa sœur le chemin du château.

Je ne les suivis pas, j'en avais assez entendu, trop peut-être, car le passé venait de se révéler à moi sous un aspect bien humiliant, et je redoutais de sonder plus avant la vie que j'avais perdue et celle que je prétendais recouvrer.

J'errai pendant plusieurs heures sous les om-

brages du parc, ayant de la peine à me persuader que toute l'importance dont j'avais été si fier et si pénétré, ne tenait point à ma valeur individuelle, mais à mon sexe, qui me rendait dépositaire du nom et des titres de ma famille.

Voilà donc, me disais-je, le secret de tous les égards dont le monde m'entourait, des flatteries que me prodiguaient les subalternes, et peut-être aussi des préférences de mon père!...

Un nouvel astre se lève aujourd'hui, on lui offre l'encens qui fumait sur mon autel, sans accorder un soupir à ma mémoire.

Cette dernière réflexion m'était suggérée par le bruit des éclats de voix et de rire qui, partant de l'office arrivaient jusqu'à moi. Quelque désagréable que me fût ce concert, je m'en rapprochai, et au travers d'une fenêtre ouverte, je vis une grande assemblée de servantes et de laquais, fêtant à leur tour la naissance du jeune baron.

— Quel vin! disait un palefrenier en avalant une rasade, M. de Thornac ne s'est pas moqué de nous.

— C'est qu'il espère, répondit une femme de chambre, que vous boirez ce nectar à la santé de l'héritier présomptif de sa baronnie.

— Vous pourriez aussi bien dire à sa malice, s'écria le vieux piqueur, qui avait dirigé mes premiers exercices d'équitation.

— Est-ce en souvenir du précédent que vous dites cela, père Mathurin? dit le maître d'hôtel.

—C'est que voyez-vous, reprit le piqueur, si ce petit baron me fait autant enrager que l'autre, tout vieux que je suis, je quitte le château; jamais on ne vit enfant plus égoïste, plus tyran, plus mutin, que ce M. Fulcrand, quand il vivait.

— Celui-ci sera pour le moins aussi gâté, s'écria la femme de charge, il n'y a qu'à voir l'air avec lequel M. le baron le regarde, avant deux ans, il nous faudra tous plier sous le joug de ce bambin.

— Ah! c'est une vilaine chose pour les pauvres domestiques que les héritiers, murmura une fille de cuisine, ça ne songe qu'à faire des malices, ils sont si sûrs de n'être jamais punis.

Cette conversation fut interrompue par un coup de sonnette, et le laquais qui sortit pour y répondre, revint en disant:

— On demande les voitures.

Aussitôt, cochers et laquais avalèrent une dernière rasade et se rendirent dans les écuries. Quant à moi, je me dirigeai vers la cour, en me disant : — Voilà donc les souvenirs que j'ai laissés chez ceux qui, épiant mes moindres caprices pour les satisfaire, ne cessaient de répéter à mon père que j'étais un véritable prodige.

Lorsque j'eus assisté aux tendres adieux entremêlés de vœux et de félicitations que chacun adressa à M. et à Mme Gonzalve de Villequier, lorsque j'eus vu disparaître la dernière des voitures emportant ces parents et ces amis qui étaient sans doute venus pleurer à mon ensevelissement, et qui auraient certainement trouvé les mêmes paroles, les mêmes regards, les mêmes serrements de mains, les mêmes exclamations dont ils accablaient Gonzalve et Gabrielle, s'il se fût agi de ma noce ou de la naissance de l'un de mes enfants, je suivis mon père au salon.

Il y rentra en se frottant les mains, et s'écria en regardant Gabrielle :

— Cette journée me rajeunit de dix ans.

— Votre bonheur complète le nôtre, dit Gonzalve, en saisissant la main que lui tendait le baron.

— Ce cher enfant vous appartient encore plus qu'à nous, ajouta Gabrielle.

— C'est lui qui fait de vous, mon cher Gonzalve, un véritable Villequier, dit mon père, en sortant de sa poche un étui renfermant l'arbre généalogique qu'il m'avait si souvent montré. Jusqu'à présent, vous n'avez été que greffé sur cette souche, ajouta-t-il en désignant du doigt la place où le nom de Gonzalve était écrit, mais

voici un petit rameau qui a pris naissance sur le tronc, et ce rameau vient de vous.

Mon père, en prononçant ces paroles, montrait avec un air de complaisance un petit filet délié, au-dessous duquel était écrit le nom de Fulcrand, avec la date du jour de la naissance du petit baron....

Ce même nom de Fulcrand se trouvait aussi inscrit une ligne plus bas, mais il était barré par une légère rature, qui disait que celui qui l'avait porté avait disparu de la terre des vivants. N'était-il pas aussi effacé du cœur dont il avait été l'idole?...

Blessé, irrité, indigné jusqu'au fond de l'âme, si j'avais pu me révéler en ce moment, si j'avais pu leur dire : — A moi ce nom dont un autre s'est emparé, à moi ces titres dont vous êtes si fiers, à moi cette fortune dont vous jouissez en égoïstes, je n'aurais pas hésité à le faire, j'aurais même trouvé un certain plaisir à humilier la sœur qui se prélassait dans mes dépouilles, à refouler Gonzalve dans l'obscurité d'où il était sorti.... Mais il n'était pas encore nuit, et je quittai le salon pour aller attendre dans ma chambre que l'heure des révélations fût arrivée.

Hélas! cette chambre n'était plus à moi: on y avait établi mon successeur et sa nourrice. Au-

moment où j'entrai, l'enfant, à demi nu, s'ébattait sur les genoux de cette femme, tandis que ses deux petites sœurs le contemplaient en souriant.

C'était un groupe digne d'un habile pinceau, et je le considérais avec autant d'admiration que d'attendrissement, lorsque Gabrielle entra dans la chambre. L'une des petites filles courut au-devant d'elle en s'écriant :

— Voyez, maman, comme le petit frère est mignon.

— Je crois qu'il nous sourit déjà, dit la seconde des jumelles.

— Il gazouille si gentiment, reprit l'autre.

La jeune mère sourit avec complaisance en regardant son fils, le prit dans ses bras, le couvrit de baisers, puis, s'asseyant sur une chaise basse, elle appela les petites en leur disant :

— Voyons, embrassez-le, et sa main caressait les joues roses des petites jumelles, tandis que leurs lèvres se posaient sur le front de l'enfant.

Ce spectacle appela une larme sous ma paupière, tandis qu'une voix intérieure me disait : — Que deviendront-ils si tu les chasses?...

Je sortis, et trouvant la porte du cabinet de mon père ouverte, je m'y précipitai. Là, m'asseyant sur ce grand fauteuil d'où, si souvent, je l'avais entendu dicter ses ordres, je sentis que je

tenais entre mes mains le sort de toute la famille, et les plus sérieuses réflexions se pressèrent dans mon cerveau.

En quelques heures, la vie avait perdu tout son charme à mes yeux ; mes illusions s'étaient dissipées, et ma confiance en l'humanité tellement éteinte, que l'existence ne se présentait plus à moi que sous l'aspect d'une guerre avec tout ce qui m'entourait.

L'affection de mon père ?... Hélas ! j'avais trop compris qu'elle n'était qu'une nuance de sa vanité ; il retrouvait dans son petit-fils tout le bonheur qu'il avait attendu de moi, mon retour à la vie n'y ajouterait rien....

Quant à Gonzalve et à Gabrielle, quels seraient désormais nos rapports ?... une bienveillance factice, dissimulant mal une irritation concentrée...

Marthe, la pauvre Marthe assez peu exigeante par le cœur, pour se trouver heureuse en remplissant le rôle de première bonne de ses petites nièces, ne sentait nullement le besoin de la protection que j'aurais pu lui offrir....

Mais Elaïs, ce cœur si tendre et si froissé, ne pourrais-je pas le comprendre et le soulager ? ne pourrais-je pas, une fois devenu le chef de la famille, changer sa destinée ?

Au moment où je m'adressais cette question,

des pas légers résonnèrent dans le corridor, et la toux sèche et aiguë que je ne connaissais que trop bien, fit tressaillir mon cœur.

— Elaïs, me dis-je en soupirant, avant six mois elle sera venue me joindre; retournons au champ du repos, chercher l'oubli d'un monde où la vanité et l'égoïsme paralysent le cœur....

Quittant aussitôt le cabinet de mon père, je descendis à pas lents, mais, arrivé dans la cour, je voulus tenter une dernière expérience : — Voyons, me dis-je en entrant dans l'écurie, si les animaux sont aussi oublieux que les hommes.

Le cheval arabe que j'avais monté pendant deux ans était, comme alors, attaché devant sa crèche de marbre; je passai la main dans sa crinière, et tout aussitôt un frémissement électrique agita tous ses membres; il retourna la tête comme il avait l'habitude de faire lorsqu'il cherchait mon regard, mais ne voyant personne, il se mit à hennir d'une façon lamentable, on eût dit qu'il appelait un absent.

Je pris la selle que j'avais tant de fois attachée sur sa croupe, et au moment où je serrai la sangle, le même tressaillement sympathique me rendit témoignage que son instinct était moins oublieux que le cœur de l'homme.

Une idée bizarre traversa alors mon esprit : la

cour était déserte; si je montais *Bédouin*, si je me faisais conduire au cimetière par ce fidèle animal?...

Aussitôt dit, aussitôt fait; je m'élance sur son dos, et il part avec la même allure à laquelle je l'avais dressé. En quelques bonds nous fûmes au bout de l'avenue, et ce fut sans laisser échapper un soupir de regret, que j'adressai un dernier adieu au manoir de mes pères. Quelques heures avaient suffi pour jeter une fatale et lumineuse clarté sur les vingt années que j'avais traversées en aveugle, et, disons-le, en égoïste.... Cette grille que, peu de moments auparavant, j'avais saluée avec l'ignorante et présomptueuse exaltation de la jeunesse, je la franchissais de nouveau avec le désenchantement du vieillard qui a puisé à la source amère de la vie la science de la déception....

Il me semblait que *Bédouin* ne saurait m'emporter assez vite loin des lieux où j'avais tant souffert, et cependant il rasait la terre, au grand effroi de tous les passants, fort alarmés de voir un cheval sans cavalier parcourir ainsi la grande route. Quelques tentatives furent faites pour l'arrêter, mais ma main invisible les prévenait, ainsi que les accidents que le public redoutait.

En arrivant ici, j'ai mis pied à terre, et, lâchant

Bédouin, je lui ai dit : — Retourne à ton écurie. Il le fera, j'en suis convaincu, et son arrivée à Thornac, d'où personne ne l'a vu sortir, racontée et commentée par les gens de service, fournira la matière d'une légende en l'honneur du futur baron ; quant à celui qui l'a précédé, personne ne l'y introduira, il est oublié de tous, et il réclame la tombe afin de s'oublier lui-même.

En achevant ce récit, Fulcrand ferma les yeux, sa tête s'inclina, ses membres se raidirent.

— Le dernier jet de lumière a brillé, dit le *Génie*, en posant la main sur le front du jeune homme, et s'approchant du tombeau, il fit les signes qui devaient ramener le cercueil.

—Pauvre Fulcrand, dit Raoul, au moment où la bière disparaissait à ses yeux, c'est le repos et l'oubli qu'il demande à la mort, mais où sont pour lui les espérances éternelles?

— *Heureux,* répondit le *Génie, ceux qui ont bâti leur maison sur le roc, leur bonheur est à l'abri des orages de cette vie, et en quittant la terre, ils trouvent leur trésor là où étaient déjà leurs cœurs.*

A peine la tombe de Fulcrand était-elle refermée, que le père de famille se présenta au *Génie*, le sourire sur les lèvres, et la paix dans le regard.

— Je viens, dit-il, retrouver ma couche.

— Quelles raisons vous y ramènent? demanda le *Génie*.

— La certitude que le plan de Dieu est juste et bon en toute chose, et qu'au lieu de le traverser en lui opposant notre volonté propre, nous devons nous y associer autant qu'il dépend de nous.

— Pendant la visite que vous avez faite à votre famille, auriez-vous eu occasion de redouter que votre présence ne leur fût pas agréable, ou leur parût une charge?

— Non, grâce à Dieu, ces chers amis m'eussent, je crois, accueilli avec joie, mais le Seigneur a permis que mon absence concourût à leur développement moral, de telle manière que je l'aurais

certainement entravé, en reprenant ma place et mes droits au milieu d'eux.

—Vous êtes donc parfaitement résolu à rentrer dans votre tombeau?

— Sans aucun doute, répondit M. Sainclair, d'une voix ferme.

— Et vous soumettrez-vous sans répugnance à la condition qui vous est imposée, de me raconter votre journée jusque dans les plus intimes détails?

— Pourquoi pas, dit le père de famille en s'asseyant, ce sera une occasion de glorifier Celui qui a exaucé les prières que je lui avais adressées sur mon lit de mort.

— Ne lui paralysez-vous pas le cœur avant qu'il commence son récit? dit Raoul à voix basse.

— L'homme qui associe sa volonté à celle du Seigneur, est toujours maître de ses impressions, répondit le *Génie,* et, se tournant vers M. Sainclair, il ajouta : — Nous écoutons.

— Ce serait en vain, dit le père de famille, que je chercherais à vous peindre l'étonnement que j'éprouvais ce matin, en me sentant de nouveau vivre; à cet étonnement se mêlait une vague tristesse, une certaine appréhension. J'avais été couché dans le tombeau par la volonté de Dieu, qui n'est jamais plus clairement démontrée que lorsque la mort lui sert d'interprète; mais réveillé

par une mystérieuse puissance, je me trouvais libre de reprendre la vie. Libre !... le sommes-nous jamais complétement? cette liberté n'est-elle pas enchaînée par la conscience et la subordination, ou plutôt l'abandon de notre volonté à celle du Seigneur ne nous rend-il pas en tout temps des créatures dépendantes?.... — Oh ! oui, me disais-je, en m'acheminant vers mon ancien domicile, oui, je veux me tenir dans cette sainte dépendance, et quelque attrait que je puisse ressentir en voyant de nouveau ceux que j'ai tant aimés, je ne dois y céder qu'autant qu'il me sera clairement démontré que l'intention de la Providence est de me rendre à eux.

Ce fut en priant pour être éclairé et guidé pas à pas, que je longeai le mur de clôture de mon petit enclos ; au moment où je franchissais le seuil de la porte à moi si connue, j'aperçus dans le sentier qui conduit à la maison, mon fils, mon Jules, entourant de son bras la taille d'une jeune femme, et se dirigeant de mon côté.... Je m'effaçai contre le mur, et en regardant de plus près la compagne de mon enfant, je reconnus Amélie, la fille de mon ami Boismont, pour laquelle je m'étais bien douté, avant de mourir, que Jules avait une inclination naissante.

Ce premier coup d'œil jeté dans l'enceinte de

ma demeure, m'offrait deux sujets d'actions de grâce : Mon fils n'avait pas quitté sa mère, et Dieu lui avait donné l'épouse que j'aurais moi-même choisie....

Arrivé près de la porte, Jules baisa la jeune femme au front, et celle-ci lui dit avec un gracieux sourire :

— Tu ne reviendras pas trop tard.

— Le plus tôt que je le pourrai, comme toujours, répondit-il en l'embrassant de nouveau.

Amélie tenait à la main un petit panier, au fond duquel elle plaça quelques feuilles de la vigne qui tapisse le mur, et s'approchant d'une planche de fraises, elle commença sa cueillette. Les mouvements souples et prompts de la jeune femme dénotaient un esprit libre de pénibles préoccupations, et la sérénité de sa physionomie, un cœur rempli et satisfait.

Après l'avoir considérée pendant quelques instants avec complaisance, je me dirigeai vers la maison et en entrant dans la salle à manger, je me trouvai en présence de celle qui, pendant vingt-quatre ans, avait été ma fidèle compagne, l'aide intelligente de mes travaux, la confidente de mes pensées les plus intimes.... Près d'elle était assise une petite fille d'environ quatre ans, qui achevait de déjeuner, et sur ses genoux dor-

mait un enfant de six mois, sur lequel elle attachait ce regard, encore plus tendre qu'anxieux, tout particulier aux grand'mères.

Si les cinq années qui venaient de s'écouler avaient complété le développement de mon fils en donnant à sa physionomie quelque chose de plus mâle, et à sa démarche l'assurance qui appartient à l'homme fait, elles avaient exercé sur ma femme une œuvre bien différente : ses cheveux avaient blanchi, et dans les rides précoces de son front on voyait les traces d'un chagrin mal dissimulé par la douce résignation de son regard.

— Chère Clotilde, me dis-je, tu étais si accoutumée à penser à deux, que même la joie, dans l'isolement, doit être pesante à ton cœur.

Pendant que je faisais ces réflexions, la petite fille ayant terminé son repas, quitta sa chaise et demanda à sa grand'mère de lui détacher sa serviette, qu'elle plia ensuite avec le plus grand soin, puis se rapprochant encore de Clotilde :

— Puis-je embrasser le petit frère? dit-elle.

— Oui, mais bien doucement, afin de ne pas le réveiller.

Alors, joignant ses mains derrière son dos, comme pour s'interdire tout attouchement, la mignonne petite créature tendit le cou, et avançant ses lèvres vermeilles, elle effleura le front du petit dormeur.

— A présent, dit-elle en se redressant, je vais chercher le livre, et je vous réciterai mon verset. Et, se précipitant dans la chambre voisine, elle revint en un clin d'œil, tenant à la main une Bible, que je reconnus pour être celle dont autrefois je me servais habituellement.

— Voyons, grand'maman, dit-elle, lisez-moi encore une fois ce verset, afin que je l'apprenne bien.

— *Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent*, dit ma femme d'une voix lente et articulée, laissant ainsi à la petite fille le temps de répéter chaque mot après elle.

— Oh! je crois que je sais, à présent, s'écria l'enfant, lorsque cet exercice fut terminé, et elle répéta le verset d'une voix assurée, et sans omettre une syllabe.

Sa grand'mère l'embrassa en signe d'approbation, et lui dit :

— Ce n'est pas le tout de savoir, il faut comprendre.

— Oh! je comprends, répondit la petite : Jésus m'invite à aller dans son ciel, où je trouverai mon grand-père.

— Où nous nous retrouverons tous, j'espère, murmura Clotilde en soupirant.

— Ce sera bien beau, le ciel, n'est-ce pas, grand'maman?

— Plus beau que tout ce qu'on peut imaginer, mon enfant.

— Pourquoi Dieu, qui est si bon, ne nous y envoie-t-il pas tout de suite?

— Parce qu'il faut, avant de jouir de ce bonheur, que nous accomplissions tout ce qu'il nous est donné de faire dans ce monde.

— Grand-père n'avait donc pas grand'chose à faire, puisqu'il est parti depuis si longtemps.

— Il a beaucoup travaillé en peu de temps, et il aimait tellement le bon Dieu, que le bon Dieu l'a pris avec Lui, répondit la grand'mère en essuyant une larme, qui disait que si son cœur était soumis il n'était pas consolé.

Oh! si dans ce moment j'avais pu la presser dans mes bras, lui dire : Je suis là, je t'entends, je te vois et je bénis le Seigneur de ce qu'il t'a confié la tâche de conduire à lui nos petits-enfants!

Au même instant, Amélie rentra, et la petite fille, apercevant le panier rempli de fraises, s'élança vers sa mère en s'écriant :

— Oh! maman, qu'elles sont jolies! et son regard ajoutait : qu'elles doivent être bonnes!...

La jeune femme, après avoir déposé quelques

fruits dans la main de l'enfant, s'approcha de sa belle-mère en disant :

— Comment, ce gros garçon est encore sur vos genoux, combien il doit vous fatiguer !

— Fort peu, je vous assure, et je préfèrerais le garder encore, plutôt que de courir la chance de le réveiller.

Pour toute réponse, Amélie passa le bras sous le corps de l'enfant, avec cette adresse précautionneuse dont les mères ont seules le secret, et le soulevant doucement, elle l'emporta dans la chambre en disant à la petite fille :

— Viens avec moi, nous irons coucher le petit Charles !

Charles ! c'était mon nom que j'entendais revivre !...

Ma femme, après avoir suivi d'un regard, aussi mélancolique que tendre, la jeune mère et ses enfants, se leva à son tour, et j'entrai après elle dans une chambre où tout me rappela l'époque d'une douce et précieuse intimité....

Combien de fois, sur ce même canapé où Clotilde venait de s'asseoir, nous avions, entraînés par une causerie intime, prolongé bien avant les heures de la veillée.... oh ! qu'il m'eût été doux de reprendre ces conversations, de prier encore avec elle pour nos enfants.... Combien j'aurais

voulu m'informer de ma fille Eugénie, qui me semblait avoir disparu de la maison. Serait-elle aussi mariée? me disais-je, en me rappelant un jeune homme dont le regard la faisait rougir, mais que des obstacles de fortune me semblaient autrefois devoir séparer d'elle.

Ma femme avait pris son ouvrage, et depuis plus d'une heure je suivais du regard les mouvements de sa physionomie grave et pensive, qui me faisait lire dans ce cœur que je connais si bien.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et sans laisser à la servante le temps de l'annoncer, une femme que je reconnus sur-le-champ, se précipita dans les bras de Clotilde.

— Henriette! s'écria ma femme, en la pressant contre sa poitrine, Henriette, tu es ici!...

— Oui, après six ans d'absence, répondit la nouvelle venue, en embrassant de nouveau son amie.

— Que de choses se sont passées pendant ce temps, murmura Clotilde d'une voix étouffée par les larmes, et pendant quelques minutes, les deux amies pleurèrent dans un éloquent silence.

— Dieu m'a frappée, dit enfin ma femme, en essuyant ses yeux, mais il m'a aussi bénie; les prières de mon Charles n'ont pas été perdues, et nous recueillons chaque jour les fruits de ce précieux héritage.

— Chère Clotilde, quel douloureux chemin tu as dû traverser, pour arriver à connaître, par expérience, la réalité des promesses de Celui qui protége la veuve et l'orphelin.

— Ce n'est pas en vain que nous nous sommes attendus à ces promesses, répondit ma femme.

— Ne me donneras-tu pas quelques détails sur les circonstances dont je ne connais à peu près que ce qui est du domaine public?

— Je m'accuse, en effet, d'avoir été très-mauvaise correspondante, répondit Clotilde, mais lorsque le départ de mon Charles m'eut déchiré le cœur, je restai longtemps incapable de retracer par écrit mes sentiments et mes pensées, je n'aurais même pas osé l'entreprendre, tant j'aurais redouté de m'affaiblir; il me semblait que je devais employer le peu de forces qui me restaient, à refouler au fond de mon âme un chagrin trop profond pour se répandre aisément, et trop vif pour se manifester à demi. Voilà la seule cause de mon silence envers une amie sur la sympathie de laquelle j'ai cependant toujours compté.

— Et tu n'avais pas tort, répondit Henriette, mais si j'ai su te comprendre lorsque tu te taisais, aujourd'hui je réclame une entière confiance et je veux des détails.

— Il me sera doux de te raconter ce que Dieu

a fait pour nous, et tu verras quelle influence exerce encore, après sa mort, le père qui a chrétiennement élevé sa famille : Au moment où mon mari fut atteint de la maladie qui nous l'enleva en quelques semaines, il était question d'envoyer Jules au Havre, où MM. G... lui offraient une place plus avantageuse que celle qu'il occupait déjà dans leur maison de Bordeaux. Je me voyais donc menacée, après avoir dit un dernier adieu à mon mari, d'être séparée de mon fils, aussi quelle ne fut pas ma reconnaissance envers Dieu et envers les amis de mon Charles, lorsque M. Boismont m'apprit que pour honorer la mémoire d'un homme qui, pendant vingt-cinq ans, avait été dans leurs bureaux un agent aussi probe qu'intelligent et actif, MM. G... s'étaient décidés à donner à mon fils la place qu'occupait son père, bien que sa jeunesse semblât lui interdire toute prétention à un tel emploi. En recevant cette faveur, Jules comprit si bien tout ce qu'il devait à son père, que jamais, depuis cinq ans qu'il lui a succédé, le plus léger reproche de ses chefs n'est venu lui dire qu'ils se repentaient de lui avoir accordé leur confiance.

Notre ami Boismont, à qui nous devions en grande partie la position de mon fils, ne borna pas là les témoignages de son sincère attache-

ment : il voulut devenir réellement le père de Jules, en lui donnant sa fille, que mon cher enfant aimait en secret, mais qu'il n'aurait osé demander.

Ce fut un moment à la fois doux et pénible, que celui où je vis une autre femme prendre la première place dans le cœur et dans la vie de mon fils, et je me demandai si je ne devais pas lui céder complétement celle que j'occupais dans la maison, si ce n'était pas le moment de me retirer avec ma fille, pour vivre modestement à l'écart, en cherchant à accroître nos faibles ressources du travail de nos mains. Mais dès que je laissai percer ce projet, Jules montra tant de chagrin, et M. Boismont me dit avec tant de simplicité et de franchise, qu'il me donnait sa fille autant qu'à Jules, puisqu'il avait compté sur moi pour achever l'éducation d'Amélie, et que jamais il n'aurait consenti à ce mariage, dont il était cependant si heureux, s'il avait supposé qu'il pût désunir la famille de son ancien ami, que je ne me sentis pas en droit de résister à de telles sollicitations ;... je restai et je ne m'en suis pas repentie, car Amélie a toujours été pour moi la fille la plus affectueuse et la plus aimable, et le spectacle quotidien du bonheur de ce jeune ménage est le seul baume qui puisse adoucir, par moments, la profonde plaie de mon cœur.

— Et Eugénie, reprit Henriette, tu l'as aussi mariée ?

— Un an après son frère, répondit ma femme, et si cette chère enfant n'était pas éloignée de nous, ce mariage ne nous aurait offert que des sujets de bénédiction. Ferdinand aimait Eugénie depuis plusieurs années, mais il ne pouvait songer à s'établir, tant qu'il ne serait employé que comme voyageur, par la fabrique de porcelaine que son cousin exploite à Limoges. Plusieurs fois ce cousin lui avait offert de l'associer s'il pouvait apporter une petite mise de fonds, et il avait même ajouté à cette offre celle d'une femme dont la dot suffisait et au delà, pour faciliter cette association, mais Ferdinand aimait Eugénie et il avait refusé.

Chaque fois que les affaires de la fabrique l'appelaient à Bordeaux, il y prolongeait son séjour le plus possible, et venait beaucoup à la maison, sous prétexte de voir Jules, son ancien ami de collége.

Lorsqu'il fut témoin du bonheur domestique de mon fils, lorsque Jules, en lui présentant sa petite fille nouvellement née lui dit :

— Et toi, cher Ferdinand, quand connaîtras-tu les joies paternelles? son cœur laissa échapper le secret si longtemps contenu, et quel ne fut pas

son étonnement, lorsque mon fils lui dit : — Si Eugénie t'aime, tout peut s'arranger.

Ferdinand aurait pu répondre sans présomption : — Oui, elle m'aime, car il est des sentiments qui se devinent sans le secours de la parole, et ces deux jeunes cœurs s'étaient compris en échangeant quelques regards; mais Ferdinand laissa à Jules le soin d'interroger sa sœur.

Lorsque l'aveu sollicité fut sorti des lèvres d'Eugénie, un combat de générosité s'engagea entre mes deux enfants, et je fus choisie pour arbitre.

— N'est-ce pas, ma bonne mère, me disait Jules, qu'il n'y a que stricte justice à donner pour dot à Eugénie toutes les économies de mon père; moi qui lui dois la place que j'occupe, ne suis-je pas le mieux partagé?

— Mais cette place, répondait Eugénie, si tu as dû au souvenir de mon père de l'obtenir, c'est par ton travail que tu la conserves, et si par ce travail tu pourvois aux besoins de ta famille, il ne s'ensuit pas que j'aie le droit de profiter seule des fruits de celui de notre père.

— N'en profiterons-nous pas tous, si tu es heureuse, ma sœur chérie, dit Jules, en pressant Eugénie dans ses bras, et la conclusion de cette dispute fut que la dot de ma fille faciliterait à Ferdinand une association avec son cousin.

Six mois après, Eugénie nous quitta pour aller s'établir à Limoges, où depuis trois ans elle jouit dans une position aussi laborieuse que modeste, de tout le bonheur que peut donner l'affection d'un mari digne de son estime. J'ai passé six mois chez elle, à l'époque de la naissance de son fils, et chaque jour j'ai béni Dieu des bienfaits dont il comble ces chers enfants, et chaque jour aussi je me disais : — Oh ! si mon Charles pouvait voir comme la Providence veille sur sa famille !...

Et j'étais là... je voyais, j'entendais, je rendais grâce et je ne pouvais rien dire !...

Ce silence auquel j'étais condamné en présence de celle qui partagea toutes mes impressions, était plus que je ne pouvais supporter, aussi, je laissai les deux amies continuer leur entretien, et je sortis de cette chambre, où tant de souvenirs m'avaient assailli....

Après avoir encore pendant quelques instants suivi la jeune mère dans ses occupations domestiques, et arrêté mes regards sur mes petits-enfants, je me dirigeai vers la ville, voulant revoir encore une fois le bureau où s'était écoulé une si grande partie de ma vie.

Ce ne fut pas sans émotion que je vis mon fils assis à cette place que j'avais si longtemps occupée, je fus frappé de la déférence que lui témoi-

gnaient les jeunes employés, et des rapports d'égalité qui semblaient régner entre lui et les hommes plus âgés qui avaient été mes collègues.

Mon ami Boismont était toujours près de la caisse sur laquelle il vieillait depuis tant d'années, et sa physionomie ouverte et sereine rendait bon témoignage des dispositions de son cœur.

Un instant avant que le travail de la journée fût terminé, M. G... s'approcha du pupitre de Jules et lui dit avec un accent amical :

— M. Sainclair, vous ne quitterez pas les bureaux sans entrer dans mon cabinet.

Jules ferma ses livres, mit tout en ordre, et passant auprès de son beau-père :

— Je suis retenu par M. G..., lui dit-il, vous en informerez Amélie.

Boismont fit un signe de tête affirmatif, et fermant à son tour sa caisse, il posa sa veste de travail, mit sa redingote de ville, brossa son chapeau avec le revers de sa manche, et prenant la canne sur laquelle depuis plus de vingt ans il avait l'habitude de s'appuyer, il se dirigea vers la porte. Je le suivis sur cette route que nous avions si souvent parcourue côte à côte, en nous entretenant ensemble de nos projets et de nos occupations; plusieurs fois je fus tenté de reprendre ces ancien-

nes causeries, et lorsque Boismont ouvrit la tabatière dans laquelle j'avais si souvent puisé, j'étendis le bras comme si je devais y puiser encore.....

Combien peu, dans ce moment, Boismont se doutait que j'étais près de lui, et quoique son cœur ne m'eût certainement pas oublié, je ne pense pas que mon souvenir occupât sa pensée, du moins à en juger par l'expression de satisfac tion qui rayonnait sur sa physionomie. Sa fille, ses petits-enfants, la perspective de l'aimable accueil qu'il allait trouver, étaient probablement les objets qui appelaient sur ses lèvres un doux sourire, et tout en contemplant ce front calme et ce regard serein, je me confirmai dans la pensée qu'aucun homme n'est absolument nécessaire au bonheur ou à l'existence des autres, et que toutes les sollicitudes qui nous assaillent sur notre lit de mort, ne sont le plus souvent que vanité et rongement d'esprit. Dieu n'est-il pas puissant pour combler tous les vides, et pour accomplir par des moyens à nous inconnus, ce que nous croyons être seuls en état de faire pour notre famille.

A peine Boismont eut-il ouvert la porte de l'enclos, que la petite Mathilde vint se précipiter dans ses bras en s'écriant :

— Vous dînez avec nous aujourd'hui, grand-papa ?

— Oui, chère enfant, répondit Boismont, en embrassant la petite.

— Et Jules? demanda Amélie, qui sortait de la maison.

— Il ne tardera pas à arriver, M. G... l'a retenu un moment.

— C'est toujours ainsi, dit la jeune femme avec une petite moue fort gracieuse, quoique exprimant le désappointement.

Un quart d'heure après toute la famille était réunie autour de la table, et Jules dit en souriant:

— Je vous garde une bonne nouvelle pour le dessert.

— As-tu quelque chose d'Eugénie? dit ma femme.

— Non, je suis assez égoïste pour appeler bonne une nouvelle qui me concerne seul.

— Et je ne la connais pas, dit Amélie avec l'accent d'un doux reproche.

— Il y a à peine dix minutes que j'en suis possesseur, dit Jules, en regardant sa femme d'une manière bien propre à apaiser toute défiance.

Enfin, les fraises cueillies le matin par la jeune ménagère, furent apportées, et pendant qu'elle les distribuait à la ronde, son mari raconta que M. G..., après lui avoir dit plusieurs choses aimables sur la manière dont il s'acquittait de ses fonc-

tions, avait ajouté que, désirant lui donner un témoignage de sa satisfaction, il l'avait intéressé, dans sa pensée, au voyage de la *Favorite*, navire qui était rentré dans le port depuis quinze jours, avec une superbe cargaison.

— Votre part dans les bénéfices, M. Sainclair, avait ajouté M. G..., s'élève à cinquante louis, qui n'arriveront pas mal à propos dans le ménage d'un jeune père de famille.

Alors commença un concert d'exclamations entre ma femme, Amélie et Boismont, et lorsqu'ils eurent assez exalté la générosité de M. G... et les talents de Jules, celui-ci reprit d'une voix émue :

— C'est encore à mon père que nous devons cela ; nul doute que M. G... n'ait voulu récompenser le zèle d'un ancien serviteur, en déversant un peu de sa prospérité sur la tête de son fils.

— Ah ! si ce cher ami pouvait être là, dit ma femme en soupirant.

— Il verrait que son fils est digne de lui, dit Boismont en pressant la main de son gendre.

L'heure approchait où je pouvais leur dire : — Je suis là, voici celui que vous avez pleuré, voici celui dont le souvenir est resté vivant au milieu de vous, le voici qui vient reprendre sa place et partager le bonheur que vous vous plaisez à lui rapporter....

Mais ce bonheur, ne changera-t-il pas de nature si j'en réclame ma part? me disais-je, tandis que Jules entraînait sa femme dans la petite allée qui traverse l'enclos, et que Boismont, assis sur un banc à côté de Clotilde, faisait sauter sa petite-fille sur ses genoux.

Voilà, pensais-je en contemplant la noble physionomie de mon Jules, voilà un jeune homme qui, à vingt-six ans, peut se dire en contemplant sa mère, sa femme et ses deux enfants : — Ces êtres chéris s'attendent à moi. Son ardeur au travail doit être nécessairement stimulée par la responsabilité de père et de chef de famille; que je reparaisse, et son individualité s'efface en quelque sorte derrière la mienne.... Son cœur reconnaissant me rendra tout de suite ma position de chef de famille et ma place dans les bureaux de M. G... ; il ne restera pas inactif auprès de moi, j'en suis convaincu: il sera même tout aussi heureux, refoulé au second rang, mais son horizon moral sera-t-il aussi étendu, aussi élevé?... Sa femme, sa mère, ses enfants, sans l'aimer moins, ne s'appuyeront plus sur lui de la même manière, et la beauté de son caractère s'amoindrira involontairement à leurs yeux et aux siens propres, de la diminution de sa tâche.

Puisque Dieu s'est servi de ma mort pour dé-

velopper Jules, comme bien peu d'hommes le sont à son âge, suis-je libre d'arrêter ce développement en lui imposant mon aide?...

Et ma femme, qui serait si heureuse de me revoir, ne la rattacherai-je pas à la terre en venant de nouveau l'habiter avec elle? Elle souffre de notre séparation, et je ne voudrais pas qu'il en fût autrement, mais combien de consolations Dieu ne lui a-t-il pas accordées?... Oui, la mère qui est ainsi bénie dans ses enfants, peut attendre avec calme le jour qui la réunira à son époux....

Ces réflexions et beaucoup d'autres, me confirmaient toujours plus dans l'intention de retourner à mon tombeau, mais je voulus achever la soirée avec ma famille. Je donnai un dernier regard à mes petits-enfants lorsque Amélie alla les coucher, et ce ne fut qu'après avoir vu mon Jules agenouillé entre sa femme et sa mère, adresser au Seigneur la prière du soir, que je repris le chemin du cimetière, en disant dans mon cœur à ces bons amis : — Au revoir....

— Vous voulez donc vous endormir pour les attendre? dit le *Génie*, en posant la main sur la tête de M. Sainclair.

— Oui, m'endormir en bénissant Dieu, comme je m'endormis, il y a cinq ans, en le suppliant, répondit le père de famille, en fermant les yeux.

Des larmes d'attendrissement mouillèrent les paupières de Raoul, tandis que le *Génie* rendait Sainclair à la terre, en disant :

— *Heureux ceux qui se reposent sur l'Eternel, leur confiance ne sera jamais trompée.*

La mort serait-elle donc aussi utile que la vie? se disait Raoul en pensant à ce père de famille qui avait tant de raisons de bénir Dieu de l'avoir enlevé à ses enfants, au moment où, à vue humaine, ses conseils et son appui semblaient devoir leur être si nécessaires....

Cette réflexion fut pour le jeune homme le prélude d'une série de raisonnements sur les voies mystérieuses et insondables de la Providence; mais tout à coup il fut interrompu par le bruit d'une course rapide sur le gravier. Il regarde et voit la jeune femme ressuscitée le matin, qui, les cheveux en désordre, les yeux hagards, la figure pâle et bouleversée, arrive à pas précipités et se jette haletante sur un banc, en s'écriant :

— Le tombeau! le tombeau! rendez-moi la paix du tombeau! oh! pourquoi en suis-je sortie?...

Et des larmes inondaient son visage, tandis qu'elle se tordait les bras avec l'expression du plus violent désespoir....

— Vous voulez donc reprendre votre sommeil de mort? lui dit le vieillard.

— Si je le veux! ah! je l'appelle comme une délivrance... Pourquoi m'en avez-vous un instant arrachée?... c'est une cruauté, c'est une barbarie.... Et des sanglots convulsifs lui coupèrent de nouveau la parole.

— Mais enfin, lui dit le *Génie,* ne pouvons-nous savoir la cause de l'étrange douleur que vous manifestez.

— Etrange douleur! s'écria la jeune femme avec une indignation qui touchait presque à la colère; étrange douleur! ah! dites plutôt douleur trop légitime, douleur trop naturelle, douleur que vous auriez dû m'éviter, vous qui devez tout savoir, puisque vous ressuscitez les morts....

— Il faut qu'avant de vous rendre à la tombe, je connaisse par vous les motifs de votre désespoir, dit le vieillard avec le sang-froid le plus exaspérant, voyons, racontez-moi votre journée.

— Moi! vous révéler la cause de l'état où je suis! s'écria Caroline avec une amère irritation; non, non! je n'étalerai pas mes tortures morales devant votre physionomie de marbre, je ne lais-

serai pas votre regard de vampire s'abreuver dans les plaies saignantes de mon cœur.... et si vous ne voulez pas me rendre à la mort, eh bien! je me la donnerai en me brisant la tête contre l'angle de ce tombeau....

La jeune femme accompagnant ces mots d'un geste désespéré, allait s'élancer contre la pierre tranchante, lorsque le *Génie*, la saisissant par le milieu du corps, plaça la main sur son cœur, en disant à Raoul :

— Nous n'obtiendrons jamais rien de cette femme, si nous ne paralysons le sentiment.

A peine achevait-il ces mots, que, semblable à une enfant rendue docile par une énergique correction, Caroline se rasseyait, ses yeux perdaient la fixité du désespoir, sur ses lèvres errait un vague sourire, et lorsque le *Génie* lui dit avec un accent impératif quoique toujours calme et doux :

— Vous allez nous raconter toute votre journée, sans omettre le plus petit détail, elle fit un signe d'assentiment, et après avoir passé la main sur son front comme pour rappeler ses souvenirs, elle commença son récit avec une voix calme, mais d'une monotonie qui indiquait l'absence du cœur.

— Jamais, dit-elle, je n'avais éprouvé un aussi vif désir de dévorer le temps et la distance que

ce matin en sortant du cimetière. Je n'étais dominée que par une seule pensée : me retrouver auprès de Gustave, le voir, l'entendre, le suivre pas à pas, jusqu'au moment où je pourrais me révéler à lui, me jeter dans ses bras, me sentir pressée contre sa poitrine et lui dire : — Ta Caroline t'est rendue, et avec elle le bonheur!...

Ma préoccupation était telle, que je restais presque étrangère au doux sentiment de cette vie qui m'était rendue, et à tous les objets extérieurs.... Le brillant soleil éclairait mes pas sans enchanter mes yeux, le ramage des oiseaux frappait mon oreille sans captiver mon imagination, et ce parfum matinal des fleurs imprégnées de rosée, qu'autrefois j'aimais tant à savourer, arrivait jusqu'à moi sans m'apporter aucune sensation....

Après que j'eus traversé la ville, je me trouvai sur le port sans avoir accordé un regard, une pensée, à aucune des choses que j'avais rencontrées sur ma route, mais là, mon admiration fut tout à coup réveillée par la vue de la colline sur le penchant de laquelle s'élevait notre habitation dont j'eus promptement discerné le toit.

— *Il* est là, me dis-je, *Il* repose peut-être encore, et ses rêves lui offrent mon image... oh! ce soir! ce soir il possédera la réalité!... et, doublant le pas, je crus me sentir pousser des ailes,

tant je franchis rapidement le chemin qui me séparait de Flogergue.

Arrivée à la grille, je m'accordai une minute pour respirer et saluer les ombrages sous lesquels j'avais si souvent erré, penchée sur le bras de Gustave,... il me sembla poser mon pied sur un terrain sacré, et j'osais à peine le fouler, tandis que les souvenirs qui se réveillaient en moi, calmaient un peu la fièvre de mon impatience en me faisant revivre dans le passé.... Je me rappelais mon enfant, ce petit être qui, pendant deux jours, m'avait fait connaître toutes les joies et toutes les sollicitudes maternelles; il m'avait précédée dans cette tombe et en quelque sorte entraînée après lui, mais il n'en était pas sorti avec moi.... A cette pensée, des larmes se pressèrent sous ma paupière, et je sentis la douleur renaître presque en même tomps que la vie....

— Il ne peut donc exister de bonheur sans mélange, me dis-je, puisque je soupire, puisque je regrette quelque chose, au moment de retrouver Gustave....

C'est ainsi que, pensive et presque mélancolique, j'arrivai devant la maison; les volets en étaient encore fermés, et sans une certaine rumeur qui s'échappait de la cuisine et de l'office, j'aurais pu supposer qu'elle était inhabitée.

— Probablement *Il* dort encore, me dis-je, la vie doit lui paraître si lourde et si longue sans moi, qu'il cherche à en abréger la durée en prolongeant les heures du sommeil, et je me dirigeai vers la chambre où tant de fois j'avais, moi aussi, goûté le repos.

Lorsque j'entrai dans cet appartement, le jour qui pénétrait au travers des persiennes fermées, était trop faible pour qu'il me fût possible de distinguer aucun objet, aussi ce fut presque à tâtons que je me dirigeai vers le lit. Aucun bruit de respiration n'arrivant jusqu'à moi, je me hasardai à passer doucement la main sur l'oreiller : il était désert....

Gustave serait-il absent?... Cette triste conjecture me causa un tel découragement, que je m'assis dans un fauteuil en mettant ma main sur mes yeux, et je restai plus d'un quart d'heure sans mouvement et presque sans pensée distincte....

Lorsque je relevai la tête, soit que les rayons du soleil, pénétrant obliquement à travers les jalousies, eussent éclairé l'appartement, soit que je me fusse familiarisée avec le demi-jour, je distinguai parfaitement tout ce qui m'entourait, et je fus étonnée de tous les changements qui frappèrent mes regards.

C'était bien la même chambre, mais la tenture

de Perse était remplacée par une tenture de soie bleu tendre, et le lit, ce lit sur lequel j'avais rendu le dernier soupir, sous des rideaux de mousseline blanche, se perdait derrière des flots de brocard bleu.

Tous les meubles de la chambre étaient aussi renouvelés, et l'on voyait que le goût le plus délicat et le plus exercé avait présidé à leur choix...

Je fus attristée de cette métamorphose, car je m'étais plu à penser que Gustave aimait à s'entourer de tous les objets qui m'avaient appartenu, et qu'il reconstruirait presque notre passé à l'aide de ses souvenirs...

— Sans doute, me dis-je, il n'aura pu les supporter, une souffrance nerveuse l'aura contraint à écarter les choses qui parlaient trop fortement à ses sens, pour se réfugier en entier dans le domaine du sentiment.... Mais tout ceci est bien beau, bien élégant, bien gai surtout pour un cœur affligé ; j'aurais préféré une tenture grise, un meuble de velours noir. Hélas! ce pauvre ami aura laissé faire son tapissier, qui lui aura préparé un mécompte, en croyant offrir une distraction à ses sombres pensées....

Tandis que j'accusais ainsi le tapissier, mes yeux s'arrêtèrent sur de magnifiques dentelles qui ornaient le couvre-pieds et les oreillers placés

sur le lit.... — En vérité, me dis-je, c'est bien efféminé pour un homme. Gustave chercherait-il à apaiser la souffrance morale par les jouissances du luxe matériel?...

Cette pensée me fit mal, je ne reconnaissais pas là Gustave, lui si tendre, si aimant, si peu occupé de lui-même qu'il ne comprenait une jouissance qu'en la partageant, lui qui n'attachait quelque prix aux choses extérieures qu'autant qu'elles lui fournissaient l'occasion de faire plaisir à ceux qu'il aimait....

— Voyons, me dis-je, notre cabinet de travail, je retrouverai mieux mon ami dans ce petit sanctuaire....

Hélas! là aussi, de grands changements frappèrent mes yeux, à l'exception de la table de travail de Gustave, et du fauteuil en tapisserie que je lui avais brodé, tous les meubles avaient des successeurs. Ce qui m'étonna le plus, ce fut une superbe harpe, occupant la place de ma table à ouvrage.

— Gustave aurait-il appris à jouer de cet instrument? me dis-je, en m'approchant pour le considérer de plus près. De la harpe, mes regards se portèrent sur le balcon entr'ouvert, et je vis qu'il était couvert des fleurs que j'aimais tant à cultiver.

— Cher ami, me dis-je, chacun de ces vases te parle de ta Caroline, et les soins que tu leur donnes te rappellent son occupation favorite!...

Au milieu de toutes ces plantes, pour la plupart fort rares, je fus surprise de ne voir aucune héliotrope, ma fleur de prédilection.

— Hélas! me dis-je en soupirant, ce parfum dont j'étais toujours entourée, réveillant sans doute de trop poignants souvenirs, il aura fallu le bannir....

Après être restée un moment sur ce balcon, qui me disait toute ma vie, je m'approchai de la table de Gustave, pour chercher à comprendre la disposition de son esprit, d'après les livres et les papiers qui la couvraient. Je m'emparai d'abord d'un cahier sur lequel reposait sa plume : c'était une romance parlant de bonheur et d'amour, mais d'un amour heureux et partagé;... les paroles et la musique étaient de la main de Gustave, et sans doute de sa composition. Ces mots en gros caractères, placés au haut de la page : *avec accompagnement de harpe*, me frappèrent désagréablement, et je sentis mon cœur se serrer. Je détournai promptement mon regard de cette romance, et il alla s'arrêter sur un portrait suspendu comme autrefois à l'un des panneaux de la table, mais lui aussi était changé!... j'étais devenue

brune, et dans les grands yeux noirs et brillants, les lèvres souriantes, le teint vermeil que m'offrit cet ivoire, je ne reconnus pas l'image que ma glace me présentait autrefois, et voilant mon visage avec mes deux mains, je poussai un cri de douleur et d'effroi.... j'avais compris....

Je ne sais combien de temps je serais restée dans la plus douloureuse des stupeurs, si le bruit de portes qui s'ouvraient et se fermaient avec fracas, et celui d'une conversation très-animée dans la chambre voisine ne m'eût rappelée à moi-même. Je reconnus la voix de Mme Martin, mon ancienne femme de charge, qui disait :

— Ils seront donc ici vers cinq heures?

— N'en doutez pas : le mariage a été béni à dix heures, je suis partie au moment où l'on allait se mettre à table pour le déjeuner de noces ; il est tout au plus deux heures, j'en ai donc mis trois en route, et nous allions lentement, car la voiture était extrêmement chargée, voyez combien de malles.

— En effet, le trousseau de la jeune dame me semble aussi complet qu'élégant.

— Ah! c'est qu'elle aime ce qui est joli, ce qui est à la mode, notre demoiselle.

— Je m'en suis doutée, dit Mme Martin, en voyant tous les bouleversements que mon maître

faisait subir à cette demeure, déjà si confortable ; rien n'était assez beau, rien n'était assez riche ; voilà trois mois qu'il désole tous les ouvriers par ses exigences.

— Ah ! dame, lorsqu'on est bien amoureux, on cherche toutes les manières de le témoigner, et Mme Euphémie ne sera point indifférente à l'élégance de cet appartement, je vous assure.

— J'y ai vu une autre femme s'y trouver fort heureuse, quoiqu'il fût alors bien plus simple, dit Mme Martin, en poussant un soupir qui trouva un écho dans mon cœur.

— Il est vrai que vous avez eu une autre maîtresse avant celle que nous vous amenons ; on ne s'en douterait guère en voyant M. Gustave, et Mme Euphémie a bien tout l'air de croire qu'elle est son premier amour.

— Eh ! bien, elle se trompe, votre demoiselle, ou plutôt votre dame, elle ne sera jamais plus aimée que ne le fut la première, quoiqu'elle puisse l'être autrement.

— Vous avez presque l'air de la regretter encore, cette première, dit en souriant la jeune femme de chambre.

— Encore ! murmura Mme Martin ; puis faisant un effort comme pour chasser ses souvenirs et réprimer ses paroles, elle s'écria : — Mais nous n'a-

vons pas de temps à perdre, Mlle Rosalie, si nous voulons mettre tout ce bagage dans les armoires avant que j'aille donner un coup d'œil à la salle à manger.

— Ah! c'est que vous avez un grand dîner ce soir, cinquante couverts, dit-on.

— Pas moins que cela, pour fêter l'arrivée de notre nouvelle maîtresse, répondit la femme de charge.

— Ils ont certes assez attendu cette journée pour s'en réjouir.

— Comment? attendu! s'écria Mme Martin, trois mois, ce n'est pas trop pour les préparatifs d'un mariage.

— Trois mois! oui il y a trois mois que ce mariage est décidé, mais voilà plus de deux ans que Monsieur soupire après Mlle Euphémie, et sans ce procès, ce serait fait depuis longtemps.

— Comment! Monsieur pensait déjà à se remarier, avant la mort de sa belle-mère?

— Et vous ne le saviez pas, vous qui êtes si ancienne dans la maison?

— Je l'ignorais complétement; il y a trois mois à peine que Monsieur nous a communiqué ses projets, qui nous ont fort surpris, quoique depuis longtemps il nous parût à peu près consolé; sa douleur, qui avait eu le caractère de la folie,

était trop violente pour durer autant que sa vie, comme il le répétait sans cesse au commencement.

— Ah! les veufs! les veufs! fit la petite femme de chambre en haussant les épaules d'un air significatif, ça crie, ça pleure, ça tempête, jusqu'à ce que la rencontre de deux beaux yeux qui les regardent tendrement, leur fasse oublier ceux que la mort a fermés.

— Ah! pour un regard tendre, il serait difficile d'en rencontrer un comparable à celui de notre chère maîtresse, s'écria la femme de charge.

— Etait-elle jolie, la défunte?

— Jolie! une figure d'ange, si blonde, si frêle, si douce!

— Tout justement l'opposé de Mme Euphémie : brune, vive, alerte, gaie, volontaire comme un enfant gâté, faisant autant de bruit à elle seule que dix autres ensemble; oh! elle n'engendre pas mélancolie, je vous en réponds; mais elle est belle.... Si vous l'aviez vue ce matin, sous son voile de mariée, vous l'auriez prise pour une déesse, et lorsqu'elle portera ceci, ajouta Rosalie en secouant une robe de velours groseille, garnie de points d'Angleterre, elle semblera une reine.

— Mme Caroline n'avait pas de ces airs majestueux, répondit la femme de charge, mais son charme était irrésistible.

— Entre tous ces mérites, le moindre n'a pas été de laisser en mourant une grande fortune à son mari.

— Oh! elle l'aimait tant, qu'elle n'aurait pas voulu avoir d'autre héritier; mais comme elle était aussi excellente fille que tendre épouse, elle laissa cependant la jouissance à sa mère.

— Et ce sont ces jouissances qui ont enfanté ce malheureux procès qui a failli rompre notre mariage.

— Je ne comprends pas quels rapports pouvait avoir votre mariage avec les prétentions manifestées par les héritiers de la belle-mère de M. de Flogergue, sur les biens qu'il tenait de sa femme.

— Vous ne comprenez pas! s'écria Rosalie d'un air étonné, mais, en vérité, il faut que vous soyez d'un autre monde, ou tout au moins d'un autre siècle, si vous ne savez pas que l'argent est le nœud des mariages, et que tout l'amour de la terre échoue devant un coffre vide.

— C'est donc pour sa fortune que votre maîtresse épouse M. de Flogergue?

— Vos conclusions sont d'une crudité désespérante, dit en souriant la jeune femme de chambre, ce sont des choses qu'on peut penser à part soi, mais qu'on n'avoue jamais hautement, et

Mme Euphémie elle-même ne se permettrait pas de qualifier ainsi ses sentiments. Voici comment la chose s'est passée : Il y a trois ans environ que Mlle Euphémie distingua M. de Flogergue ou fut distinguée par lui, tout cela revient au même, dans ce qu'on appelle un coup de sympathie, et de ce coup de sympathie il allait, après six mois de pourparlers et de soupirs, résulter un mariage, lorsque la mort de la belle-mère de l'amant vint compliquer la situation, les neveux de la vieille dame prétendant avoir droit aux propriétés dont leur tante n'avait que l'usufruit. Les parents de Mlle Euphémie voyant la fortune de M. Gustave près d'être réduite de moitié, retirèrent leur parole, ou plutôt ajournèrent leur consentement jusqu'à la conclusion du procès. Mademoiselle pleura un peu, mais quelques lettres de M. de Flogergue, arrivées en secret par mon entremise, l'assurant que l'issue du procès n'était pas douteuse, relevèrent son espérance, et elle attendit sans pâlir ni maigrir, le jour où votre maître vint triomphalement annoncer à son père que, par un décret de la Cour civile, bien et duement enregistré, il venait d'être mis en possession de toute la fortune de sa défunte femme.

— Je comprends à présent, dit Mme Martin avec un triste soupir, l'agitation, les insomnies,

l'impatience de M. Gustave pendant tout le temps qu'a duré ce procès, moi qui l'avais toujours connu désintéressé et généreux, je ne pouvais m'expliquer cet extrême désir de conserver une fortune dont il ne pouvait plus jouir avec la femme qu'il avait tant pleurée....

— C'est qu'il avait cessé de pleurer pour soupirer, dit la maligne femme de chambre, et ces soupirs ne pouvaient être couronnés que s'ils arrivaient à leur objet, portés sur des nuages d'or.

— Elle aime donc bien l'argent, votre maîtresse ?

— Non pas précisément l'argent, mais tout ce qu'il procure, et lorsque vous verrez comme elle s'entend à le dépenser, vous comprendrez qu'elle se soit soumise, sans trop regimber, à la volonté de son père, qui, de tout temps avait décrété que la belle Euphémie ne ferait qu'un très-riche mariage.

— Et M. de Flogergue fut sans doute parfaitement reçu, lorsqu'il vint annoncer à votre maître le succès de son avocat?

— Oh ! les bras ouverts ; on l'assura même que quelle qu'eût été l'issue du procès, Mlle Euphémie n'aurait pas accepté d'autre mari que lui, mais que la prudence seule avait dicté les délais qui tendaient à établir d'une manière claire la position

de fortune du jeune ménage, afin que dès le début ils pussent y conformer leur établissement.

—Eh! bien, si votre maîtresse aime le luxe, cet établissement pourra la satisfaire, dit Mme Martin avec quelque amertume.

— En effet, tout me semble ici parfaitement élégant, reprit avec l'air d'importance d'un connaisseur, la petite femme de chambre; mais j'avais déjà bien auguré du goût et de la magnificence de M. de Flogergue, d'après la corbeille de mariage; elle était vraiment somptueuse et satisfit si complétement Mlle Euphémie, que le soir du contrat, après que la compagnie se fut retirée, nous passâmes la nuit à essayer toutes ces belles choses; depuis que je connais ma maîtresse, et cela date de loin, car je suis sa sœur de lait, je ne l'ai jamais vue si heureuse que le jour où elle reçut ces splendides cadeaux.

Mme Martin soupira, elle se rappelait sans doute le jour où elle vint, de la part de Gustave, m'offrir aussi une corbeille, que je reçus avec le plaisir que donne tout ce qui vient de l'objet aimé, mais dans laquelle je ne vis d'abord qu'une chose, le billet si tendre, si passionné, qui l'accompagnait, et si je veillai la nuit suivante, ce ne fut pas pour essayer mes nouvelles parures, mais pour relire vingt fois ce billet et rêver à tout le bonheur qu'il me promettait!...

A ce souvenir s'en rattachaient mille autres que j'aurais voulu repousser, et qui, par leur persistante obstination, rendaient plus amère, plus poignante, la douleur qui s'était emparée de tout mon être, et qui m'enchaînait comme paralysée sur ce fauteuil, où tant de fois mes lèvres étaient venues chercher le front de Gustave....

Une vague rêverie, assez semblable au cauchemar, mêlait les scènes du passé à celles qui venaient de se dérouler sous mes yeux, je sentais tour à tour l'irritation succéder à la tendresse, le découragement prendre la place de l'espérance, ou bien, exaspérée par la jalousie, je ne songeais qu'à me venger....

— Oui, me disais-je avec une rage concentrée, je me placerai entre eux au moment où ils croiront saisir le bonheur.... j'entrerai dans la salle de ce festin, et, mêlant ma voix à celle des joyeux convives qui salueront la mariée, je ferai tressaillir le cœur oublieux qui lui a donné l'amour qu'il me jurait encore, tandis que la mort m'arrachait à ses embrassements!... Oui, je consternerai par ma présence ces parents ambitieux qui n'espèrent qu'au moment de mettre leur fille en possession de mes dépouilles, je disperserai cette assemblée réunie pour les féliciter...

Mais pourquoi tant d'éclat, tant de bruit, la

terreur, le tumulte d'une pareille scène ne me déroberont-ils pas une partie des impressions de Gustave, et ce sont elles que je veux. Non, je l'attendrai ici, et lorsqu'il viendra se reposer un instant avant d'entrer dans la chambre nuptiale, je me découvrirai à ses yeux en lui disant: Parjure!...

C'est ainsi que mon désespoir enfantait mille projets, sans en arrêter aucun. Enfin, arrivée au dernier degré d'exaltation, je sortis de cet appartement, où tant de douleurs m'avaient assaillie, pour aller chercher sous les frais ombrages du parc, l'air qui manquait à ma poitrine oppressée.

En traversant le vestibule, j'entendis la voix impérative de la petite Rosalie s'adressant à deux garçons jardiniers qui portaient d'immenses corbeilles de fleurs :

— C'est bien, leur disait-elle, ces bouquets sont magnifiques; Mme Martin, où les placerons-nous? Mais, quelle horreur! s'écria-t-elle tout à coup, des héliotropes! ne vous a-t-on pas prévenus que Madame ne peut en supporter l'odeur?

— Nous allons les ôter, répondit l'un des jardiniers; c'est pourtant une fleur très-agréable et fort recherchée.

— Chacun son goût, répondit la femme de chambre, d'un air dédaigneux, quant à nous, nous ne l'aimons pas.

— C'est pour cette raison, sans doute, que Monsieur a fait arracher toutes ces belles plantes d'héliotropes si abondantes dans le jardin, dit un laquais qui traversait le vestibule.

Et moi, j'ajoutai tout bas, avec un douloureux frémissement :

— Oui, pour plaire à la seconde, bannir tous les souvenirs de la première.

Je marchai longtemps au hasard dans les allées, ma tête était en feu et mon cœur battait avec une telle violence, qu'à chaque instant j'étais obligée de m'arrêter à demi suffoquée ; enfin, arrivée sous l'ombrage épais d'un bosquet de tilleuls, je me jetai sur un banc de mousse et je pleurai sans contrainte.... Le bruit lent et monotone d'un petit ruisseau qui coulait sur un lit de cailloux, apaisa peu à peu le tumulte de mes pensées, je pus promener autour de moi un regard plus calme, et je vis que rien n'était changé à cette place où tant de fois j'étais venue me livrer à ces douces rêveries qu'enfante le bonheur....

Les arbres étaient aussi touffus, le gazon aussi vert, l'eau aussi limpide, le gazouillement des oiseaux aussi joyeux, que si mon cœur n'eût pas été gonflé par les larmes du désespoir.... Les fleurs du nénuphar reflétaient coquettement dans l'onde leurs pétales azurées, et les plantes de lise-

rons que Gustave aimait tant à dépouiller pour me tresser des couronnes, croissaient aussi touffues, aussi gracieuses au bord de la source cristalline, qu'au jour où elles semblaient s'épanouir pour me fêter....

— Rien n'est changé, me dis-je, et pourtant !... oh ! oui, tout est changé.... le rayon de bonheur qui illuminait toutes choses a fait place à la plus amère déception !... lors même que je reprendrais possession de cette demeure, en en bannissant l'étrangère qui prétend m'y succéder, retrouverais-je ma place dans le cœur de Gustave?... retrouverais-je les illusions d'un trop séduisant passé ?... Non, non, rien ne pourrait me rendre à la sécurité, au bonheur !... Et *lui, lui,* pour qui je ne serais plus qu'un remords vivant, ou qui pis est, une entrave, irais-je m'imposer à *lui*?... ah ! plutôt rentrer mille fois dans la tombe, que de me placer comme un joug dans la vie d'un homme qui me dut le bonheur d'un premier amour !... Laissons-le, oui, laissons-le s'enivrer d'une passion nouvelle,... peut-être qu'auprès de cette femme qui me ressemble si peu, il sentira se réveiller le souvenir de celle qui l'aima uniquement pour lui....

L'espérance que des comparaisons inévitables terniraient le présent en ravivant chez Gustave le

souvenir du passé, répandit une certaine mélancolie dans mes sentiments, je commençai à envisager sans effroi ce tombeau que dans quelques heures je pouvais rouvrir à mon gré, et je compris qu'il était nécessaire à mon repos autant qu'à celui des autres, que je disparusse de la scène du monde.

Une fois ma décision prise, au lieu de me détourner promptement des lieux où tout réveillait ma douleur, je sentis le besoin de savourer jusqu'au bout la coupe amère qui m'était offerte, et je me rapprochai de la maison autour de laquelle j'avais depuis longtemps entendu un grand bruit de voitures.

Des éclats de voix partaient de la salle à manger, où une table somptueusement servie rassemblait de nombreux convives, mais je n'en vis que deux, Gustave et sa.... oui, sa femme.... Qu'elle était belle, cette Euphémie, avec ses cheveux noirs et brillants, entremêlés de fleurs d'oranger!... quelle dignité dans son maintien, et que de grâce dans les ondulations de ce cou, sur lequel flottait le voile de points d'Angleterre, insigne obligé de la circonstance. Ses yeux étaient beaux, très-beaux, mais voilà tout; s'ils exprimaient la joie triomphante de la reine de la fête, on leur aurait en vain demandé la révélation de cette ten-

dresse chaste et profonde de la jeune épouse absorbée dans un sentiment qu'elle n'ose manifester....

Souriant à chacun, répondant à tout le monde, elle paraissait à peine s'apercevoir de l'enivrement où elle plongeait son époux qui, les yeux constamment attachés sur elle, semblait étranger à toute autre pensée.... Oh! qu'il y avait d'ardeur et de passion dans ce regard, je sentis pénétrer dans mon cœur une lame aiguë, et je me pris à désirer comme un bienfait, cette tombe où peu de minutes auparavant il me semblait que la raison seule devait me ramener.

Un seul coup d'œil avait suffi pour me révéler toute la profondeur de l'abîme qui me séparait de Gustave, et, saisie par l'affreux vertige de la jalousie et du désespoir, je m'enfuis, en proie à une agitation qui tenait du délire....

— Partons, me disais-je, allons chercher dans un froid cercueil l'oubli de ces cruels moments.... mais au lieu de me diriger vers la porte, je m'enfonçai dans les allées du parc; une force irrésistible, une puissance magnétique semblait m'enchaîner malgré moi dans ces lieux où tout me répétait : — Tu es morte dans son cœur....

Je me trouvai, sans m'y être volontairement dirigée, sous un berceau de chèvrefeuille, où

j'avais passé de ravissantes matinées à écouter Gustave lire avec sa voix si douce et si vibrante, les chefs-d'œuvre de Byron, et je me rappelai les extases où nous plongeait cette poésie, la vive sympathie qu'excitait chez Gustave la peinture du cœur voué à la souffrance, au deuil, à l'isolement, et mes larmes coulaient!...

Le ciel était calme et serein; les rayons argentés de la lune se jouaient dans le feuillage du chèvrefeuille, qui projetait son ombre autour de moi; le profond silence de la nuit n'était troublé que par le cri varié des insectes, et la brise fraîche et parfumée qui caressait mon front, commençait à apaiser l'agitation de mes pensées, lorsque de légers pas se firent entendre à quelque distance sur le gravier; à ces pas se joignait un murmure de voix bas et doux comme deux oiseaux qui gazouillent.... Je distinguai bientôt l'accent de Gustave prononçant ces mots :

—Enfin ils sont partis, nous voilà libres! nous voilà seuls!

— O Gustave! murmura une voix étouffée, et j'aperçus flotter à quelque distance, le vêtement blanc de la jeune mariée.

Elle marchait mollement appuyée sur Gustave, qui l'entraînait vers le banc où j'étais assise.

— O mon Euphémie! dit-il en entourant de

son bras la taille de la jeune femme, quel doux moment, après deux ans d'attente!... et la pressant contre sa poitrine, il murmura quelques tendres paroles qui s'éteignirent dans un de ces longs baisers que je connais trop bien....

Dès ce moment je n'ai plus rien vu, plus rien entendu, le vertige s'est emparé de mes sens, la mort est rentrée dans mon cœur....

Comment ai-je quitté ma place? comment suis-je sortie de la campagne? je l'ignore, car ce n'est qu'en traversant la ville que je me suis aperçue que je fuyais les lieux où tant de traits empoisonnés avaient déchiré mon âme, et c'est presque instinctivement que j'ai repris le chemin de ce cimetière, où m'attendent le repos et l'oubli.

— Pauvre femme, tu as payé cher le droit de les retrouver, dit le vieillard, en fermant les yeux de Caroline.

Raoul, pâle, tremblant, le front inondé d'une sueur froide, avait écouté avec une avidité fiévreuse et une indignation à peine contenue, le récit de la jeune femme, et lorsqu'elle fut rendue à sa froide demeure, il s'écria d'un ton amer :

— Vit-on jamais un cœur d'homme aussi léger, aussi oublieux, aussi cruel?...

— On en rencontre chaque jour, répondit le

vieillard; cette facilité de remplacer une affection par une autre, est presque une loi de la nature, et le cœur capable de se vouer au culte des souvenirs est la plus rare des exceptions. Quant à la cruauté dont vous accusez Gustave, elle n'existe que dans votre imagination, car le mari d'Euphémie ne se doutait nullement que cette Caroline, à laquelle il a payé son tribut de regrets, assistât à ses noces, il aurait peut-être souffert autant qu'elle, s'il s'était douté des tortures qu'il lui infligeait.

— Son amour pour Euphémie ne lui en aurait pas laissé la possibilité, répondit Raoul avec dédain.

— Le cœur de l'homme recèle d'étranges mystères, mon enfant, dit le *Génie*, et le moindre n'est pas, sans doute, la faculté d'éprouver presque simultanément deux sentiments qui sembleraient devoir s'exclure l'un l'autre.

— Bien peu profond doit être le cœur ainsi fait, dit Raoul d'un ton sec, et laissant tomber sa tête entre ses mains, il s'abandonna à la plus douloureuse rêverie.

Un amour succédant à un autre, c'était, aux yeux de l'enthousiaste jeune homme, un blasphème en action; il ne comprenait pas, il n'admettait pas que le cœur qui s'était une fois donné

complétement, pût se rouvrir de nouveau; l'encens de la passion ne devait, selon lui, fumer que sur l'autel d'une seule idole, que cette idole fût une espérance, une réalité, ou un souvenir...

La rêverie de Raoul fut interrompue par le bruit lent et monotone de onze coups vibrant sur l'airain de l'horloge voisine. Il releva la tête et un sourire de satisfaction rayonna sur ses traits, car il pensait à Hélène et se disait : Du moins celle-ci a retrouvé sa mère et le bonheur ; mais le vieillard, qui lisait sur l'expression de sa physionomie, dit avec une froide gravité :

— La dernière limite est minuit.

— Et vous attendez encore? s'écria Raoul avec un mouvement d'humeur.

— Écoutez ! fit le *Génie* en étendant la main du côté de la porte, et tout aussitôt la jeune fille parut en disant d'une voix aussi calme que douce :

— Me voici.

Raoul ne put retenir un cri d'étonnement.

— Et votre mère, dit le vieillard, vous voulez donc l'abandonner de nouveau?

— Elle viendra me rejoindre demain, et nous dormirons là côte à côte, répondit Hélène en désignant de la main son tombeau.

— Vous l'avez donc trouvée morte?

— Non, mais je l'ai tuée, dit la jeune fille d'une voix tremblante.

— Tuée, s'écria Raoul avec un frisson d'horreur.

— Ah! je comprends, s'écria le vieillard avec un accent légèrement ému, le saisissement, la surprise,... cela se voit quelquefois,... le cœur de l'homme est si peu fait au bonheur qu'une trop grande mesure le brise..... Venez, mon enfant, racontez-moi votre journée, ajoutait-il en faisant asseoir la jeune fille.

— Son résultat est de me faire chérir la mort, dit Hélène avec un mélancolique sourire, car j'ai compris combien le Seigneur épargne ceux qu'il soustrait jeunes aux combats de cette vie.

— Vous rentrerez donc dans la tombe avec joie, dit timidement Raoul, qui jusqu'alors ne s'était pas permis d'adresser une seule parole aux ressuscités.

— Du moins avec une parfaite paix, répondit la jeune fille, et c'est ce que je n'aurais pas supposé ce matin, lorsqu'en retournant chez ma mère, j'aimais à tracer le tableau de tout le bonheur qui

m'attendait.... Tous mes rêves et mes souvenirs de jeune fille se réveillaient à la fois, et ne tenant aucun compte des années qui venaient de s'écouler, je me figurais retrouver choses et gens au même point où je les avais laissés.

Rien n'était plus propre à nourrir cette illusion que l'aspect de la maison maternelle ; rien, absolument rien n'était changé, et du premier coup d'œil j'eus fait l'inventaire des objets à l'ombre desquels j'avais grandi. La bonne Fanchette était, comme à l'ordinaire, assise dans l'antichambre, occupée à raccommoder du linge; seulement elle portait des lunettes, chose que je ne lui avais jamais vue auparavant. Oh! comme j'aurais voulu l'embrasser, cette chère Fanchette! je me rappelais tout à coup mille détails des soins dont elle avait entouré mon enfance, et l'orgueil, presque maternel, avec lequel elle jouissait des prétendus succès de ma jeunesse ; il me semblait la voir sourire encore, comme elle souriait lorsque ma mère lui disait d'un air moitié sérieux, moitié indulgent : Fanchette, Fanchette, vous gâtez cette enfant.

Après avoir donné quelques minutes à ces souvenirs, je me dirigeai d'un pas timide vers l'appartement de ma mère. Oh! comme mon cœur battait avec violence, lorsque je posai mon pied sur le seuil! un nuage voila mes yeux, et pen-

dant un moment je ne vis rien..... Enfin mon regard s'arrêta sur cette figure chérie. Comme elle était changée! ce n'étaient point cinq années qui avaient passé sur sa tête, blanchi ses cheveux, ridé son front, mais bien un siècle,... oui, un siècle de douleurs et de larmes,... on le devinait à l'expression de son regard toujours profond, mais si abattu!... l'extrême pâleur de son visage s'accroissait encore par le reflet des vêtements noirs qui l'encadraient, et la grave lenteur de ses mouvements (elle autrefois si active!) trahissait l'espèce de découragement assez ordinaire aux personnes qui n'ayant plus aucun intérêt particulier dans la vie, n'ont d'autre mobile que le devoir; mais ce devoir n'était certainement pas indifférent à ma mère chérie, j'en ai eu tout le jour des preuves réitérées.

Lorsque j'entrai dans sa chambre, elle achevait de mettre en ordre quelques objets, puis elle s'assit devant une table et ouvrit sa Bible, sur les pages de laquelle elle resta longtemps penchée dans l'attitude de la méditation et du recueillement. De temps en temps un soupir s'échappait de sa poitrine, ou bien sa main se portait à ses yeux pour essuyer les larmes qui venaient obscurcir sa vue..... Pauvre mère! si j'avais pu les essuyer avec un baiser, ces larmes que mon souvenir faisait couler.....

Lorsque je la vis agenouillée devant son fauteuil, je me souvins du temps où je m'associais à ses prières,... peut-être y pensait-elle aussi, et cherchait-elle dans le secours de Dieu la force de regarder, sans murmurer, la place vide à son côté.....

Quant à moi, je priais aussi, mais c'était pour demander au Seigneur de nous accorder à l'une et à l'autre de savoir jouir en lui d'une réunion si inespérée, et de ne pas permettre que mon retour à la vie fût un piége pour mon âme.

Hélas! j'ai été exaucée, quoique d'une manière bien différente de mes prévisions, ajouta Hélène avec un léger tremblement dans la voix.

Le *Génie*, qui s'aperçut de cette émotion, passa la main sur le cœur de la jeune fille en disant :

—Ne voulez-vous pas continuer votre récit?

—Oui, répondit-elle d'un ton parfaitement calme, et elle poursuivit en ces termes :

—Lorsque ma mère se releva, ses yeux étaient rouges, mais son front serein; elle fit un ou deux tours dans sa chambre, puis elle ouvrit la porte qui conduisait à la mienne; avec quelle émotion n'entrai-je pas dans cet appartement, où il me semblait que peu d'heures auparavant je m'étais endormie, au bruit des sanglots de ma mère!... Tout était dans le même état que pendant cette

lugubre soirée; la couche que j'avais quittée, recouverte d'un tapis blanc, était dès lors restée déserte; tous les petits meubles à mon usage, et jusqu'à ma broderie commencée, semblaient attendre mon retour, mes livres favoris se trouvaient rangés dans le même ordre où je les avais placés sur les rayons de ma bibliothèque, et une Bible ouverte sur la table, à côté de mon lit, offrit à mon regard ce dix-septième chapitre de saint Jean, dans lequel ma mère m'avait lu plusieurs versets pendant que je luttais dans la sombre vallée.... Ce soir, me dis-je, à cette même place où nous nous fîmes de déchirants adieux, nous ferons monter vers le ciel de ferventes actions de grâce.... Ce soir, cette chambre, qui depuis si longtemps semble enveloppée d'un crêpe funèbre, cette chambre resplendira de la lumière du bonheur, et ma mère chérie reportera ses regards sur cette couche avec un cœur aussi joyeux qu'il est déchiré maintenant.

Tandis que je faisais cette réflexion, ma mère s'éloignait avec effort du pied du lit sur lequel elle s'était appuyée et murmurait d'une voix à peine intelligible : Cinq ans!...

Elle rentra dans sa chambre, ouvrit son secrétaire, prit un cahier dans lequel elle écrivait ses réflexions ou les circonstances les plus frappantes de

sa vie, et je lus par-dessus son épaule à mesure qu'elle traçait des lignes ainsi conçues :

« O mon Dieu ! que la soumission, que l'accep-
« tation surtout est une chose difficile ! la lutte
« est incessante et la victoire toujours incertaine.
« Voilà cinq ans aujourd'hui que tu me redeman-
« das mon enfant, et que mes lèvres murmurè-
« rent : Seigneur ! que ta volonté soit faite ; eh
« bien ! mon cœur n'a pas encore pleinement sanc-
« tionné cette parole ; non, il ne l'a pas sanction-
« née !... On vante ma résignation ; mais toi, tu
« connais les sourdes révoltes de mes senti-
« ments ; tu entends ces soupirs intimes qui ne
« tendent à rien moins qu'à rappeler celle que
« je sais heureuse avec toi.... O égoïsme ! ô ido-
« lâtrie !... En dépit de toutes les douleurs qui
« assailliraient mon enfant sur cette terre, je vou-
« drais la ramener, afin que ma vie ne fût pas
« vide, ne fût pas dépouillée, afin que mon cœur
« eût une idole !... O mon Hélène ! lorsque je
« priais ardemment le Seigneur de préserver ton
« âme de péché, de te garder contre les tenta-
« tions du monde, m'attendais-je à être ainsi exau-
« cée !... Mais, ô mon Dieu ! je murmure, tu le
« vois ; pardonne, oh ! pardonne au faible cœur
« de la mère, et donne à ta servante la force de
« porter la vie telle que tu la lui as faite.... Donne-

« lui de te glorifier sous l'épreuve, en combat-
« tant son coupable découragement, et accorde-lui
« de dépenser fidèlement à ton service ce que tu
« lui laisses de temps, de forces et de facultés,
« en attendant le jour bienheureux où tu la réu-
« niras dans ton sein à celle qui l'a devancée.... »

Après avoir tracé ces mots, ma mère resta longtemps immobile, la tête appuyée sur sa main, puis s'arrachant à ses réflexions par un mouvement aussi brusque que prompt, elle ouvrit un tiroir de son secrétaire, prit de l'argent qu'elle mit dans sa bourse, et se dirigea vers une armoire d'où elle sortit plusieurs paquets de vêtements qu'elle posa sur une table, puis elle sonna; Fanchette accourut.

— Avez-vous, lui dit ma mère, préparé les provisions dont je vous ai parlé hier.

— Oui, Madame.

— Eh bien! mettez ces hardes dans le même panier et venez avec moi.

Après avoir donné cet ordre, ma mère mit son châle et son chapeau, et se dirigea vers la porte où Fanchette la rejoignit.

Je les suivis dans plusieurs mansardes, où elles allaient répandre des secours matériels accompagnés de touchantes et fidèles exhortations.

Ici c'était une jeune femme en couche qui re-

cevait, avec des transports de joie, le petit trousseau destiné à vêtir un enfant; là un vieillard paralytique, encore plus avide des pieuses et douces paroles de sa protectrice, que des aliments qui devaient soutenir ses forces défaillantes; plus loin, une famille désolée, dont le chef était mort depuis peu de jours, laissant sans ressources une femme et quatre enfants, envers lesquels ma bonne mère semblait appelée à jouer le rôle de la Providence.

Ce qui me frappa particulièrement, ce fut la puissance des consolations que cette mère chérie adressait aux malheureux; qu'elle eût affaire à des cœurs déchirés par la douleur morale, à des infortunés écrasés par la maladie, ou irrités par la misère, elle savait trouver pour chacun des paroles de sympathie et d'encouragement; et ce cœur lui-même si meurtri parlait de la bonté de Dieu avec des accents ineffables.

—Oh! me disais-je en l'écoutant, cette révolte, cette insoumission, dont se lamente ta conscience délicate, n'est-elle pas démentie par tes actes?... Le cœur égoïste qui s'absorbe et s'isole dans la contemplation de son malheur, ne saurait se dépenser ainsi pour ceux qu'atteignent des douleurs étrangères à la sienne.

Après avoir employé plus de trois heures à ces visites, ma mère rentra à la maison, évidemment

accablée de fatigue; ce qui ne l'empêcha cependant pas de s'entretenir longtemps avec Fanchette sur les divers besoins des familles qu'elles venaient de secourir, et de former plusieurs plans pour leur soulagement.

Restée seule, ma mère se renversa sur son fauteuil et demeura quelques instants immobile, puis elle prit un livre anglais intitulé *Cardiphonia,* et son attention parut complétement absorbée par cette lecture.

Il me prit alors fantaisie de descendre à l'étage inférieur, habité, il y a cinq ans, par une de mes intimes amies; mais Clémence était fiancée à cette époque, et peut-être avait-elle suivi son mari au fond d'une ville de province, où je me rappelais qu'il remplissait un emploi dans les bureaux de l'enregistrement.

Enfin, me dis-je, je verrai sans doute sa mère, j'entendrai prononcer son nom, et je descendis.

L'aspect de l'appartement de Mme P. était toujours le même, seulement plusieurs joujoux épars dans l'antichambre, et le son de petites voix enfantines, qui arrivaient à mes oreilles, me disaient que le nombre de ses habitants s'était accru.

Tandis que je dirigeais mes pas vers la chambre de Clémence, j'entendis sa propre voix crier avec l'accent de l'impatience :

— Voyons, Léonce, laisse ta sœur tranquille;

tu ne peux t'approcher d'elle sans la chagriner.

—Elle est si nigaude, répondit une petite voix, à laquelle vint se joindre le cri aigu d'un enfant qui se dépite.

J'entrai, et le tableau qui s'offrit à mes regards aurait été digne d'attirer ceux d'un peintre. Une petite fille de dix-huit mois environ se roulait d'un air mutin sur le tapis étendu au centre de la chambre, et son frère, gros et frais garçon de quatre ans, dansait en cercle autour d'elle en enlevant les jouets vers lesquels la petite tendait la main.

Ces enfants étaient si gracieux, si mignons, si roses, que je restai immobile à les contempler, en me disant : Combien leur mère doit être heureuse!... et cependant la physionomie de Clémence n'exprimait ni le bonheur ni l'admiration! A demi courbée sur son fauteuil, dans une attitude nonchalante, qu'expliquait son état de grossesse, elle paraissait ennuyée, agacée, et les mouvements qui ne me semblaient, chez ses enfants, que gracieuse vivacité, excitaient son impatience. Finissez! restez tranquilles! que vous êtes bruyants! tels étaient les mots qui s'échappaient à chaque instant de ses lèvres, tandis qu'elle accordait à peine un regard distrait aux deux ravissantes créatures qui s'ébattaient à ses pieds.

Enfin, poussée à bout, elle tira brusquement le cordon de la sonnette.

Une jeune bonne parut :

— Il est trois heures, lui dit sa maîtresse, il faut aller promener les enfants.

— J'achève de préparer la bouillie de la petite et je reviens les chercher, répondit la bonne en quittant la chambre.

— Toujours en retard, murmura Clémence en s'approchant de la petite fille qui, ayant aperçu sa bonne, tendait en pleurant ses bras vers la porte, pour réclamer sa bouillie ou sa promenade.

Au bout de quelques minutes, la jeune fille reparut, elle apaisa l'enfant et l'emporta ; Clémence, après avoir mis au petit garçon une cravate et un chapeau, lui dit :

— Va rejoindre ta bonne, et sois bien sage au Jardin public.

— Oui, maman, répondit le petit bonhomme, et, faisant une pirouette, il disparut.

A peine la porte se fut-elle refermée derrière lui, que Clémence se laissa tomber sur son fauteuil en poussant une exclamation de soulagement ; on aurait dit qu'elle se trouvait heureuse d'être débarrassée de ses enfants, tant elle aspirait au repos. Du reste, l'altération de ses traits, la pâleur de son visage témoignaient qu'elle en

avait besoin, et lorsque, laissant tomber ses bras sur les accoudoirs de son fauteuil, elle pencha sa tête sur le dossier en fermant les yeux, avec une indicible expression de fatigue, je me dis en soupirant :

— Les joies maternelles se font-elles donc payer si cher ?...

Clémence était depuis quelques instants dans un état voisin de la torpeur, lorsque après un léger coup frappé à la porte, une femme de chambre entra et lui remit une lettre.

A peine Clémence eut-elle jeté les yeux sur l'adresse, qu'une vive rougeur couvrit son front; elle rompit le cachet d'une main tremblante, mais dès les premières lignes, sa figure s'assombrit, et des larmes, qui me paraissaient procéder du dépit encore plus que du chagrin, mouillèrent ses paupières. Je m'avançai derrière son fauteuil, et je vis que la lettre était de son mari.

Nouvellement arrivé dans une résidence qu'il avait échangée contre celle de Blaye, Albert disait à sa femme que l'administration lui promettant un prochain avancement, il lui semblait inutile de faire un établissement dispendieux et très-fatigant pour elle, dans une ville où ils ne passeraient probablement que huit à dix mois, ou une année tout au plus. « Puisque vos parents,

« ajoutait-il, vous offrent de rester à Bordeaux jus-
« qu'après vos couches, je crois qu'il est sage de
« profiter de leur bonté. »

Toutes les raisons qu'Albert donnait à l'appui de ce conseil étaient fondées sur la prudence, la raison, l'économie, mais il ne paraissait pas considérer comme un immense sacrifice la séparation rendue nécessaire par les circonstances, et si, dans cette lettre, la sagesse parlait d'une manière irréfutable, le cœur me sembla muet.

Clémence soupira, et moi je pensai aux billets qu'elle m'avait communiqués quelques années auparavant, lorsqu'Albert attendait à Blaye, avec l'impatience d'une ardente passion, que le père de sa fiancée lui permît de venir à Bordeaux!...

— Voilà donc, me dis-je, ce que le mariage fait de l'amour, il l'écrase sous le poids des nécessités matérielles, et je soupirai aussi....

Au même instant, on annonça à Clémence Mme Chabrol ; ce nom m'étant inconnu, je me disposais à battre en retraite, lorsque je vis entrer Mathilde, l'une de mes anciennes amies. Sa toilette, aussi élégante et soignée que celle de Clémence était simple et négligée, me frappa d'abord, et je crus remarquer une expression de convoitise dans le regard que Clémence arrêta sur les plumes ondoyantes et les riches dentelles qui or-

naient le chapeau et la mantille de la nouvelle venue.

— Eh bien ! où en sont tes projets, s'écria Mathilde après les premiers compliments d'usage, iras-tu à Tarbes ?

— Hélas ! non, répondit Clémence en soupirant, Albert trouve plus raisonnable que je passe tout l'été ici.

— Je suis parfaitement de son avis, ma chère, tu auras les soins de ta mère, et tes enfants sa surveillance, ce qui laissera à ton mari un complet repos d'esprit à l'époque de tes couches.

— Si toutefois on peut avoir l'esprit en repos lorsqu'on est séparé, répondit Clémence avec un peu d'aigreur.

— Bah ! tu veux toujours introduire un brin de roman dans la vie, mais c'est difficile, car elle est si prosaïque !... Quant à moi, je me trouverais fort heureuse si M. Chabrol voulait me laisser ici tandis qu'il irait promener ses vapeurs aux eaux des Pyrénées.

— Ah ! vous allez aux Pyrénées ?

— Tel est, du moins, le projet d'aujourd'hui ; la semaine dernière le vent soufflait du côté de Vichy, dans huit jours peut-être, il nous poussera vers Baden ou Plombières. Ah ! c'est une triste chose que la facilité de pouvoir se passer toutes

ses fantaisies; on n'a jamais de projet arrêté, on ne se rend jamais un compte exact de ce qu'on veut, parce qu'on n'a qu'à vouloir.

— Je voudrais bien posséder un peu de cette facilité, dit Clémence avec un amer sourire.

— Eh! ma pauvre enfant, tu ne sais pas ce que tu désires! Lorsque j'étais une jeune fille sans fortune, il me semblait aussi que l'or devait aplanir toutes les difficultés de la vie, et lorsque M. Chabrol demanda ma main, je n'hésitai pas à l'accepter, la fortune me semblait un talisman qui devait tout embellir, et même effacer les vingt années qui séparaient nos âges.

— Mais cette fortune te procure assez de jouissances, il me semble.

— Oui, j'ai des chevaux, des cachemires, des diamants, un hôtel à la ville, un château à la campagne, et je passe ma vie à côté d'un homme hypocondre, blasé, que rien ne saurait distraire, et que tout fatigue!... Encore, si nous avions des enfants, ils jetteraient un peu d'intérêt dans ma vie; mais non, cette joie m'est refusée, et avant peu d'années, je serai la garde-malade d'un vieillard qui me tyrannisera, sa fortune lui facilitant l'exécution de mille fantasques projets plus absurdes les uns que les autres.

— Chaque position a donc ses épines? dit Clémence en soupirant.

— Oui, reprit Mathilde, et les moins douloureuses ne sont pas celles qui blessent un cœur vide d'affection....

En entendant ces paroles, je me rappelai nos causeries d'autrefois, lorsque, emportées par notre jeune imagination, nous nous plaisions à tracer les tableaux d'un avenir d'amour et de bonheur, nous avions chacune un mari idéal, des enfants délicieux, des positions aussi faciles que celles que retracent les contes de fées, et nous faisions de la vie un rêve enchanteur qui me semblait tristement démenti par la réalité!...

Clémence aime son mari et elle en est séparée par d'impérieuses circonstances; Mathilde n'aime pas le sien, et cependant elle est obligée de se dévouer à lui, et les jouissances que devait lui procurer cette fortune à laquelle elle a sacrifié son cœur, s'évanouissent comme un mirage.... N'étais-je pas la mieux partagée, moi qui dormais pendant qu'elles faisaient ces décevantes expériences, me dis-je en quittant cette chambre pour retourner auprès de ma mère.

Fanchette avait une visite, et je m'arrêtai dans l'antichambre, en l'entendant dire à son amie Pauline :

— Oui, Madame m'inquiète, elle ne mange pas, elle dort peu, et chaque jour elle paraît plus abattue.

— Je la trouvai bien pâle la dernière fois que je la vis, répondit Pauline; depuis la mort de Mlle Hélène, elle n'a plus repris sa bonne apparence.

— Ah! c'est qu'il est des chagrins dont on ne se console pas! Madame ne se plaint jamais, personne n'a entendu le moindre murmure sortir de sa bouche, mais elle souffre, Dieu seul le sait! pendant le jour, elle est toujours occupée des autres et ne songe qu'à faire du bien; mais la nuit, on ne voit pas les larmes qu'elle répand!...

— Pauvre dame! ce sera un beau jour pour ceux qui l'aiment, que celui où Dieu la rappellera.

— Vous avez raison, Pauline, et quoique je ne comprenne pas ce que je deviendrai sans ma maîtresse, je ne voudrais pas, si cela dépendait de moi, la retenir une heure dans cette maison, qui est devenue un désert, depuis que notre ange l'a quittée.... Quand on pense ce que cette chère enfant était gaie et heureuse, toujours on l'entendait rire, chanter, courir; tandis qu'on la croyait dans une chambre, paf! elle paraissait dans une autre; c'était le mouvement perpétuel, à présent tout est morne, désert, silencieux, cette maison semble un tombeau....

Ce soir, me dis-je en passant dans le salon, la

vie y sera rentrée; demain, ma bonne Fanchette, tu entendras de nouveau résonner cette joyeuse voix, qui caressait si agréablement ton oreille.

Mme P. était auprès de ma mère et lui parlait de Clémence. Je crus comprendre, d'après la fin de la conversation, que Mme P. s'était lamentée sur la fatigue et l'état d'ébranlement nerveux de sa fille, sur l'impatience que lui causait cette séparation d'avec Albert. — Ah! Madame Dubreuil, s'écria-t-elle en finissant, la sollicitude pour les enfants que Dieu nous laisse est quelquefois bien amère!

— J'en suis persuadée, répondit ma mère, et plus d'une fois, en y réfléchissant, j'ai dit du fond de mon cœur : O mon Dieu! tout ce que tu as fait est bien fait.

— Oui, reprit Mme P. en se levant, souvent il nous épargne, même en nous frappant.

— Lorsque vos petits-enfants seront de retour de la promenade, envoyez-les-moi, dit ma mère, en reconduisant sa voisine, Clémence pourra se reposer tandis qu'ils seront auprès de moi.

Une heure après, Léonce, à cheval sur un bâton, courait autour du salon de ma mère, tandis que sa petite sœur gazouillait sur les genoux de Fanchette, qui cherchait à l'amuser. Ma mère portait alternativement son regard de l'un à l'autre des

enfants, et le mélancolique sourire qui errait sur ses lèvres était accompagné de grosses larmes qui tombaient silencieusement sur ses joues.

Fanchette, en considérant sa maîtresse, poussa un profond soupir, et dit avec un peu d'amertume :

— En vérité, Madame, je ne comprends pas pourquoi vous faites aussi souvent chercher ces enfants ; ils réveillent des souvenirs que vous ne pouvez plus supporter.

— Ne te fâche pas, ma bonne Fanchette, répondit ma mère avec sa douce voix, Clémence était l'amie de notre Hélène ; ne devons-nous pas chercher à lui être utiles ?

— Soit ; mais je vais emmener ces enfants de l'autre côté, dit Fanchette en appelant le petit garçon.

— Non, répondit ma mère, surveille-les ici ; je vais me retirer dans ma chambre.

Arrivée dans son appartement, ma mère se jeta dans son fauteuil, avec l'expression d'une personne qui, après avoir accompli un travail difficile, n'aspire qu'au repos....

Pauvre mère ! me dis-je en soupirant, la tâche quotidienne de la vie est au-dessus de tes forces ! et je m'assis à quelque distance, attendant avec une impatience croissante, l'heure qui me permettrait de me jeter dans ses bras.

Peu à peu les ténèbres de la nuit enveloppèrent l'appartement, et ma mère, immobile, le front appuyé sur sa main, paraissait si absorbée en elle-même, qu'elle ne releva pas la tête lorsque Fanchette vint placer une lampe sur la cheminée.

La douce clarté qui illumina faiblement la chambre vint rayonner autour du front pâle de ma mère, sur lequel j'arrêtai un anxieux regard !... une douloureuse pensée venait de frapper mon cœur : Si je ne lui étais rendue que pour la voir mourir bientôt ?... ah ! plutôt retourner l'attendre dans la tombe ! que serait pour moi la vie sans cette amie si chère, sans ce guide précieux ?... Mais non, mes craintes sont chimériques, ma présence va lui rendre le bonheur, la santé ; nous marcherons longtemps encore sur cette terre, appuyées l'une sur l'autre, dis-je en me disposant à me montrer à ma mère chérie.

Je fis un pas, je touchai aux meubles, à ce bruit elle releva la tête, et sans doute m'aperçut, car elle se redressa tout d'un coup, ses yeux se dilatèrent extraordinairement, elle tendit les bras, ses lèvres s'agitèrent sans laisser échapper aucun son.....

—Ma mère ! m'écriai-je en me jetant sur son sein.....

—Mon Hélène !,.. je viens,... murmura-t-elle

en s'affaissant dans mes bras, et mes lèvres rencontrèrent sur les siennes le froid glacial de la mort.....

Je poussai un cri déchirant; Fanchette accourut, et s'arrêtant stupéfaite au milieu de la chambre : Miséricorde!... au secours!... cria-t-elle avec un accent qui trahissait un indicible effroi.

Elle m'a vue, pensai-je, et paralysée par la terreur, elle ne songe pas à secourir ma mère.

A peine cette pensée m'eut-elle abordée, que je m'éclipsai, et déposai sur un fauteuil mon précieux fardeau.

La cuisinière, accourant aux cris de Fanchette, s'empressait de couper tous les cordons qui retenaient les vêtements de ma mère, tandis que la vieille femme de chambre baignait avec de l'eau de Cologne les tempes de sa maîtresse, en répétant : Elle est morte, je vous dis qu'elle est morte,... sa fille est venue la chercher;.., je l'ai vue de mes yeux;... oui, je l'ai vue.....

Marie, persuadée que le saisissement avait tourné la tête de sa compagne, s'efforça de la rassurer, en lui disant :

— Ce n'est qu'un spasme, comme nous en avons déjà tant vu à Madame; il faut aller chercher le médecin.

Mais Fanchette secouait la tête d'un air incré-

dule; et pourtant, après avoir déposé ma mère sur son lit, elle dit à Marie :

— Allez demander le docteur.

Blottie près du chevet de ma tendre mère, j'attendis avec une trop grande anxiété l'arrivée du médecin, car je sentais que, quelle que fût l'issue de cette crise, nous ne serions pas séparées, et mieux vaut peut-être, me disais-je, être réunies dans la mort que dans la vie.

M. R. parut aussi; c'est un ancien ami de la famille, qui m'avait prodigué ses soins dans mon enfance et sur mon lit de mort. Dès qu'il eut tâté le pouls de la malade, il pâlit et secoua la tête.

— Donnez-moi une glace, dit-il; et la plaçant sur les lèvres de ma mère, il soupira; car le plus léger souffle ne vint pas ternir sa transparence.

Fanchette, qui suivait avec une vive anxiété tous les mouvements du docteur, se hasarda à lui dire timidement :

— Eh bien! Monsieur?

— Je crains, répondit-il d'une voix émue, que ce ne soit la dernière crise de la maladie de cœur qui dévore Mme Dubreuil depuis la mort de sa fille.

En entendant cette déclaration, la pauvre femme de chambre se mit à fondre en larmes, et cependant elle dit d'une voix basse et tremblante :

— C'est un moment que Madame avait beaucoup désiré.

— Je le sais bien, répondit M. R..., mais cela ne doit pas nous empêcher d'employer tous les moyens possibles pour la rappeler à la vie.

Tout en parlant ainsi, le docteur préparait ses lancettes, et donnait l'ordre d'aller chercher des sinapismes.

Mme P., qui était accourue auprès de ma mère, joignit ses soins à ceux du docteur et des deux fidèles servantes, mais tout fut inutile, et M. R..., après avoir, pendant plus de deux heures, employé tous les moyens que son art lui suggérait, poussa un profond soupir en disant :

— La mère a rejoint la fille.

Cette déclaration fut accueillie par des sanglots, mais qui cependant n'avaient pas ce caractère d'amer désespoir qui n'appartient qu'aux cœurs profondément déchirés, seulement Fanchette ne cessait de répéter qu'elle m'avait vue, que j'avais enlevé l'âme de ma mère, et elle ajoutait en pleurant :

— Oh ! si elle avait pu m'appeler aussi !

Quant à moi, témoin de cette douleur, je ne répandis pas une seule larme ; n'avais-je pas retrouvé ma mère, et cela dans le séjour de la paix?... Non, je ne regrette pas les années qui

auraient pu s'ajouter à ma vie, Clémence et Mathilde m'avaient appris à apprécier à sa juste valeur ce que j'aurais pu attendre d'un avenir que ma jeunesse et mon inexpérience avaient rêvé si beau?... Agitations, sollicitudes, mécomptes, fatigues, tout cela m'était épargné, et plus encore, les tentations et le péché!... Qui sait si, rendue à la vie de ce monde, j'aurais glorifié Dieu en toutes choses, et si mon âme ne se serait pas détériorée au lieu de se sanctifier?... N'est-ce pas la plus grande preuve d'amour que mon Sauveur ait pu me donner, que de m'appeler à lui lorsque le combat était à peine commencé?...

Ma mère ne souffre plus, ma mère va dormir près de moi pour se réveiller avec moi; ah! qu'il est doux le repos qui conduit à ce glorieux réveil! rendez-le moi!

— Va, tendre bouton que le souffle desséchant des passions a épargné, va t'épanouir dans le ciel,... t'épanouir uniquement pour ton Sauveur. Quel privilége! dit le vieillard, en refermant la tombe de la jeune fille.

Raoul restait muet de saisissement, car quoiqu'il fût persuadé que dans le ciel se trouvaient les éléments de beaucoup d'amour, il n'avait pas renoncé à jouir de celui qu'on rencontre sur cette terre, et il regrettait qu'Hélène n'en eût pas connu les transports.

— A quoi m'a servi ce privilége dont j'étais si fier? dit-il après un moment de silence, à faire souffrir pendant quelques heures ceux que j'avais espéré rendre au bonheur.

— Ils dorment, répondit le *Génie*, leur douleur est apaisée, et vous avez fait un pas dans la science de la vie; en perdant bien des illusions, vous avez acquis un préservatif contre des piéges qu'une douloureuse expérience eût seule pu vous révéler.

— Oh! l'affreuse science, s'écria Raoul, si elle m'oblige à me tenir en garde contre moi-même et contre les autres, et si, à l'heure des plus doux entraînements, elle vient mêler à la coupe des jouissances, la goutte amère des prévisions.

— Elle fera mieux, je l'espère; en vous révélant la mesure et la fragilité de toutes ces joies terrestres, même de celles qui tiennent au sentiment, elle dirigera vos aspirations vers ce qui ne peut tromper ni changer, et vous comprendrez que le cœur qui plane au-dessus de la terre, est seul à l'abri de profondes blessures et d'amers désappointements.

— Je pourrais peut-être apprendre à ne rien exiger d'autrui, dit Raoul, mais serais-je jamais le maître de ne pas aimer, de ne pas me donner? Ah! plutôt mourir que de renoncer à dépenser mon cœur pour des êtres chéris!...

— Dépensez-le dans la charité, sans le mettre au service de la passion, mon jeune ami, et rappelez-vous ce dernier conseil du *Génie du cimetière :* Toute flamme intérieure qui s'alimente d'affections terrestres, sans être dirigée par l'esprit divin, dévore et dessèche le cœur qu'elle semblait d'abord vivifier....

Après avoir prononcé cette sentence d'un ton grave et affectueux, le vieillard disparut, et Raoul resté seul, immobile à la même place, doutait encore s'il n'était pas la proie de quelque étrange cauchemar, lorsqu'un cri lugubre retentit à son oreille, un corps étrange s'agita devant ses yeux, il sentit sur son front un attouchement assez semblable à celui d'une plume ou d'une feuille agitée par le vent, et, se reculant d'un pas, il vit fuir un hibou dont l'aile avait rasé sa tête.

Ce léger incident rendit le jeune homme au sentiment de la réalité, et promenant autour de lui un mélancolique regard, il se dit à voix basse :

— C'est en vain que l'homme voudrait être plus sage que Dieu, tous ceux qui dorment ici y ont été couchés par la main puissante sous laquelle nous devons courber notre orgueilleuse raison ; souscrire à ses décrets, même sans les comprendre, n'est-ce pas la vraie sagesse ?... J'ai voulu lutter contre eux ou plutôt j'ai cherché à les rectifier, et quelle douloureuse expérience !...

— Adieu, reprit-il avec une nuance d'exaltation, adieu, cendre des morts, repose en paix jusqu'au jour où Celui qui a dit à l'homme : *rentre dans la poussière!* lui criera du haut des nuées : *reprends vie, réveille-toi!...* et si quelque téméraire osait ou pouvait, comme moi, jouer pour un moment le rôle de la Providence, comme moi il serait humilié et contraint d'avouer qu'à Celui seul qui a tracé les plans éternels, et qui connaît le but de chaque vie d'homme, appartient le droit de *faire descendre au sépulcre et d'en faire remonter.* (1 Sam. II, 6.)

Après être sorti du cimetière, Raoul s'achemina d'un pas rapide vers un hôtel qu'il devait quitter quelques heures après pour monter en diligence; mais ses préparatifs de départ étant déjà faits, aucun soin matériel ne vint le distraire des sentiments qui l'absorbaient.

Assis devant sa fenêtre ouverte, subissant, sans le remarquer, l'influence calmante de la douce clarté de la lune et du silence de la nuit, il passa plusieurs heures la tête appuyée sur sa main, se retraçant, sans les analyser, les scènes de la soirée.... Il pensait presque sans réfléchir, et en quelque sorte brisé par la multiplicité des émotions qui l'avaient atteint, il voyait une succession de tableaux s'agiter dans son souvenir, mais il n'avait plus la force de remonter aux causes des faits, ou d'en tirer des déductions.

Il fut arraché à ses rêveries par le timbre de l'horloge sonnant quatre heures, il fallait partir.... Vite il allume une bougie, et tout en rassemblant divers petits objets épars sur sa table, il aperçoit une enveloppe à son adresse, qui avait été apportée en son absence. Il l'ouvre : c'était de la maison N.

Ces messieurs venaient de terminer l'inventaire des opérations faites par Raoul, et surpris de l'heureux résultat de son travail, ils lui octroyaient une somme considérable et lui offraient l'option entre un emploi dans leur maison de Bordeaux, ou de nouveaux voyages en Orient et en Amérique, pour opérer la rentrée de créances sérieuses. Il était facile de voir, d'après les termes de la lettre, que MM. N. préféraient que Raoul acceptât cette dernière proposition, la manière dont il s'était acquitté de ce genre d'affaires à Calcutta lui ayant acquis toute leur confiance ; mais Raoul avait trop souffert pendant cinq ans d'exil pour s'arrêter à cette offre ; il ne vit qu'une seule chose dans cette lettre, la somme dont il devenait possesseur, et qui lui semblait suffisante pour racheter à ses sœurs leur part de la maison paternelle.

Ce fut en caressant cette pensée que Raoul prit place dans le coupé de la diligence ; et,... ô puis-

sance de la jeunesse! ou plutôt puissance de l'intérêt personnel, la lettre de MM. N., en attirant l'attention de Raoul sur son avenir, avait dissipé, comme par enchantement, tous les fantômes de la nuit, le cimetière et ses hôtes furent peu à peu relégués dans les profondeurs, non de l'oubli, mais de l'indifférence, et l'image chérie de Marguerite reprit tout son empire sur le cœur et sur l'imagination du jeune homme.....

Quoiqu'il ne dût trouver aucun membre de sa famille à Brives, et que la maison dans laquelle il les avait tous laissés fût habitée par des étrangers dont il ne connaissait pas même le nom, Raoul n'en avait pas moins résolu de passer vingt-quatre heures dans le lieu de sa naissance; et plus le moment approchait, plus son émotion était grande, car tous les souvenirs de sa jeunesse venaient s'associer aux espérances de l'amour....

Racheter la maison paternelle, l'habiter avec sa bien-aimée, errer avec elle dans cette forêt qui, après avoir été le théâtre des jeux de leur enfance, deviendrait le doux témoin des épanchements de leur amour, son désir n'allait pas au delà, son ambition ne s'élevait pas plus haut,... toute la prose de la vie disparaissait sous les poétiques aspirations d'un sentiment qui, à force d'avoir été intime, réservé, mystérieux, tenait pres-

que du mysticisme.... Marguerite, l'idole voilée, la pensée constante de ce jeune cœur, Marguerite lui apparaissait, non comme une simple mortelle, aux besoins de laquelle il faudrait songer et pourvoir, mais comme une créature idéale, éthérée, dont toutes les aspirations se réuniraient aux siennes dans cet éloquent *je t'aime*, que ni l'un ni l'autre n'avaient encore prononcé.... Au delà de ces transports de deux âmes qui, après s'être longtemps appelées, se confondent dans une commune jouissance, Raoul ne voyait rien, ne songeait à rien, et ce fut en proie à ce délire, bien différent de la rêverie qui avait absorbé sa nuit, qu'il passa la journée entière blotti dans le coin de son coupé, sans se douter qu'il avait deux compagnons de voyage..

A mesure que l'on approchait de Brives, les souvenirs de Raoul se réveillaient avec une telle puissance, que plusieurs fois il lui sembla que son cœur était près de se rompre, tant il battait avec violence....

Enfin il reconnaît les arbres verts et touffus qui entourèrent le berceau de son enfance, puis les toits des maisons, et il croit découvrir la verte persienne derrière laquelle il aperçut pour la dernière fois la main de sa bien-aimée.... Alors ne pouvant plus tenir dans l'étroit espace de son

coupé, il descend de cette voiture, qui chemine si lentement à son gré;... mais, ô bizarrerie du cœur humain! à peine est-il seul et libre de courir vers les lieux qui l'attirent si puissamment, qu'il ralentit sa marche, comme pour savourer une à une les émotions variées qui l'assaillent.... Marguerite s'efface un moment dans le cœur du fils, derrière l'image de la mère, et il fait un détour pour saluer du regard la maison paternelle, avant d'arriver à celle où tout mélancolique souvenir devra céder la place à des joies ineffables....

Le voilà devant cette porte qu'il a franchie après avoir reçu la bénédiction de son père et les derniers embrassements de sa mère, et le son des voix étrangères qui arrivent à ses oreilles, semblent lui dire : Tu n'as plus rien à faire ici.... Hélas! les larmes qui mouillent sa paupière, les soupirs qui gonflent sa poitrine le lui disent assez.... Que n'aurait-il pas donné pour que cette habitation fût déserte! quelle amère jouissance il aurait éprouvée à s'y retrouver seul pendant quelques instants, pour la repeupler de ses souvenirs.... Mais qu'est-ce qui les accueille, ces souvenirs? le bruit des éclats de rire d'enfants s'élevant par-dessus la haie du jardin, la voix criarde des domestiques résonnant sur l'escalier, et la figure étrange d'un homme à barbe rousse,

qui fume son cigare sur le balcon où si souvent Raoul, à côté de sa mère, admira le ciel étoilé....

Raoul détourne la tête, cache sa figure entre ses mains, s'enfuit, et, s'abritant derrière un bosquet d'amandiers, il pleure jusqu'à ce que l'espérance vienne sécher ses larmes, en murmurant à son oreille le nom de Marguerite.....

Alors il reprend sa marche, mais d'un pas lent et timide, au moment de toucher au bonheur si longtemps désiré, un mystérieux et vague effroi s'empare de tout son être, il s'arrête, il soupire, il hésite,... il ne se pose aucune question, mais il accueille toutes les craintes, et c'est en saisissant d'une main tremblante le loquet de la porte qu'il balbutie à demi-voix : Si elle m'avait oublié?... mais tout à coup, comme s'il avait prononcé un blasphème : Impossible! s'écrie-t-il, et il entre.... Son regard s'arrête d'abord sur la fenêtre de la chambre de Marguerite, les persiennes sont baissées, et la paix qui règne autour de cette demeure semble lui dire que rien n'est changé;... le doux parfum des fleurs que préférait la jeune fille embaume l'atmosphère, et que de choses lui rappellent ces arbustes que si souvent ils arrosèrent ensemble.... Le jour tombait, et c'était l'heure, Raoul ne l'a pas oublié, où Marguerite s'occupait de ses fleurs; il avait compté

la surprendre dans le jardin; car dans les mille tableaux qu'il s'était plu à tracer de leur réunion, c'était toujours pendant qu'elle était seule qu'il se présentait à sa vue; nul autre œil que le sien ne contemplait le trouble, la surprise, la joie, qui se peignaient sur son expressive physionomie! nulle autre oreille que la sienne n'entendait le cri involontaire qui trahissait cet amour qu'il venait réclamer.....

Ne la voyant pas dans le parterre, elle sera, se dit-il, dans le bosquet de jasmin où si souvent je l'ai surprise à rêver, et il se dirige de ce côté. Son cœur bat si fort au moment où il aperçoit la verte tonnelle, qu'il est obligé de s'appuyer contre un arbre... Un bruit de voix arrive à ses oreilles.— Elle n'est pas seule, dit-il, et il fait un détour pour se dérober aux regards des importuns; caché derrière le feuillage, il attendra qu'on soit parti en s'enivrant de sa présence; il s'avance donc à pas de loup, il retient sa respiration, le voilà derrière le bosquet, et qu'aperçoit-il à travers les branches?... Marguerite,... mais non plus Marguerite frêle, pâle, à demi ployée comme le roseau que la brise balance, mais Marguerite rose, grasse, fraîche, l'œil toujours bleu, mais animé et brillant... Le rayonnement du bonheur sur le front, le sourire du plaisir sur les lèvres, elle protége

de ses bras les premiers pas d'un jeune enfant de douze à quinze mois, qui s'élance en se balançant vers un jeune homme blond, placé en face de Marguerite; celui-ci, les genoux ployés, les bras étendus, le regard anxieux, appelle la petite créature qui, moitié triomphante, moitié effrayée, se précipite sur son sein... Elle marche, elle marche, s'écrie Marguerite, en frappant l'une contre l'autre ses jolies petites mains, et s'approchant du jeune homme qui soulevait l'enfant dans ses bras et le pressait contre sa poitrine.

Il y avait dans l'accent de Marguerite quelque chose de si maternel que le cœur de Raoul en fut transpercé; ses yeux se voilèrent, ses jambes fléchirent, et s'il ne se fût cramponné à un arbre, il serait infailliblement tombé sur le gazon.

La douleur qui l'inonda fut si vive, si immense, si inattendue, qu'elle le préserva pour un moment de la pensée, il souffrait, c'était tout!... Mais peu à peu le violent battement qui agitait ses tempes, la douloureuse crispation qui comprimait son cœur, la torpeur qui paralysait son cerveau, firent place à une agitation mille fois plus pénible. Mariée!.... elle est mariée!.... répétait-il d'une voix sourde, en passant et repassant sa main sur son front, comme un homme qui n'est pas certain de la lucidité de sa pensée. Enfin il comprit toute

l'horreur de sa situation, et il n'eut plus qu'un désir, qu'une idée, fuir..., fuir sans être aperçu... mais au moment où il se disposait à quitter cette place, à cent lieues de laquelle il eût voulu se trouver, la retraite lui fut coupée par Marguerite qui sortait du berceau suivie du jeune homme blond, portant sur ses bras la petite fille.

Alors, par un de ces efforts surhumains où l'orgueil impose silence à la passion, Raoul redevint maître de lui-même, et s'approchant avec une dignité calme de Marguerite, il la salua gravement en disant : Madame!... Au son de cette voix, la jeune femme leva la tête, et poussant un cri qui trahissait plus de surprise que d'émotion, elle tendit la main à Raoul, en s'écriant :

— Vous ici! mais depuis quand êtes-vous de retour?

Le jeune homme balbutia quelques mots inintelligibles, tandis que Marguerite, avec autant d'aisance que de vivacité, lui désignait de la main le père de la petite fille, en disant : —Monsieur Mermond mon mari;—puis désignant à son tour le jeune homme à M. Mermond, elle ajouta avec un gracieux sourire : — Monsieur Raoul, notre ancien voisin, vous savez.

Ce, *vous savez*, pénétra le cœur de Raoul comme une flèche acérée, il crut y voir une allu-

sion ironique à ce passé dont il avait si religieusement gardé le souvenir dans le sanctuaire de ses sentiments intimes, et l'irritation qu'il en ressentit ranimant sa fierté :

—Madame, dit-il d'un ton légèrement amer, je n'ai point oublié ce voisinage, et je n'aurais pu traverser cette contrée sans m'arrêter quelques instants pour dire un dernier adieu à la maison de mon père, et saluer en passant une *amie* d'enfance.

Il y avait dans l'accent avec lequel ce mot amie fut prononcé quelque chose d'autrement ironique que dans ce *vous savez* de Marguerite, mais elle ne le sentit pas ; la disposition de son cœur était trop différente de celle de Raoul..., l'action du temps avait dissipé chez la jeune femme les illusions de rêves qu'elle classait au rang des puérils enfantillages, tandis que chez le jeune homme ces rêves avaient toujours conservé le saint et profond caractère d'un sentiment.

—Vous souperez avec nous, M. Raoul, et vous ferez ainsi plus ample connaissance avec M. Mermond, dit Marguerite, sans se douter de la torture qu'elle infligeait au malheureux jeune homme.

—Merci, Madame, répondit-il froidement, je dois rejoindre la diligence au prochain relai.

—Oh ! quel dommage, vous devez avoir tant

de choses à nous raconter ; mais ne reviendrez-vous pas?

— Je n'ai pas le projet de revenir jamais dans ce pays. La voix de Raoul, en prononçant ces mots, prit un caractère si sombre que Marguerite tressaillit et rougit, comme quelqu'un qui se souvient tout à coup.

A l'aspect de cette émotion le jeune homme éprouva une commotion électrique qui bouleversa tout son être, et sentant que bientôt il ne serait plus maître de lui-même, il se hâta de saluer Marguerite, en disant avec quelque solennité : Adieu Madame.

— Bon voyage, monsieur Raoul, répondit-elle, en lui tendant une main qu'il ne parut pas apercevoir, mais s'approchant de M. Mermond, qui le salua à son tour, il s'empara de l'enfant, le pressa contre sa poitrine, appuya ses lèvres sur son frais visage avec un mouvement passionné qui arracha un cri à la mère, et il s'éloigna en murmurant : Adieu, adieu pour toujours. . . . .

. . . . . .

C'était seulement le lendemain que Raoul devait rejoindre la diligence ; aussi en quittant Marguerite s'élança-t-il dans la forêt où, pendant plus d'une heure, il erra au hasard, la tête en feu, les

jambes tremblantes, se levant, s'asseyant, se relevant encore, ébranlant les jeunes arbres par ses étreintes convulsives, frappant son front avec violence contre le tronc des chênes séculaires....

Enfin, épuisé par cet accès de douleur rugissante, il arriva à la même place où cinq ans auparavant il avait cueilli les fleurs qui furent son dernier adieu à Marguerite... Le torrent coulait toujours clair et limpide sur son lit de mousse, et sa guirlande de myosotis, de nénuphars, de campanulles et de pervenches était aussi fraîche, aussi épanouie, aussi verdoyante que si le jeune homme, au lieu de répandre des pleurs sur leur calice, fût venu leur demander un bouquet pour sa fiancée...

O nature, s'écria Raoul d'une voix déchirante, n'as-tu pas de sympathies pour les cœurs brisés!... et tombant la face contre terre sur le tertre de gazon où si souvent il avait rêvé le bonheur et l'amour, il donna carrière à des sanglots convulsifs, au milieu desquels il répétait : Et moi aussi, je n'ai plus de place sur la terre, moi aussi je suis oublié,... remplacé,... mais eux, ils ont du moins trouvé le repos de la tombe, tandis que moi,... moi je suis condamné à subir la vie!... Il me faudra revoir encore la lumière du soleil, il me faudra entendre encore la voix des êtres

humains,... il me faudra exposer mon cœur meurtri au contact de ce monde où tout n'est que trahison, douleur, déception!... Ah! Fulcrand, ah! Caroline, combien j'envie votre sommeil! Tout en laissant échapper ces exclamations entrecoupées, le malheureux jeune homme se tordait dans les convulsions du désespoir.

Ainsi se passa cette nuit de lutte et d'agonie, où le silence de la forêt et les épaisses ténèbres de la nuit favorisèrent, en les abritant, les violents transports d'une douleur qui aurait repoussé toute sympathie.

La rosée du matin, en tombant sur le front brûlant de Raoul, apaisa un peu la fièvre de ses sens. Ses membres fatigués se détendirent, s'engourdirent presque, et une espèce de sommeil vint tempérer, si ce n'est suspendre, l'agitation de son âme.

Ce sommeil n'était point assez profond pour intercepter la perception des bruits extérieurs, aussi ce fut bercé par le concert matinal des habitants de la forêt, que Raoul vit passer successivement devant lui les étranges figures qu'appelait sa fiévreuse imagination.

Tantôt il croyait voir le *Génie du Cimetière* lui désignant de la main le berceau de verdure sous lequel il avait découvert Marguerite, et il enten-

dait son rire sardonique qui, d'accord avec l'expression de ses petits yeux perçants, semblait lui dire : Déception, déception, c'est la devise de la vie... Puis venait Marguerite, mais la Marguerite d'autrefois, avec son regard pensif et la tête inclinée, qui, se jetant à ses pieds, implorait son pardon, et qui, au moment où il voulait la relever pour la presser sur son cœur, s'enfuyait en s'écriant d'une voix lamentable : Ne me touche pas, j'appartiens à un autre!...

Caroline venait aussi, les yeux humides, la voix tremblante, lui offrir la sympathie d'un cœur trahi, et après avoir pleuré avec lui, elle disait avec une molle volupté : Oh! viens, viens avec moi dans la tombe, c'est le seul remède aux blessures du cœur...

Enfin, à toutes ces images succéda celle de sa mère; il la revit telle qu'il l'avait laissée le jour où il avait reçu son dernier baiser; elle s'avançait vers lui, calme, pâle, triste mais sereine, et écartant de sa douce main, les boucles de cheveux noirs qui ombrageaient le front crispé de Raoul, elle appuyait ses lèvres sur ce front, en y laissant tomber une larme.

Ce baiser fut pour le jeune homme un baume rafraîchissant; il sourit mélancoliquement, et arrêta son regard sur sa mère chérie, qui lui disait d'une voix tendre et profonde :

Mieux vaut triompher de soi-même que des circonstances; la véritable lutte de la vie, celle qui conduit au succès réel se passe dans notre propre cœur; heureux l'homme qui, après avoir terrassé ses passions, sort du combat encore assez énergique pour dépenser au service de Dieu les forces, les facultés, les sentiments que, dans ses rêves égoïstes, il avait consacrés à la poursuite d'un bonheur aussi personnel que chimérique.

Après avoir dit ces mots, la tendre mère disparut, en indiquant de la main le ciel comme pour y donner rendez-vous à son fils, et Raoul, réveillé par cette voix chérie, se dressa sur son séant, cherchant autour de lui celle qui venait de lui parler... il ne vit que les rayons du soleil glissant à travers la feuillée, il n'entendit que le trille cadencé du rossignol, mais il se sentit fortifié et se mit en marche en disant: Oui, je l'aurai cette force qui asservit les passions, Dieu peut la donner.

Rien n'est plus rare, dans les situations extrêmes, que de voir les forces physiques répondre au courage moral ; Raoul en fit l'expérience : les secousses qui l'avaient successivement ébranlé, les émotions douloureuses qui l'avaient assailli, affectèrent tellement son système nerveux, qu'arrivé chez sa sœur, il se trouva en proie à une fièvre ardente, et resta plus de huit jours dans un état qui fit d'abord désespérer de sa vie et ensuite de sa raison.

Enfin sa jeunesse et de tendres soins triomphèrent de la maladie, mais ses forces ne revinrent que lentement, et pendant une longue convalescence il eut le loisir de résumer ses expériences et de prendre des résolutions.

Il passait une grande partie de la journée assis sous un catalpa, vivant de ses souvenirs ou lisant

dans un livre que sa mère lui avait donné le jour de leur séparation.

Ce fut ce livre sacré que Raoul avait lu jusqu'alors plutôt avec le formalisme du devoir, que dans le désir d'apprendre à se connaître et à se juger, qui le conduisit à demander à Dieu la force de résister à la trop grande vivacité d'impressions qui le dominait.

En étudiant les préceptes de l'Evangile, il comprit que les sentiments qu'il avait caressés en les croyant nobles et généreux, étaient fortement entachés d'égoïsme, et que cet amour idolâtre dont il avait fait dépendre son bonheur, était étranger à l'abnégation, au dévouement, et surtout au désir de chercher la volonté du Seigneur pour s'y soumettre.

Lorsqu'il eut ainsi sondé son cœur, il jugea moins sévèrement celui de Marguerite, et put sans amertume penser à ce qu'il appelait son infidélité, mais qui n'était dans le fait qu'une chose fort naturelle de la part d'une jeune fille élevée au sein d'une société qui, dans tout ce qui se rapporte au mariage, pose en principe la subordination des sentiments aux circonstances, aux positions!...

Mais, tout en comprenant, tout en excusant Marguerite, il sentait bien que lui n'aurait jamais

accepté une position que son cœur n'aurait pas choisie, et puisque celle qu'il avait rêvée lui était interdite, il se repliait sur ce cœur brisé en disant :

— Dieu l'a permis, afin que je me consacre entièrement à lui.... Si j'eusse pu me livrer sans contrainte à la passion qui remplissait mon âme, jamais je n'aurais cherché le Seigneur...

Malgré cette résignation, ou plutôt ce désir de se soumettre, la vie effrayait Raoul, et c'était avec une inquiétude croissante qu'il voyait approcher le moment où il serait obligé de se mêler de nouveau avec les hommes.

Un jour qu'il était plus préoccupé qu'à l'ordinaire de ces craintes sans objet qui produisent sur l'âme un effet correspondant à celui que fait sur les nerfs la perspective d'un passage obscur dans lequel on s'engage sans en connaître l'issue, Raoul jeta par hasard les yeux sur la lettre de M. N..., qui était restée dans son portefeuille depuis le jour où il avait quitté Bordeaux, et dont le souvenir s'était complétement effacé sous le choc douloureux de sa visite à Brives ; cette proposition d'un emploi comme agent dans les contrées transatlantiques, il l'avait repoussée avec dédain, lorsqu'il caressait ses rêves d'amour, mais alors elle lui apparut comme une planche de salut dans le naufrage de ses espérances.

— Oui, se dit-il, je quitterai l'Europe et pour toujours, j'irai chercher au delà des mers, non l'oubli de ce que j'ai aimé, mais des occupations qui m'arrachent à la molle et coupable contemplation de trop chers, de trop douloureux souvenirs!...

Il écrivit sur-le-champ à la maison N..., expliquant le retard de cette réponse par sa maladie, et acceptant avec reconnaissance l'offre d'un travail qui devait l'éloigner de la France.

Après avoir expédié sa lettre, il se résolut à aller en attendre la réponse qui lui désignerait l'époque fixée pour son départ, chez sa sœur cadette, car depuis qu'il était en état de voyager, elle réclamait sa visite avec instances.

A Carcassone comme à Perpignan, Raoul trouva un ménage intimement uni, de charmants enfants qui embellissaient une vie utile et laborieuse, et ce n'était pas sans de douloureux soupirs qu'en portant ses regards de sa sœur à ses neveux, il se disait : — Un tel bonheur ne sera jamais mon partage!...

Raoul avait une de ces natures exceptionnelles chez les femmes, et véritable phénomène chez les hommes : le mot *oubli* lui semblait un non-sens, ou plutôt un blasphème, et la vie de son cœur s'alimentant bien plus aisément de souvenirs et

de regrets que d'affections transposées, il disait vrai en affirmant que jamais ce cœur ne serait capable de se donner une seconde fois....

Avant de quitter la terre natale, Raoul abandonna à ses sœurs la part qui lui revenait de l'héritage paternel; cette maison, ces champs, qui avaient joué un si grand rôle dans ses projets, il ne voulait en conserver autre chose que le souvenir, et ce souvenir, joint à tant d'autres, formait un bagage qui le suivrait partout et suffirait à sa vie intérieure, tandis qu'extérieurement, il appartiendrait aux circonstances et aux individus qui s'approprieraient son temps et ses facultés... Grâce à cette disposition, Raoul en s'éloignant de tout ce qu'il avait aimé, ne se séparait pourtant de rien, et lorsque le navire qui l'emportait pour la seconde fois vers les régions tropicales, s'éloigna de la côte, il attacha un mélancolique regard sur ce rivage, que peu de mois auparavant il avait salué avec transport, et se dit en soupirant :

— Sur cette terre où j'ai tant souffert, mon nom ne rappellera bientôt plus qu'une image effacée, mais pour moi, je retrouverai toujours vivants dans mon cœur les objets qui ont rempli ma vie....

Plus de vingt-cinq ans se sont écoulés, depuis que Raoul a quitté la France, et le cours de notre récit nous transporte dans l'une de ces nombreuses îles de l'archipel occidental, où tant d'hommes civilisés, ou soi-disant chrétiens, ne rougissent pas d'employer, comme instruments de leur fortune, des hommes leurs semblables, qu'ils assimilent aux bêtes de somme, s'ils ne les rabaissent pas au-dessous !...

Si nous parcourons cette île à vol d'oiseau, notre regard ne pourra se reposer avec complaisance sur la riche et splendide végétation qui la pare, tant il sera attristé par le spectacle de ces troupeaux de noirs, le front courbé vers la terre qu'ils arrosent de leurs sueurs, et trop souvent de leur sang, sans être soutenus par l'encourageante pensée qu'après ce dur labeur ils trouveront le repos du foyer, entourés d'une famille qui

leur doit sa subsistance.... Non, non, pour ces malheureux, classés au nombre des objets mobiliers d'une ferme, il n'est pas de foyer, il n'est pas de famille, il n'est pas même d'individualité.....

Le premier mot que l'enfant apprend à bégayer, c'est celui de *maître*, et ce mot, qu'il ne prononce bientôt qu'avec terreur, lui rappelant qu'il ne s'appartient pas, le refoule au rang des choses; les besoins et même la conscience d'une âme immortelle s'éteignent sous les fatigues d'un corps qui, étant aux yeux du patron la seule portion productive de l'individu, semble aussi la seule dont il faille s'occuper.

Le long du rivage de la mer s'étendent quelques riches habitations ombragées de palmiers et de bananiers aux larges feuilles, et entourées par des massifs de citronniers odoriférants, de tamarins au feuillage sombre, d'agathis aux blanches grappes, de lilas de Perse et de tant d'autres arbustes couverts de fleurs éclatantes qui, sous les rayons d'un soleil fécondant, croissent presque sans soins ni culture.

Ces espèces de palais forment un frappant contraste avec les amas de huttes sales et malsaines, dans lesquelles s'entasse pêle-mêle le *bétail humain*, dont le travail procure au *maître* tout ce que le luxe le plus raffiné, la mollesse la plus ef-

féminée, peuvent imaginer d'élégance et de délicatesse.

Soulevons pour un instant les légères nattes de bambou destinées à intercepter le jour et la chaleur dans cet immense salon qui, malgré ses proportions asiatiques, est décoré par des meubles européens du goût le plus exquis. Qu'apercevons-nous sur ce moelleux divan? une femme enveloppée de mousseline et de dentelles, dont la main, fatiguée d'agiter un léger éventail de plumes, retombe inerte à son côté, tandis qu'un négrillon, blotti dans un angle de l'appartement, balance avec activité le ventilateur, qui simule la fraîche brise étrangère à ce climat tropical.

Un homme nonchalamment étendu sur un long fauteuil respire, les yeux fermés, les ondoyantes bouffées de l'odorant macouba s'échappant de sa pipe d'ivoire, qu'il abandonne de temps en temps pour déguster un sorbet ou quelques fruits savoureux. A ce tableau vient s'ajouter un groupe de joyeux enfants, à la tête blonde, aux joues roses, aux épaules rebondies, se jouant sur une natte au milieu d'une masse de fleurs, dont ils tressent des guirlandes....

Laissez retomber le rideau, faites quelques pas hors des épais bosquets qui protégent de leur ombrage cette élégante demeure, et la scène qui s'of-

frira à vos yeux navrera votre cœur par le plus affreux des contrastes.....

D'immenses plantations de cannes à sucre où pas un seul bouquet d'arbres ne vient offrir son ombre rafraîchissante aux êtres de tout âge et de tout sexe, qui, sous les rayons du plus brûlant soleil, et pis encore, sous la verge de l'exacteur, travaillent sans relâche à exploiter ce sol, dont le produit doit enrichir un seul homme, sans qu'il leur soit permis de nourrir l'espoir de posséder jamais la moindre parcelle de ces trésors;... que dis-je? de se posséder jamais eux-mêmes.... Des troupeaux d'enfants arrachés aux soins et à la surveillance de leurs mères, qui ne les reconnaissent même plus, sont parqués sous les ordres de rigides et souvent féroces conducteurs, dans les champs de cotonniers, dont leurs petites mains noires recueillent le blanc duvet; et si la fatigue ou la chaleur suspend un instant ce travail, un vigoureux coup de fouet rappelle à l'ordre le petit paresseux, dont le cri lamentable traverse l'air, sans aller s'éteindre dans un cœur maternel.

L'heure du repos arrive-t-elle, qu'offre-t-on à ces pauvres créatures épuisées par le travail? Du riz bouilli, parcimonieusement distribué, et reçu cependant avec une avidité bestiale.... En voyant ces groupes affamés attacher des regards de con-

voitise sur la calebasse qui contient leur mince ration, on comprend, hélas! que, sous le joug de l'esclavage, l'homme perde entièrement le sentiment de sa dignité personnelle.

Mais, à quoi bon retracer des misères trop connues? ces tableaux ont été si souvent présentés au monde civilisé, qu'ils ont perdu la puissance de l'émouvoir; allons plutôt chercher dans cette petite anse, au sud-est de l'île, quelque objet qui nous captive en nous attendrissant.

Là aussi se trouve, entourée de bosquets odoriférants, l'habitation d'un riche planteur, mais elle tient plus de la chaumière que du château, et sa dimension seule la distingue des cases dont elle est entourée. Elle n'offre aux regards curieux ni riches lambris, ni meubles précieux, et surtout rien de voluptueux; celui dont elle est la demeure sait trop que l'homme est fait pour le travail, pour s'abandonner à la mollesse qui caractérise presque tous les Européens transportés sur cette zone.

Cette maison n'est séparée que par quelques bosquets de bananiers, de jam-rose et de cocotiers, d'une espèce de village formé de huttes à l'indienne, dont chacune est ombragée par un palmier et entourée d'un demi-arpent de terrain, où croissent, soigneusement cultivés, les légumes et les fruits du pays. Devant la porte de plusieurs

de ces cases, assises sous le palmier, des femmes nègres, proprement vêtues, s'occupent à confectionner des habits pour leurs familles; d'autres arrosent ou sarclent les plantes potagères destinées à leur nourriture. La figure de ces femmes respire en général une douce quiétude, et si leurs yeux brillants, qui contrastent si bien avec leur peau noire, ne trahissent pas la sensibilité raffinée, la subtilité de pensée des femmes développées au centre de la civilisation, l'existence d'un cœur et d'une âme se révèlent pourtant sur ces fronts déprimés, et dans le sourire de ces lèvres épaisses qui prennent si vite l'expression de l'abrutissement dans les liens du servage.

Au centre du village un grand hangar en bambou, ouvert aux deux extrémités, laisse voir plusieurs rangées de nattes en écorce, sur lesquelles de nombreux enfants, tranquillement assis, écoutent l'instruction qui leur est donnée par un jeune homme blanc; des planches noires, des alphabets, des crayons, placés sur ces bancs et suspendus autour de la salle, disent que le chef de cette petite colonie n'a pas jugé indigne de lui de s'occuper à développer l'intelligence des noirs.

Un bâtiment, plus grand que tous les autres, et dont ces mots, inscrits sur la porte : *C'est ici la maison de Dieu,* dénoncent une église à l'attention

des passants, témoigne également que ce chef a compris que l'âme de l'esclave est aussi précieuse aux yeux de l'Éternel que celle de l'homme libre...

D'immenses plantations de cannes à sucre, de caféiers, de citronniers s'étendent autour du village, et des hommes, vêtus presque à l'européenne, d'une chemise de coton et d'un pantalon de toile bleue, travaillent dans ces champs avec une activité, une assiduité que ne stimulent ni la voix, ni le regard, ni le fouet de l'exacteur, mais qui révèlent l'énergie de l'homme libre soumis à sa conscience, et non exploité par son semblable.....

Le soleil n'avait point encore disparu de l'horison, l'heure du repos n'était pas encore arrivée, et cependant au son d'une cloche tous les travaux cessèrent, et les noirs prirent le chemin de leurs habitations.

— C'est tout de même agréable, disait l'un d'eux en mauvais français, de savoir qu'après notre mort, au lieu de nous jeter pêle-mêle dans la terre, on nous couchera proprement dans un cercueil.

— C'est encore plus agréable, lui répondit un de ses compagnons, d'avoir, pendant qu'on vit, sa femme, ses enfants et sa case à soi.

— Et de pouvoir disposer de son temps à sa guise, reprit un troisième, quoique, à vrai dire,

on n'ait pas l'idée de l'employer autrement qu'au service du maître qui le rétribue.

— Ah! si tous les maîtres étaient comme le nôtre, s'écria un vieillard, ce pays deviendrait le paradis sur la terre, tandis qu'il donne l'idée de l'enfer à tant de malheureux, auxquels on refuse le repos du corps et les joies du cœur.

— Et qu'est-ce que tout le bien-être dont nous jouissons dans nos cases, dit un noir, dont le regard méditatif et l'intelligent sourire annonçaient une supériorité de développement, que sont tous les avantages de cette vie, comparés à ceux que le maître veut nous faire trouver dans l'autre? n'est-ce pas lui qui nous a révélé l'éternité? n'est-ce pas lui qui nous a fait connaître le Sauveur?

— Il n'y a qu'à voir, reprit un tout jeune homme, comme il parlait à ce pauvre Tawéa que nous allons ensevelir, et lorsque Tawéa ne pouvait plus l'entendre, c'est à Dieu qu'il s'adressait, lui recommandant le moribond, comme si Dieu était là tout près de lui.

— Il sera le père des enfants de Tawéa, j'en suis bien sûr, dit un autre noir, et plusieurs voix se joignirent à la sienne pour répéter : Il n'y a pas d'orphelin sur les terres de notre maître.

En arrivant au hameau, chaque homme entra dans sa case, d'où il ressortit bientôt après, ayant

complété son costume par une veste de cotonnade rayée; ils se réunirent au nombre de plusieurs cents sur la place qui entourait la maison d'école et l'église, et non loin de là on vit sortir d'une hutte quelques nègres, portant sur leurs épaules un cercueil qu'entouraient, en pleurant, trois jeunes garçons et cinq ou six hommes d'âge mûr, amis ou parents du défunt.

Tous les amis vinrent deux à deux se ranger à la suite de ce cortége qui semblait attendre encore quelqu'un pour se mettre en marche. Enfin sortit de la case, où l'on entendait les sanglots et les gémissements de plusieurs femmes, un homme blanc, à l'aspect duquel tous les nègres s'inclinèrent; il se plaça à côté du cercueil, en faisant aux porteurs le signe du départ.

Le nouveau venu était un homme de taille moyenne, légèrement voûté, non par l'âge, mais par suite de la disposition assez ordinaire aux êtres méditatifs, de marcher la tête inclinée vers la terre; dans ce moment, cependant, c'était vers le ciel que se dirigeait le profond regard de cet œil noir qui accusait à peine cinquante ans, tandis que les rares mèches de cheveux blancs qui couvraient le vaste front et les tempes saillantes de l'étranger, semblaient appartenir à la vieillesse. Quoique sa mâle et grave figure fût

calme et sereine, une teinte de mélancolie, répandue sur tous ses traits, disait qu'avant de toucher au port, son cœur avait été dévasté par l'orage.....

Après avoir fait environ cinq cents pas sous une allée de bananiers, le cortége franchit le seuil d'un petit enclos entouré d'une haie de bambous et de magnoliers, qu'entrelaçaient de vertes lianes; deux allées de palmiers divisaient l'enclos en quatre carrés, au centre desquels plusieurs bouquets de tamarins répandaient leur ombre épaisse en abritant de petits monticules recouverts de gazon, et surmontés d'un poteau en bois noir indiquant le nom de ceux qui dormaient à cette place.

Lorsque le corps de Tawéa eut été déposé dans la tombe, l'homme blanc, d'une voix dont la vibration trahissait les accents du cœur, prononça quelques paroles aussi simples que claires, qui appelèrent des larmes dans les yeux de tous les auditeurs. En terminant il s'écria, fort ému lui-même: « Puissions-nous tous, au jour où l'ange « de la résurrection fera entendre sa voix, nous « relever de dessous ce gazon, qui, peu à peu, « nous recouvrira tous, en disant: Béni soit celui « qui nous a lavés; gloire soit à celui qui nous « a sauvés, à ce Jésus en qui nous avons cru. »

Un long Amen répondit à ces paroles; chacun semblait se croire arrivé à ce moment solennel où le chœur des anges répétera : *Bienheureux sont ceux qui ont cru, car leur part est avec l'Agneau.*

Ce fut dans un silence recueilli que les noirs, après avoir achevé de recouvrir la fosse, regagnèrent le hameau, tandis que l'homme blanc, resté seul dans l'enceinte du cimetière, s'assit au pied d'un tamarin, et parut s'abandonner au courant de ses réflexions. Plusieurs soupirs s'échappèrent de sa poitrine, et des larmes mouillèrent ses yeux, lorsque, emporté par son émotion, il s'écria avec l'accent d'une ardente supplication :

— Oh! oui, Seigneur, que ce soit au milieu de ceux que tu m'as donnés, de ceux auxquels tu permets que j'annonce tes miséricordes, que je me réveille de ce sommeil qui effraie tant les mondains, et après lequel ton enfant soupire depuis tant d'années!... Oh! heureux, heureux, ceux qui reposent en toi, ajouta-t-il à voix basse.

— Vous ne voudriez plus en réveiller quelques-

uns, murmura en ce moment à son oreille une voix claire et vibrante.

A cet accent Raoul, car c'était lui, Raoul pâlit et s'écria en se voilant le visage avec ses deux mains :

— Le *Génie!*

— Oui, répondit le veillard, en fixant sur Raoul ses petits yeux, toujours aussi vifs, toujours aussi perçants, oui, c'est le *Génie*; vous ne vous attendiez pas à le trouver sur vos terres?

— Vous n'y venez pas, j'espère, dit Raoul en soupirant, pour y exercer votre funeste puissance?

— Funeste! reprit le vieillard, vous ne l'avez pas toujours qualifiée ainsi : mais vous avez vécu, beaucoup vécu, poursuivit-il en désignant avec son index les rides qui sillonnaient le front de Raoul, et je suppose que votre point de vue ne diffère pas autant du mien aujourd'hui qu'il y a vingt-cinq ans.

— J'ai compris, dit Raoul, toute la vérité de cette parole, que la passion brûle, dessèche et appauvrit le cœur qu'elle domine, mais je n'ai pas encore appris à dépenser le mien dans la charité, avec joie et sans aucun amer retour sur le passé.

— La lutte dure autant que la vie, répondit gravement le *Génie*, mais vous avez lutté, on le

voit, et le triomphe, pour être incomplet comme tout ce qui tient à l'homme, n'en est pas moins un triomphe que vous n'auriez pas obtenu sans le secours de Dieu.

— Oh! je le sens bien, s'écria Raoul, avec un accent profond et presque triste, mais, ajouta-t-il en s'enhardissant, qu'est-ce qui vous a conduit dans ces solitudes, vous qui semblez plutôt destiné à scruter les plaies du monde civilisé?

— C'est parce que je les ai trop scrutées, qu'un profond dégoût m'a saisi, et que, las d'exercer mon privilége dans un monde où les besoins factices de la civilisation éteignent ceux du cœur, j'ai voulu essayer son efficace sur des peuples guidés uniquement par les sentiments naturels. Mais, hélas! partout l'homme n'est que misère et corruption, et si les exigences d'une vie dont le but est faussé n'étouffent pas le cœur dans les tribus sauvages, le développement sans borne des instincts le brutalise, et les places vides sont encore plus vite occupées, plus vite oubliées que chez les peuples obligés à une mémoire de convention, à défaut de celle des sentiments. C'est donc avec un complet découragement que je quitte le monde transatlantique, me promettant de ne plus user de mon droit de résurrection, à moins, ajouta le vieillard avec une nuance de ma-

lice, à moins que vous n'en réclamiez le bénéfice pour vous-même.

— Ah! fit Raoul avec un accent mêlé de terreur et d'indignation.

— Bien, reprit le vieillard avec un mélancolique sourire, je vois que vous ne voulez pas de ma puissance, mais ne vous humilierez-vous pas assez devant elle pour me raconter les principaux traits de votre vie depuis que nous nous sommes séparés?

— Soit, dit Raoul, ce sera encore une nuit de cimetière, moins dramatique cependant que celle que nous passâmes ensemble dans celui de Bordeaux.

— Aussi, répondit le *Génie*, n'est-il pas nécessaire de vous paralyser le cœur pour vous donner la force d'accomplir votre tâche.

— Hélas! reprit Raoul d'un accent profondément mélancolique, la vie s'est chargée de ce soin, elle m'a trop déçu, elle m'a trop brisé, pour que ce pauvre cœur soit encore susceptible de mouvements tumultueux et de secousses violentes.... Mais, reprit-il, après un moment de silence, revenons au 20 mai 18... Je n'avais pas, comme nos héros de cette nuit-là, passé cinq ans sous la froide pierre, mon nom n'avait jamais été rayé de la liste des vivants, et cependant moi aussi, je

trouvai ma place prise, mon souvenir effacé du cœur où je l'avais cru impérissable.... Mais à quoi bon s'appesantir sur le désespoir du jeune homme qui voit tout à coup succéder le profond abîme des déceptions au brillant mirage de l'espérance.... D'ailleurs, où trouverais-je des mots pour peindre les tourments, la révolte, les déchirements intimes d'un jeune cœur, qui, après avoir rêvé l'amour, le bonheur dans une vie à deux, se trouve repoussé par le flot de l'indifférence sur la plage aride et déserte de l'isolement.... Oh! celui qui a traversé cette fournaise pourra seul comprendre les tortures qu'elle inflige....

Comment ma vie et ma raison ont-elles résisté à ce choc? je ne peux l'expliquer que par des vues particulières de la Providence à mon égard, et j'en bénis Dieu comme l'enfant devenu homme remercie le pédagogue sous la verge duquel il se révolta souvent.

Lorsque je quittai la France, mon cœur mort à l'amour, avait compris que Dieu réprouve ces ardentes passions qui nous courbent aux pieds d'une créature; mais il me restait encore de grandes illusions, surtout quant à moi-même. Je comptais beaucoup sur ma propre force pour combattre et dompter ce faible cœur, et c'était avec le sentiment d'un triomphe anticipé, que je m'écriai au

milieu de mes nuits d'insomnie : — Oui, plus d'idole, plus d'affection exclusive, mais une charité universelle, faire du bien à tous les hommes sans en préférer aucun ; et ce fut tandis que mon imagination se lançait ainsi dans des utopies humanitaires, que mon cœur se laissa prendre à un piége tout aussi décevant que celui de l'amour....

Tant qu'une seule pensée, un seul sentiment avait dominé ma vie, je n'avais pas éprouvé cette espèce d'isolement qui pousse à la recherche de ces amitiés intimes que la jeunesse forme si aisément ; résolu à ne confier à personne mon secret le plus cher, qu'aurais-je fait d'un ami ? ne vaut-il pas mille fois mieux rêver dans la solitude à l'être qu'on aime, que de s'imposer un gênant silence à côté de quelqu'un qui se croit des droits à votre confiance? Lorsque toutes mes espérances furent réduites en cendres, comme par un coup de foudre, j'aurais cru profaner un sentiment dont le souvenir m'était si cher, et jeter ces cendres au vent, en me laissant aller à des confidences dont je ne sentais du reste pas le besoin.

La portion de ma vie qui n'avait appartenu qu'à moi seul, devait rester à jamais ensevelie au plus profond du sanctuaire, mais aux expériences du cœur s'associent en général celles de l'intelligence, les douleurs intimes et cachées engendrent des

idées, des principes qu'on sent le besoin de communiquer, et sous cette impulsion, on va au-devant d'une certaine sympathie de pensées que beaucoup de gens supposent être celle des sentiments.

Sur le même navire qui me transportait au Canada, se trouvait un homme d'environ trente ans qui, paraissant touché de mon abattement physique et moral, cherchait avec beaucoup de délicatesse à m'arracher à moi-même, et il y réussissait parfois en me témoignant cette muette sympathie qui atteint seule un cœur profondément malheureux.

Souvent le soir, lorsque j'étais assis sur le pont, promenant mon triste regard du ciel étoilé à la mer écumante, et me prenant à désirer que les flancs du vaisseau s'entr'ouvrissent pour nous précipiter dans le gouffre, M. Monnier s'approchait de moi, hasardait quelques remarques sur la fraîcheur ou la chaleur de la température, la beauté de la nuit, l'aspect de la mer, etc., puis il ajoutait quelques réflexions philosophiques à ces observations extérieures, et lorsqu'il avait réussi à éveiller mon attention, il se livrait davantage, et nos conversations se prolongeaient parfois bien avant dans la soirée.

M. Monnier savait penser et raconter, sa conver-

sation, toujours intéressante, descendait peu à peu des généralités aux impressions particulières; après m'avoir exposé ses principes, il me raconta sa vie, où les revers de fortune jouaient le plus grand rôle.

Cette confiance, que je n'aurais jamais osé attribuer à un vil calcul, me toucha profondément; je compris que je pourrais lui être utile à Québec, et pour acquérir le droit de l'obliger, sans le blesser, je sentis la nécessité de me relâcher un peu de ma réserve habituelle. Je n'attendis plus qu'il vînt toujours à ma rencontre, et j'allai à mon tour le trouver de temps en temps sur le pont ou dans sa cabine. Sa reconnaissance fut telle, il parut si heureux du peu que je lui donnai, que j'en fus aussi touché que surpris et sa société me devint nécessaire.

Souvent dans les longues causeries auxquelles nous prenions un mutuel plaisir, je laissais déborder l'amertume de mon cœur, dans des accusations contre la société et des plaintes sur l'humanité. Jamais je ne sortis des idées générales, mais elles étaient tellement saturées de mes impressions personnelles, que, sans dire un mot de mon histoire, je ne révélai que trop l'état de mon cœur, et M. Monnier, sans se permettre des questions directes auxquelles je n'aurais pas répondu, me

témoignait tant de compassion et de sympathie, que j'abordai sans peine ni froissement la pensée qu'il m'avait deviné, et je me disais avec une certaine douceur : — Voilà un cœur qui comprend mes souffrances, et dont l'amitié pourra, sinon les dissiper, du moins les adoucir....

Ne séparant plus dans ma pensée mon avenir de celui de Monnier, je me plaisais à l'associer à tous mes plans de bienfaisance, car je me voyais déjà cicatrisant les plaies sociales à grand renfort d'asiles, d'écoles, d'hospices, etc...., et le désir seul de me procurer l'argent nécessaire à la réalisation de ces projets, me rendit la capacité du travail.

A peine fûmes-nous débarqués, que je m'empressai de présenter et recommander Monnier à toutes les maisons auprès desquelles le nom de mes armateurs me donnait quelque crédit; il se recommandait d'ailleurs beaucoup lui-même par ses manières agréables et sa vive intelligence, aussi eut-il bientôt trouvé de nombreux prôneurs, et ne recourut-il plus à moi que pour des services pécuniaires, qui achevèrent de le placer dans une excellente position. Ainsi, de toutes manières s'ouvrait pour lui un bel avenir. Un nouvel arrivant aimable et disposé à payer son tribut d'agrément à la société, est une véritable bonne fortune

pour les Européens établis à Québec, aussi Monnier fut-il bientôt entouré, invité, choyé à l'envi, et malgré le plaisir qu'il paraissait trouver à être avec moi, je ne le vis plus que rarement, ayant résisté à toutes ses sollicitations pour le suivre dans l'espèce de tourbillon qui l'entraînait.

Depuis que l'obligation de m'occuper des affaires dont j'étais chargé, m'avait rendu au contact des hommes, je sentais encore plus vivement le besoin et le prix de la solitude avec mes pensées, et sans me douter que j'attirais l'attention et provoquais la malveillance de la société française, je m'isolai complétement.

J'aurais voulu non-seulement fuir les salons, mais encore le mouvement et le bruit de la cité. Tous ces visages d'hommes excités par les passions, animés par l'espérance ou plutôt par la convoitise, me faisaient mal à voir, et à chaque instant j'étais tenté de leur crier : — Où courez-vous? que poursuivez-vous? Déception! déception! voilà le mot final de la vie....

Ce fut un grand soulagement pour moi que l'obligation d'un voyage dans l'intérieur du Canada, car ces silencieuses et sombres forêts répondaient à mes besoins de réflexion et de silence.

Je passai environ trois mois, occupé de la liquidation de terrains en friche, et lorsqu'il fallut en-

fin quitter ma solitude, une seule chose me consola : l'espérance de revoir Monnier, qui, je le sentais, était entré fort avant dans mon cœur.

A peine arrivé à Québec, je courus chez mon ami, mais il avait quitté son domicile pour en prendre un plus élégant ; je le trouvai, en effet, dans un appartement à la mode, où il me reçut fort amicalement, s'informa à peine du résultat de mon voyage, pas du tout des impressions que j'avais reçues dans ces contrées presque sauvages ; mais, par contre, il me donna force détails sur la réussite de ses entreprises, sur ses succès dans le monde, surtout auprès des femmes, et sur ses espérances pour l'avenir.... C'est en vain que je cherchai sur ce visage épanoui et souriant, l'expression un peu mélancolique de mon compagnon de voyage ; c'est en vain que je demandai à sa conversation si animée et toute remplie des vulgaires incidents de la vie, quelques-unes de ces remarques fines et profondes qui s'échappaient si facilement de ses lèvres sur le pont du navire, la pensée semblait avoir déserté cette tête et le sentiment ce cœur que j'avais jugé si susceptible de grandes et nobles choses.

Voilà donc, me dis-je en retournant chez moi, ce que quelques mois de bonheur et de succès inattendus peuvent faire d'un homme... L'individu

s'appauvrirait-il à proportion de l'agrandissement de sa fortune?...

Mais je n'étais pas au bout de mes découvertes: Monnier s'était fait une grande réputation de spirituel et aimable conteur, et pour la soutenir, il n'avait pas craint de mettre à contribution même les choses qu'en général on respecte comme inviolables. Souvent questionné sur son étrange compagnon de voyage qui, dans l'âge où l'on cherche à jouir de la société de ses semblables, vivait en ermite, repoussant dédaigneusement toutes les avances qui lui étaient faites, il répondit d'abord avec embarras, puis avec mystère; enfin, après avoir excité la curiosité au plus haut degré, il prétendit être le dépositaire de singulières confidences, et coordonnant toutes les conjectures que ma confiance lui avait suggérées, il arrangea une histoire plus romanesque et moins vraisemblable que la mienne, et la raconta confidentiellement à deux ou trois jeunes beautés qui la répétèrent tout aussi confidentiellement à quelques vieilles duègnes, dont elles voulaient provoquer le dépit, en leur montrant combien elles étaient avancées dans les bonnes grâces de l'aimable Français.

Ce fut ainsi que je devins le héros du jour, le Giaour, le Child-Harold de Québec, et je m'en

doutais si peu, que tout en les remarquant, je ne pouvais m'expliquer la cause des étranges et nombreux regards que me jetaient toutes les femmes, du sourire dédaigneux avec lequel m'accueillaient les prosaïques négociants d'un âge mûr, et des chuchotements ricaneurs de la plupart des jeunes commis.

Enfin je fus instruit des bruits qui circulaient sur mon compte; ils étaient faux et par conséquent me devenaient indifférents, mais leur source ne me l'était pas... Oh! moi qui croyais ne pouvoir plus souffrir par les affections, quels nouveaux déchirements j'éprouvais encore!... Quoi! si peu de délicatesse dans ce cœur auquel j'avais presque livré le mien!... Après avoir sondé la profondeur de ma plaie avec une apparente sympathie, n'y trouver que le sujet d'un récit dramatique pour l'amusement d'un salon!..... Et voilà l'amitié, me dis-je, voilà ce qu'on peut, ce qu'on doit attendre de la sympathie de ses semblables?

Je devais quitter Québec dans trois jours, et pendant ce temps j'évitai de me trouver avec Monnier; il m'aurait été impossible de rester dans les froides limites d'une dignité blessée, et je n'aurais pas voulu lui laisser apercevoir un autre sentiment. Je pouvais facilement me venger en lui réclamant les sommes qui avaient facilité son éta-

blissement, mais je n'abordai pas même une pensée aussi mesquine, et je voulus au contraire me montrer aussi généreux qu'il avait été indélicat. Hélas! n'était-ce pas un autre genre d'orgueil et d'égoïsme?... Je lui écrivis un billet d'adieu où, sans lui adresser aucun reproche direct, je lui donnai cependant à entendre que les bruits qu'il s'était permis de faire circuler, étaient parvenus jusqu'à moi. Je terminais en lui disant que ne sachant pas quels ordres je trouverais à Boston, ni dans quels lieux je serais envoyé par mes chefs, je le priais d'attendre que je lui donnasse de mes nouvelles pour s'occuper de nos règlements de compte.

Je ne lui ai jamais écrit depuis lors, je n'ai plus entendu parler de lui, et je n'ai jamais formé d'autres relations intimes, sans nier cependant qu'il en puisse exister.

Pendant trois ans j'habitai successivement plusieurs villes des Etats-Unis, et plus que jamais imbu de ma morale humanitaire, je m'associai à toutes les œuvres philanthropiques qui se faisaient autour de moi. Je ne saurais dire de combien de comités je fis partie; asiles pour les vieillards, écoles pour les enfants, hospices pour les malades, enfin tous les établissements que la bienfaisance collective peut inventer, furent tour à tour visités, patronnés et presque dirigés par moi;

mais, hélas ! je ne puis pas dire que tout en me dévouant ainsi je trouvasse le repos de mon âme. Il y avait tant de recherche de moi-même dans ce que je faisais pour autrui, un tel besoin d'oublier mes souffrances en contemplant celles des autres, j'éprouvais une telle satisfaction à me dire : malgré les douleurs qui ont brisé ma vie, je trouve la force d'employer mon temps au profit de mes semblables ; mon amour-propre était si agréablement caressé lorsque j'entendais louer mes vertus philanthropiques, si rares, disait-on, chez un homme aussi jeune, que cette fumée d'encens humain s'élevait entre Dieu et moi. Ce n'était que dans les rares et courts instants où je laissais parler ma conscience, que j'étais contraint d'avouer que l'amour divin entrait pour fort peu de chose dans tout ce que j'étais censé faire pour Dieu, et au nom de Dieu.

Je pourrais parler longuement des froissements désagréables qui m'atteignirent dans les divers comités dont je fis partie, des déceptions plus pénibles encore que m'occasionnèrent l'ingratitude et les exigences de ceux dont je cherchais à soulager la misère, mais ce sont des épines inévitablement attachées à toute espèce de frottement avec les hommes, et malheur à celui qui s'attend à trouver sur sa route la reconnaissance et le support.

Je quittai donc l'Amérique après quatre années d'une vie réputée honorable et presque sainte. Je fus accompagné par les regrets et les vœux d'un grand nombre de personnes et pourtant je partis le cœur aussi vide que j'étais arrivé. On n'aurait pu constater qu'un progrès chez moi, c'était la profonde conviction de l'impuissance des efforts humains pour arriver à la paix. De quelque manière que nous employions notre vie et notre temps, si notre mobile est en nous-mêmes, quelque élevé, quelque désintéressé que nous paraisse notre but, il est faux, il est trompeur. L'amour du Seigneur est la seule boussole qui puisse guider notre marche vers cette active charité où l'on se donne joyeusement, parce qu'on ne s'appartient plus. Cette vérité je commençai à la comprendre, et ce fut à sa lumière que je jugeai toute ma vie. Quelle profonde humiliation je ressentis en reconnaissant qu'une idole avait succédé dans mon cœur à une autre idole ; qu'après avoir vu se briser l'objet de mon premier amour, au lieu de me tourner réellement vers Dieu, c'était sur l'autel de ma personnalité que j'avais fait fumer mon encens. Oh ! combien toutes ces œuvres dont je m'étais enorgueilli, et que j'avais cru le triomphe du renoncement, me parurent misérables et mesquines, lorsque je découvris l'esprit de propre jus-

tice dans lequel elles avaient été faites. Pendant les heures solitaires de la traversée, je lus ma Bible presque comme un livre nouveau, car au lieu d'y chercher un code de morale, je ne voulais y trouver que la preuve si évidente de l'amour de mon Sauveur. Oui, ce fut alors, pour la première fois, que j'entendis distinctement cet appel : *Mon fils, donne-moi ton cœur*, et j'y répondis par le désir de vivre au jour le jour, dans la dépendance de Dieu, guidé uniquement par son secours, et non plus soutenu par mes propres forces.

Dès ce moment les misères de l'âme m'apparurent encore plus saillantes que celles du corps, je songeais autant au salut du pauvre pécheur qu'au soulagement du malade et du misérable, et je ne saurais exprimer combien je fus douloureusement touché, pendant les trois semaines que je passai sur la côte d'Afrique, de l'état d'abjection morale de la population nègre.

J'aurais voulu coloniser, prêcher, convertir, mais que peuvent les efforts d'un seul homme sur des peuplades entières !

Et ces Européens si instruits, si civilisés, qui possèdent les lumières évangéliques, que font-ils de tous ces dons qu'ils doivent communiquer à ces peuples deshérités ?... Ce qu'ils en font, ils les pervertissent à tel point, qu'ils emploient leur su-

périorité morale à dominer, à abrutir encore plus ceux qu'ils devraient travailler à éclairer, et leur vil égoïsme ne rougit pas du trafic humain au moyen duquel ils réduisent l'homme à l'état de marchandise, et presque de bête brute.

Oh! jamais, non jamais, je ne saurais rendre l'humiliante et douloureuse impression que je reçus de cette traite des noirs, dont je pus apprécier toutes les cruautés et l'abominable barbarie... Je me sentais comme solidaire pour mes compatriotes, d'une si ignoble injustice, et je ne pouvais envisager un de ces pauvres noirs sans rougir de honte devant lui.

Je conçus le désir de réparer, autant qu'il dépendrait de moi, les cruautés dont cette nation est la victime. Ce désir, je n'en ai aucun doute, me vint directement de Dieu, car loin de sentir mon imagination séduite comme dans toutes les autres utopies précédentes, je ne vis d'abord que les difficultés. Rester seul comme missionnaire dans le lieu où je me trouvais, serait, me disais-je, un dévouement sans fruit. Me placer comme agent chez quelque planteur, ne serait-ce pas mettre ma conscience dans la double alternative ou de ne pas seconder les vues de mon chef en me montrant trop indulgent pour les esclaves, ou bien d'agir envers ces pauvres esclaves tout autrement que

mon cœur et mes convictions ne me l'ordonneraient. D'ailleurs, ce mot seul d'*esclave* révoltait tellement mon sens moral, que je compris que, comme chrétien, je ne devais en aucune manière sanctionner l'esclavage, même en m'associant pour l'adoucir à la direction de ceux qui sont réduits à ce triste état.

Ce fut donc sans former aucun plan, que chaque jour je demandais au Seigneur de m'employer au soulagement, à l'affranchissement de quelques-uns de ces malheureux noirs. Dieu m'entendit, Dieu m'exauça au delà de ce que j'aurais osé espérer et demander.

Après avoir employé encore deux ans au service de la maison N. et parcouru plusieurs îles de la Mer du Sud, j'arrivai ici où une créance importante restait à liquider. Le colon auquel mes armateurs avaient fait des avances, se trouvait dans l'impossibilité de rembourser en espèces, ayant, comme il arrive souvent, trop accru le nombre de ses plantations et de ses esclaves. Il m'offrit en paiement des terrains distants de quelques milles de la grande habitation et qui pouvaient parfaitement former une plantation à part. Accepter une propriété à esclaves, la faire exploiter au nom de mes commettants, cette pensée renversait tous mes principes et froissait ma conscience ; c'était

cependant le seul moyen de faire rentrer la maison N. dans ses fonds.

La position était difficile, délicate, et ne pouvait être éclaircie que par la réflexion et la prière. Je demandai du temps, je visitai en détail la plantation qui m'était offerte, et mon cœur fut ému de toutes les souffrances de ces créatures humaines qu'on allait me vendre comme un troupeau de bétail.

Un soir que, préoccupé encore plus qu'à l'ordinaire de la nécessité de prendre une décision, je me promenais à la place où nous sommes maintenant, et qui était alors un bois épais de palmiers, je m'écriai dans l'angoisse de mon cœur : O mon Dieu! que veux-tu que je fasse? tout à coup une idée, qui me parut d'abord extravagante ou tout au moins bizarre, traversa mon esprit; il me semblait entendre une voix qui me disait : Reste ici, c'est la place que le Seigneur t'assigne, et revenant à la pensée qui m'avait paru si extraordinaire, je compris qu'il me serait possible, en réalisant les bénéfices de quelques opérations particulières, de me charger de la créance et de devenir le propriétaire de cette plantation.

Je vous épargne toutes les objections de mon égoïsme et de ma paresse, toutes les luttes de mon

cœur naturel; mais, enfin, la volonté de Dieu triompha; j'employai tout ce que je possédais à l'achat de la plantation; je me libérai de mon engagement envers la maison, et je résolus de dépenser le temps que Dieu me laisserait encore dans ce coin reculé de la terre.....

Vingt ans se sont écoulés depuis lors, et quoiqu'il me reste encore beaucoup à faire pour atteindre mon but, je sens vivement la bénédiction qui a reposé sur mes travaux.

Malgré l'opposition et parfois les querelles des autres colons de l'île, j'ai pu affranchir progressivement tous mes esclaves, en les intéressant peu à peu au résultat de leur travail. J'ai pu, au moyen d'habitations propres, commodes et séparées, faire naître chez eux l'amour de la famille et leur en enseigner les devoirs; j'ai pu surtout, et c'est de cela dont je bénis particulièrement le Seigneur, j'ai pu leur annoncer l'Évangile, apporter la bonne nouvelle à ces cœurs si rivés à la terre, qu'ils ne connaissaient d'autres besoins que la satisfaction de leurs instincts.... Je ne me flatte pas, hélas! malgré la persévérance de mes instructions, d'avoir fondé une colonie chrétienne dans toute l'acception du mot; mais j'ai la ferme espérance que beaucoup d'âmes ont été données à mes prières. Je vois aussi se développer autour de moi le de-

gré de civilisation qui accompagne toujours la diffusion de l'Évangile ; le niveau moral s'élève chaque jour davantage, et la génération qui grandit sera, je l'espère, complétement étrangère aux déplorables habitudes dont rougit celle qui l'a précédée. Mes efforts ne sont pas toujours infructueux, lorsque je cherche à faire comprendre à ces pauvres noirs, que c'est à Dieu qu'ils doivent le bonheur comparatif dont ils jouissent dans cette plantation, et le sentiment de ce bienfait les conduit souvent à comprendre celui bien plus grand encore qui les délivre des conséquences de leur misère spirituelle.

— Il a fallu, pour en arriver là, dit le *Génie,* des efforts et une persévérance dont vous êtes sans doute récompensé par l'attachement et la reconnaissance de vos noirs.

— Attachement! reconnaissance! dit Raoul avec un mélancolique sourire, ce sont des mots qui, depuis longtemps, ont perdu leur prestige à mes yeux. Je n'attends rien, je ne demande rien à ces hommes pour lesquels Dieu me donne de faire quelque chose ; n'est-ce pas plutôt moi qui dois me montrer reconnaissant d'avoir été choisi pour une telle œuvre, d'avoir été soutenu et guidé pas à pas dans son accomplissement ; aurais-je jamais pu surmonter mes répugnances person-

nelles, les résistances du dehors, les mécomptes et les dégoûts sans nombre qui m'ont assailli, si Dieu ne m'eût constamment fortifié par le sentiment qu'en me dévouant, en me dépensant pour des créatures auxquelles il voulait faire quelque bien, je m'associais à son œuvre, et je lui témoignais mon amour. Ah! si je n'avais été mû que par la perspective du succès dans une entreprise éminemment philanthropique, si je n'avais considéré que le soulagement de ces misérables, qui m'inspiraient pourtant un intérêt réel, je n'aurais certainement pas persévéré jusqu'à aujourd'hui; et lorsque je regarde en arrière, je sens bien que tout ce qui a été fait, c'est l'Éternel qui l'a fait.

— Votre œuvre n'aurait-elle pas été plus facile et plus agréable, si vous vous fussiez associé une compagne, et si aux intérêts de la colonie vous eussiez joint ceux de la famille?

Raoul sourit faiblement, en disant d'une voix émue :

— Je n'ai jamais cru possible que mon cœur pût se reprendre aux affections vives et profondes qui font le charme et l'essence du bonheur domestique, et je considère cette incapacité comme un bienfait pour mon âme; car je ne pouvais me donner complétement à Dieu qu'en renonçant à ces attachements exclusifs, les seuls que ma na-

ture comporte. Il eût été sans doute plus sage de régler mes passions au lieu de les éteindre, et de m'accorder les jouissances de la famille en aimant en Dieu les êtres auxquels je les aurais dues ; mais je me suis méfié de moi-même, et j'ai cru que le Seigneur me demandait le complet sacrifice d'un cœur que les souvenirs du passé troublent encore trop souvent ;... je me suis dépensé pour un grand nombre d'hommes, tout en ne me donnant à aucun ; je voudrais pouvoir dire : tout en ne me donnant qu'à Dieu seul ; mais, hélas ! je lui appartiens encore beaucoup plus par le sacrifice chaque jour renouvelé de mes aspirations, que par une offrande volontaire, et si je goûte la paix, je sens que je ne connaîtrai la joie que de l'autre côté du voile.

— Vous ne devez cependant pas désirer de le franchir ; votre vie est si utilement remplie.

— En effet, je ne me permettrai point de hâter ce moment de mes vœux, mais je l'attends comme celui de la délivrance et du repos, et c'est presque avec résignation que je dis au Seigneur : Tant que tu jugeras convenable de m'employer à ton service ici-bas, dispose de ta créature, mais lorsqu'il te plaira de rappeler ton faible serviteur, avec quelle reconnaissance il répondra à cet appel.

— Votre œuvre doit cependant vous être assez

chère pour que vous ne la quittiez pas sans regret, et vous avez pourvu, je pense, à ce qu'elle soit continuée après vous?

— Si j'avais eu cette prévoyance, répondit Raoul, j'aurais mal profité des scènes du cimetière ; elles m'ont appris qu'aucun homme n'est nécessaire ici-bas, et qu'après avoir fait pendant notre vie ce que Dieu réclame de nous, nous ne devons pas chercher à perpétuer, après notre mort, notre influence et nos travaux, plus que notre mémoire. Toutes mes prévisions pour l'avenir se bornent à dire au Seigneur : — Tu as eu pitié de cette colonie, tu m'as envoyé pour lui faire du bien, tu m'as donné la joie de faire connaître ta miséricorde à ces pauvres cœurs si éloignés de toi, te retireras-tu après avoir brisé l'instrument dont tu t'es servi? oh! non, tu es puissant pour en susciter de nouveaux et de plus capables, et c'est à tes soins que je remets, après ma mort, ceux auprès desquels je t'ai servi pendant ma vie.

— Vous ne savez donc pas qu'elles seront les dispositions du propriétaire qui vous succédera?

— Je n'aurai point de successeur, ou plutôt j'en aurai un grand nombre ; j'ai divisé ma plantation en autant de parts qu'il y a de familles dans le hameau ; à ma mort, chacun se trouvera à la tête de

son petit patrimoine, et cette colonie indépendante peut, sous la bénédiction du Seigneur, subsister et s'accroître lorsque je serai couché là-dessous, dit Raoul, en désignant un massif de tamarins.

— Et vous n'y serez déposé, répondit le *Génie,* qu'après avoir fait la douce expérience que si les pensées de l'homme ne sont que vanité et rongement d'esprit, tant qu'elles procèdent de lui-même et s'y rapportent, purifiées et dirigées par l'amour de Dieu, elles peuvent produire des fruits bénis de sagesse et de charité.

FIN

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS